CHOUANS & BLEUS

ŒUVRES DE PAUL FÉVAL

SOIGNEUSEMENT REVUES ET CORRIGÉES

NOUVELLE COLLECTION OLLENDORFF (IN-8° ÉCU)

Les Merveilles du Mont-Saint-Michel
Les Étapes d'une conversion (Ire série). *La Mort d'un père.*
Pierre Blot (IIe série des *Étapes).*
La Première Communion, 3e récit de Jean (IIIe série des *Étapes).*
Le Coup de grâce, dernière étape.
Jésuites !
Pas de Divorce !
La Fée des Grèves.
L'Homme de Fer (suite de *la Fée des grèves).*
Châteaupauvre, voyage au dernier pays breton.
Le dernier Chevalier.
Frère Tranquille.
La fête du Roi Salomon (suite du pré cédent).
La Fille du Juif Errant.
Le Château de velours.
La Louve.
Valentine de Rohan (suite de *la Louve).*
L'Oncle Louis. 2 vol.
Le Loup blanc.
Le Mendiant noir.
Le Poisson d'Or.
Le Régiment des Géants.
Les Fanfarons du Roi.
Le Chevalier Ténèbre.
Les Couteaux d'or.
Les Errants de nuit.
Fontaine-aux-Perles.
Les Parvenus.
La Reine des Épées.
Les Compagnons du silence.
Le Prince Coriolani (suite du pré[...] dent).
Une Histoire de revenants.
Roger Bontemps.
La Chasse au roi.
La Cavalière (suite de *la Chasse* [...] *roi).*
Le Capitaine Simon. — La Fille [...] l'émigré. 1 vol.
Le Chevalier de Kéramour.
Les Libérateurs de l'Irlande, 2 vol.
L'Homme du Gaz.
Corbeille d'Histoires.
Chouans et Bleus.
La Belle-Étoile.
La Première aventure de Corent[...] Quimper.
Contes de Bretagne.
Romans Enfantins.
Veillées de la Famille.
Rollan Pied-de-Fer.
Le Maçon de Notre-Dame.

PAUL FÉVAL

Chouans et Bleus

RÉCITS DE VENDÉE ET DE BRETAGNE

SEULE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE



PARIS

Société d'Éditions Littéraires et Artistiques

LIBRAIRIE OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

AVANT-PROPOS

Voici bien longtemps qu'on me demande de réunir en un faisceau les épisodes de la chouannerie et de la grande guerre vendéenne que j'ai éparpillés un peu partout le long de ma route littéraire. J'ai publié un grand nombre de ces récits qui n'avaient d'autre prétention que d'être vrais. Ils ne m'avaient pas coûté grande dépense d'imagination; je les avais tout bonnement recueillis, tombant de la bouche même de ceux qui les avaient *vécus*, comme on dit maintenant dans une langue aimable, mais barbare et admise à l'académie.

J'avais en effet l'habitude de passer mes vacances, au temps où j'étais collégien, chez mon oncle, M. le comte de Foucher de Careil qui ne pensait du tout point comme l'honorable sénateur, représentant actuel de cette excellente famille. C'était le bienfaiteur du pays, mais c'était un chouan de la plus belle eau, et les gens qui racontaient chez lui des histoires n'aimaient pas la république.

Sa vieille maison, qu'on appelait le château, avait soutenu un siège dès le commencement de la révolution, et des fenêtres du « salon de compagnie » on apercevait le petit clocher du bourg de Saint-Vincent où les *Cinquante* de la Gacilly s'étaient battu trois jours durant, en octobre 1793, contre toute la milice de Redon qui finit par s'en aller comme elle était venue.

On était alors au commencement du règne de Louis-Philippe, et la plupart de ceux qui prenaient la parole, au-

tour de la table, étaient soldats dans la petite armée de Madame la duchesse de Berry, la vaillante mère de M. le comte de Chambord que M. Thiers n'avait pas encore achetée un million au juif Deutz. Ceux-là étaient les jeunes. Ils écoutaient volontiers les autres qui avaient des cheveux blancs et qui se souvenaient de la guerre des Géants, ainsi baptisée par Napoléon, empereur.

Ces choses sont lointaines, mais elles vivent dans ma mémoire. Des quatre récits qu'on va lire, deux appartiennent au général de la M..., l'héroïque défenseur du château de Josselin et les deux autres à M. le marquis de C..., qui était alors dans la force de l'âge et l'un des douze gardes-du-corps de Madame.

Bien des années après, en 1870, je devais reconnaître M. de C... simple soldat dans les zouaves de Charette. C'était lui, ce vieillard superbe, le fameux « volontaire à la barbe blanche » qui avait quatre-vingts ans et s'élançait toujours le premier quand la charge sonnait.

Les Prussiens le connaissaient bien, car c'est dans un livre publié à Berlin que j'ai lu la phrase qui précède et encore celle qui suit :

« Quand c'était la retraite qui battait, il se plaignait de sa goutte et marchait toujours le dernier. »

Nous avons des Français qui en savent moins long que les Prussiens sur nos gloires, et qui accusent ces chevaliers de la foi de n'aimer point la France !

LE PETIT GARS

CHOUANS ET BLEUS

Récits de Vendée et de Bretagne.

I

L'HOSPITALITÉ

La paroisse de Cournon se cache au fond d'une riante vallée qu'arrose le lent et tortueux courant de la rivière d'Oust. Son petit clocher dépasse à peine les toits de chaume de ses cabanes, lesquelles, au nombre de trente au plus, se groupent au hasard sur un microscopique mamelon. De loin, on les prendrait pour un troupeau de brebis qu'une panique aurait rassemblées en ce lieu; on s'attend presque à les voir tout à coup redescendre la colline et bondir par les hautes herbes, le long des bords aplatis de la rivière.

Les vieilles gens de la paroisse de Cournon savent de belles histoires de revenants qu'ils content aux veillées d'été, dans la grange de M. le recteur, et aux veillées d'hiver sous le vaste manteau de la cheminée d'une ferme en faisant rôtir des châtaignes sous la cendre, pour les manger ensuite, arrosées de bon cidre. Ils savent aussi de longues légendes où figurent les nobles filles des ducs, les chevaliers de la cour de Bretagne, et ces nains hideux que recélaient jadis les cavernes des Montagnes Noires, au duché de Penthièvre. Mais ce qu'ils savent le mieux, ce sont ces drames héroïques

que jouèrent les paysans bretons au temps de la chouannerie. En les contant, ils se passionnent, parce que leurs frères, leurs pères y furent acteurs, parce que souvent eux-mêmes y jouèrent un rôle.

Il ne faut pas leur demander plus d'impartialité qu'aux républicains chantant les gloires de la république.

L'histoire a deux visages, comme Janus.

Le héros de Cournon, l'homme dont les conteurs de veillées aimaient surtout à rappeler les hauts faits, se nommait Janet Legoff. Il était connu de ses amis, et encore mieux de ses ennemis sous le nom du *Petit Gars*. Sur le chapître du Petit Gars, les bardes de la vallée de l'Oust ne tarissent point; on ferait une épopée avec leurs récits; mais nous nous bornerons pour aujourd'hui à une simple anecdote, en demandant pardon au Petit Gars d'en user ainsi avec le recueil de ses exploits.

Vers la fin de l'année de 1790, Armand de Thélouars, capitaine aux gardes-françaises, épousa par amour Henriette-Élise de Lanno-Carhoët, nièce de M. de Carhoët, baron de Saulnes, qui s'en était allé mourir en Amérique pour défendre les marchands du nouveau monde contre les marchands de l'ancien, bataille où, par parenthèse, une noble épée comme la sienne n'avait que faire; c'était la mode alors, et cette guerre, à tout prendre, devait immortaliser le cheval blanc du bon M. de Lafayette.

Henriette était belle de visage, et plus belle encore de cœur. C'était une de ces simples et pures filles de Bretagne, qui aiment et se dévouent sans faste, par nature, comme les autres vivent et respirent. Son mari l'appréciait à sa valeur et la chérissait tendrement. Elle n'avait plus de famille depuis la mort du baron de Saulnes, son oncle, qui l'avait élevée. Le seul parent qui lui restât était M. le marquis de Graives, austère vieillard, qui vivait fort retiré en son manoir, et qu'Henriette connaissait à peine. Les deux fils de ce marquis de Graives servaient le roi, et passaient pour être dignes en tout du nom de leur père.

Armand de Thélouars quitta Paris au mois de septembre

de l'année 1792. Il revenait en Bretagne pour se joindre aux soldats de l'association royaliste, fondée par son fameux homonyme Armand Tuffin de la Rouarie.

Ce dernier était, lui aussi, un ancien combattant d'Amérique, où il avait acquis une grande renommée d'intrépidité; mais, à la différence de M. de Saulnes, il avait revu son pays sain et sauf. On sait le résultat de ses efforts. Mal secondé par les uns, trahi par les autres, le marquis de la Rouarie mourut à la tâche, et son effort n'aboutit point.

Mais l'œuvre d'un esprit de cette trempe ne peut être anéantie d'un seul coup. Il faut, pour ainsi dire, la tuer plus d'une fois pour en faire un cadavre.

L'organisation que la Rouarie avait donnée à la résistance bretonne était si vivace et si puissante que, la tête coupée, force resta aux membres ou du moins à quelques-uns d'entre eux. Dans le Morbihan, MM. de Silz et de Lantivy demeurèrent en armes; dans le Finistère, M. d'Amphernay ne remit que longtemps après son épée au fourreau; Boishardy, Caradeuc, du Bernard, Palierne, du Bois-Guy, etc., combattirent même après avoir perdu l'espoir de vaincre; le prince de Talmont, enfin, au milieu de ses domaines héréditaires, préluda dès lors aux travaux qui devaient remplir sa courte et chevaleresque carrière.

Un instant découragé par la mort de celui que les royalistes regardaient à bon droit comme leur chef, M. de Thélouars s'était retiré en son château, situé au delà de la Vilaine non loin de la Roche-Bernard, avec sa femme et son enfant, âgé d'un an; mais bientôt il reçut du Morbihan des nouvelles qui l'engagèrent à reprendre les armes.

Il partit un soir, sans suite, accompagné seulement d'un adolescent, nommé Janet Legoff, qui était né à Cournon, sur les terres de Lanno-Carhoët, et qu'Armand tenait en singulière affection.

Comme nulle retraite n'était sûre, en ces temps de malheur, il fut convenu que Mme de Thélouars rejoindrait son mari, quelques jours après, aux environs de Ploërmel.

Janet Legoff n'avait jamais quitté jusqu'alors sa jeune

maîtresse, qu'il aimait avec une sorte de respectueuse adoration. Il se montra fort triste de ce départ, bien que son chagrin fût combattu par ce charme irrésistible qui attire le premier âge vers les dangereuses aventures. Il avait, à cette époque, quatorze ou quinze ans tout au plus. C'était un enfant au visage doux, timide et rêveur; sa taille était petite, mais merveilleusement prise, et on devinait la force sous la grâce nonchalante de chacun de ses mouvements.

Janet, comme on voit, ne ressemblait guère au commun des rudes enfants des campagnes bretonnes. Il était cependant fils de paysans et des plus pauvres. C'était par charité que la mère d'Henriette lui avait jadis donné un asile.

Ce fut un vendredi du mois d'avril 1793 que Mme de Thélouars se mit en route pour rejoindre son mari. Voyager en carrosse eût été s'exposer à des dangers presque certains. Henriette confia le petit Alain, son fils, à une servante montée sur un mulet bâté, elle-même s'assit sur un fort cheval et le pélerinage commença.

Aucun accident n'en troubla le début. La petite caravane traversa la Vilaine sans encombre au-dessus de Redon, et prit la direction de Malestroit, afin de gagner Ploërmel. Henriette avait fait dessein de passer la nuit à son manoir de Carhoët, situé dans la vallée de l'Oust, à une demi-lieue du bourg de Cournon; mais à la tombée de la nuit, et au moment où la cavalcade atteignait la lisière des grandes landes qui sont entre Renac et la Gacilly, un orage épouvantable éclata tout à coup.

C'était un de ces ouragans mêlés de grêle qui suivent presque toujours de près les équinoxes dans le voisinage des côtes. Henriette demeura seule, au milieu de la lande, avec Marguerite, la servante qui s'était chargée du petit Alain. En plein jour, les gens du pays eux-mêmes s'égarent parfois dans l'inextricable écheveau des sentiers que trace, à travers les hauts ajoncs des landes, l'insouciance du paysan morbihanais. Ces sentiers, en effet, tournent, reviennent, se bifurquent, rayonnent, se rejoignent; tout cela sans but, et selon le caprice des pâtours.

Nous voudrions parier que le fameux labyrinthe de Crète n'était qu'un jeu d'enfant auprès de la lande de Renac.

Qu'on juge de la position d'Henriette, perdue dans ce désert, par une nuit de tempête, avec un pauvre enfant qui pleurait d'épouvante, et n'ayant d'autre boussole que d'éblouissants éclairs qui déchiraient incessamment les ténèbres.

Effrayée et prise de cette fièvre de l'inquiétude qui conseille le mouvement et ne permet point d'attendre, la jeune femme poussa son cheval, et se recommanda à la Providence. La servante la suivit à demi folle de terreur. Longtemps elles errèrent ainsi dans une forêt d'ajoncs, dont les têtes épineuses éperonnaient leurs montures.

La nuit était déjà fort avancée, lorsqu'un éclair leur montra une masse noire qui empruntait à la fugitive lueur de l'orage une effrayante et sombre majesté. Quand l'éclair se fut éteint dans l'ombre, Henriette aperçut devant elle une lumière. La masse noire était une demeure humaine, et, à en juger par ses dimensions, ce devait être un noble château. Henriette ordonna à Marguerite de frapper à la grande porte et de réclamer l'hospitalité.

Marguerite obéit. On ne se pressa point d'ouvrir.

Lorsqu'on ouvrit enfin, ce fut un vieux serviteur à mine revêche qui se montra sur le seuil. Au lieu de souhaiter la bienvenue aux pauvres voyageuses, il dirigea sur elles l'âme d'une lanterne sourde, tandis que son autre main élevait, par précaution pure, le canon octogone d'un massif pistolet. L'examen ne parut pas satisfaire le vieux valet.

— Si j'avais su, grommela-t-il entre ses dents, du diable si j'aurais ouvert !... Il y a un village à une *huchée* (1) d'ici sur la droite, ajouta-t-il tout haut; m'est avis que vous y passerez une bonne nuit, comme je le souhaite.

Et il attira sur lui le lourd battant de la porte.

— Mon brave homme, s'écria Henriette, je suis accablée de fatigue, et j'ignore la route. Au nom de Dieu, ne me repoussez pas.

(1) Portée de la voix humaine.

Le vieillard eut un moment d'hésitation.

— Le fait est que c'est un fait! murmura-t-il enfin. La jeune dame a l'air d'être fatiguée, et la nuit est noire comme la joue du diable. Allons!... entrez, Madame... pour une fois monsieur le marquis n'en saura rien.

Nos deux voyageuses ne se firent point répéter cette permission. Pendant que le vieux valet refermait soigneusement la porte, Henriette regardait autour d'elle, et il lui semblait que ce lieu ne lui était pas étranger.

— Monsieur n'en saura rien, répétait le bonhomme en poussant les verrous; il se fâcherait, oui. Et Pierre-Paul qui ne revient pas! faut qu'il y ait du nouveau là-dessous... Entrez, ma jeune dame, et chauffez-vous. Jésus Dieu! il y a un enfant, pauvre innocente créature! Ah! dame! j'ai vu le temps où vous auriez été mieux reçue que cela chez nous; mais il faut se méfier au jour d'aujourd'hui... L'enfant est joli, tout de même, et je lui souhaite du bonheur. Mais ce Pierre-Paul qui revient pas!

Henriette et sa servante s'approchèrent avidement du feu de bois vert qui brûlait dans la vaste cheminée de la cuisine. Leurs vêtements étaient trempés de pluie, et le petit Alain qui tremblait de froid et de peur reprit son sourire d'enfant joyeux en retrouvant la chaleur et la lumière. Henriette le baisa au front avec une tendresse passionnée.

— Chez qui sommes-nous, mon brave homme? demanda-t-elle.

— Pierre-Paul ne revient pas! répéta tristement le vieux valet, qui se nommait Bernard; pour sûr, il y a du nouveau. Et Dieu sait ce que c'est que le nouveau, par le temps qui court.

— Madame vous demande chez qui nous sommes, dit Marguerite, la servante, étonnée qu'on tardât à satisfaire sa maîtresse.

— Ça, c'est une autre affaire, répondit Bernard sans se presser. La prudence est la mère de toutes les vertus, et vous êtes peut-être la femme de quelque maudit... (respect de vous tout de même!) de quelque maudit *Bleu*, s'entend.

— Je suis Henriette de Lanno-Carhoët, femme de M. de Thélouars.

— Jésus Dieu ! s'écria Bernard; la nièce de monsieur le marquis ! Et moi qui ne la reconnaissais pas, la chère dame !

— Serais-je donc ici à Graives, chez mon oncle? demanda Henriette.

— Notre bonne dame, dit humblement Bernard, je me fais vieux; mes yeux se perdent, et puis, il y a si longtemps que je vous avais vue ! Sans mentir, vous avez fièrement grandi. Mais j'y pense, je vais prévenir monsieur le marquis.

Henriette l'arrêta.

— Ne troublez point le sommeil de mon oncle, dit-elle.

— Son sommeil ! répéta Bernard avec mystère et tristesse; il ne dort pas, il ne dort plus ! On dit que les serviteurs de Sa Majesté, je prie Dieu de les bénir, lui ont confié un dépôt, quelque chose de précieux... de plus précieux que l'argent et que l'or. Il garde, il veille, la nuit, le jour, sans cesse. Ah ! notre bonne dame, c'est un rude travail pour un homme de l'âge de monsieur le marquis !

Henriette ne comprenait pas parfaitement, mais elle n'eut pas le temps de demander des explications. Bernard, en effet, prit la résine qui brûlait, retenue par un bâton fendu, fiché dans la paroi intérieure de la cheminée, et se dirigea vers la porte. D'un geste respectueux, il invita la jeune dame à le suivre au salon.

Blaise Houdé de Bellissant, marquis de Graives, était seul dans une grande salle carrée, tapissée de haute lisse, et meublée avec cette magnificence ample, opulente, un peu trop cossue qui caractérise le luxe breton. C'était un homme de grande taille, mais courbé par l'âge; il atteignait alors les plus extrêmes limites de la vieillesse, et comptait près de cent ans. Des deux côtés de son front large et fier tombaient les mèches, touffues encore, d'une chevelure blanche comme la neige. Ses yeux éteints et voilés semblaient nager dans un milieu terne, sans reflets; mais l'arc audacieusement dessiné de ses épais sourcils et les lignes sévères de sa bouche annonçaient que le temps n'avait

point dompté l'inébranlable détermination de son caractère

Il était assis dans un fauteuil dont le haut dossier, renversé en forme de bateau, portait, brodé, l'écusson de Bellissant : « burelé d'or et de gueules, au chef d'azur, chargé d'un buste de carnation *issant* d'un nuage d'argent. ».

Auprès de lui, sur une table, reposaient son épée, un livre d'Heures et un cornet acoustique. Le marquis de Graives était sourd.

Dès que Bernard parut, le marquis se tourna vers lui avec une vivacité que ne promettait point son grand âge :

— Pierre-Paul est-il de retour? demanda-t-il en appliquant le cornet à son oreille.

Bernard, tout en faisant un signe négatif, s'effaça et donna passage à M[me] de Thélouars. Un nuage couvrit le front du vieillard qui, néanmoins, se leva aussitôt et fit quelques pas à la rencontre d'Henriette, qu'il ne reconnaissait pas.

— Mademoiselle de Lanno-Carhoët, prononça distinctement Bernard.

— Madame ma nièce ! dit le vieillard avec étonnement.

— Monsieur mon oncle, balbutia Henriette, à qui M. de Graives avait toujours inspiré un respect mêlé d'une forte dose de crainte, je vous prie de m'excuser... ma présence inattendue est peut-être un embarras.

Le marquis lui mit au front un grave et courtois baiser.

— La fille de feu ma bonne et estimée cousine est toujours la bienvenue an château de Graives, interrompit-il; néanmoins, ma nièce, je ne puis dire que je sois aise de vous voir. Nous vivons dans un temps malheureux et plein de périls, et ma maison, entre toutes, est une retraite dangereuse. Asseyez-vous, madame ma nièce. Du moins trouverez-vous chez moi, tout le temps qu'il vous plaira d'y demeurer, une hospitalité franche et empressée.

— Je partirai demain, dit Henriette, glacée par ce froid accueil. En attendant, afin de ne vous point troubler, premettez que je me retire.

Le marquis, en guise de réponse, lui baisa la main et s'inclina.

Au moment où Henriette se dirigeait vers la porte, des coups violents et précipités retentirent au dehors, Bernard tressaillit, et M. de Graives, qui n'avait pas entendu, devina.

— Pierre-Paul ! dit Bernard.

— Va ! mais va donc vite ! cria le marquis avec une vivacité inquiète. Pardon, madame ma nièce, ajouta-t-il en réprimant tout signe extérieur d'émotion.

Henriette demeurait immobile et ne songeait plus à sortir. Un instinct secret, instinct de mère, l'avertissait q'un événement important allait avoir lieu.

M. de Graives s'était rassis, calme, grave, impassible comme devant. La porte s'ouvrit violemment, et un homme, trempé de sueur, de pluie et de boue, s'élança dans le salon. C'était Pierre-Paul.

— Ils viennent ! s'écria-t-il en entrant.

— Ils viennent? répéta froidement le marquis.

— De Redon et de Vannes à la fois.

— Sont-ils loin encore.

— Sur mes talons ! Au moment où je vous parle, le château doit être investi déjà.

— Combien sommes-nous?

— Dix, répondit Bernard.

— Combien sont-ils?

— Deux cents, répondit Pierre-Paul.

M. le marquis de Graives se leva. Sa taille avait retrouvé toute sa hauteur; son regard, la flamme perçante et dominatrice des jours de la jeunesse.

— Que tout le monde quitte le château sur l'heure, dit-il d'une voix vibrante; il en est temps encore. Quant à moi, mon poste est ici; je resterai à mon poste.

— Seul? demanda Bernard à voix basse.

Le marquis comprit. Un éclair d'orgueil brilla sous l'ombre de ses épais sourcils.

— Pour mourir, dit-il en souriant, Bellissant eut-il jamais besoin de compagnie?

II

LA CACHETTE

Mme de Thélouars était restée spectatrice muette de cette scène. Elle n'avait compris qu'une chose : le château était investi, investi par les troupes républicaines sans doute. Or, si elle était prise avec son fils, son sort ne pouvait être douteux. Femme d'un royaliste sous les armes, elle devait subir les conséquences de cette jurisprudence révolutionnaire dont les victimes ne se peuvent point compter. Son fils lui-même, le pauvre enfant, n'aurait point un destin meilleur, car les gens de la république n'y regardaient pas de si près. Henriette demeura quelques minutes anéantie sous le coup d'une terreur poignante; puis, s'élançant vers l'office où était resté son fils, elle l'arracha dormant des mains de Marguerite, et le pressa convulsivement contre son cœur; puis encore, sans dire une parole, elle sortit en courant pour retourner auprès de son oncle et lui demander conseil.

M. le marquis de Graives avait péremptoirement répété à ses gens l'ordre de quitter le château sur l'heure. Ceux-ci, habitués à obéir quand même, firent à la hâte leurs préparatifs, et s'enfuirent, entraînant avec eux Marguerite qui voulait attendre sa maîtresse, et pleurait à la pensée d'abandonner l'enfant.

Henriette, pendant cela, perdue dans les sombres couloirs du château, ne pouvait retrouver sa route.

Elle entendit s'ouvrir, puis se refermer, les lourds battants de la grand'porte sur les habitants de Graives qui fuyaient. Son cœur se serra davantage. Elle s'appuya, tremblante, à la muraille d'un corridor inconnu; ses yeux se remplirent de pleurs amers, et pour la première fois, ce fut avec angoisse qu'elle baisa le front de son fils endormi dans ses bras.

Comme elle hésitait, ne sachant de quel côté reprendre sa course, une des extrémités du corridor s'illumina subitement. Henriette aperçut M. le marquis de Graives, qui s'avançait avec lenteur, une lampe à la main.

Le vieillard avait revêtu un somptueux costume militaire; sa poitrine, couverte de décorations, scintillait au loin, et renvoyait en gerbes multicolores les rayons brisés de la lampe. Il avait sous le bras une petite cassette, sa main gauche tenait une épée nue, et deux riches pistolets étaient passés à sa ceinture.

Il se croyait seul, et ne voyait point Henriette qui se collait immobile à la muraille.

En ce moment, où nul regard indiscret ne pouvait épier sa physionomie, M. le marquis de Graives n'était certes point suspect de jouer un rôle.

Il n'était pas comme ces pères conscrits de Rome qui se drapaient dans leur orgueil, et mouraient fastueusement assis sur leur chaise d'ivoire. Seul avec sa conscience, il était lui-même, et rien de plus. Le calme de son regard ne cherchait pas l'admiration d'un ami ou d'un ennemi.

Aussi cette tranquillité sainte du juste en face de la mort mettait à son front une véritable auréole.

Henriette était loin de percer le mystère de cette mort prochaine; elle ignorait le dessein de son oncle, elle ne savait rien, et pourtant la vue seule du vieillard lui fut comme une révélation de trépas inévitable. Cet homme n'était plus du monde, il voyait le ciel tandis que son pied touchait la terre encore; il s'en allait vers Dieu, impatient d'accomplir un suprême devoir.

Henriette était mère. Elle songea à son fils, et poussa un cri de détresse. Dans cette absence complète de tout autre bruit, ce cri perçant parvint vaguement jusqu'à l'ouïe paralysée du vieillard. Il leva sa lampe et vit la jeune femme. A cet aspect ses sourcils se froncèrent.

J'avais dit à tout le monde de quitter le château ! prononça-t-il avec dureté; éloignez-vous, Madame !

Henriette fit machinalement quelques pas pour obéir; mais, au même instant, la grande porte extérieure retentit sous un déluge de coups.

— Il n'est plus temps, murmura-t-elle; au nom de Dieu, mon oncle, donnez un asile à mon enfant !

Le vieillard fit un geste de colère.

— Mes heures sont comptées, dit-il, je ne puis les perdre en discussion vaine. Sortez, Madame, fuyez ces lieux, pour vous, pour votre mari, pour votre enfant, partez !

— Mais je ne puis, s'écria Henriette navrée; écoutez ! on brise les portes, on force le château...

Un coup de fusil, tiré du dehors, l'interrompit, et les débris d'un vitrail de la galerie tombèrent aux pieds de M. de Graives.

Jusqu'alors ce dernier n'avait rien entendu, ni les paroles de sa nièce, ni le fracas extérieur; mais l'explosion le fit tressaillir. Il comprit, et son visage devient sombre.

— Peut-être vaudrait-il mieux pour vous, dit-il d'une voix étouffée, braver la barbarie de ces hommes que de venir là où je vais, Madame. Mais je ne vous repousse plus. Des deux côtés, le péril est certain, fatalement inévitable. Voulez-vous rester ici ou venir avec moi?

— Avec vous ! avec vous ! murmura la pauvre mère affolée en s'attachant aux vêtements du marquis.

Le vieillard, sans répondre, reprit sa marche. Au bout du corridor, il fit jouer un ressort caché dans le mur; une porte massive tourna sur ses gonds, et laissa voir un étroit couloir où l'on ne pouvait s'engager que de profil.

— Mes ancêtres, dit-il, en se parlant à lui-même, se firent huguenots au seizième siècle. Ce fut un péché, que

Dieu puisse leur pardonner en sa miséricorde ! On les traquait alors, comme on nous poursuit maintenant; les retraites qu'ils se ménagèrent contre les catholiques vont servir à un catholique contre les fils de leur damnable doctrine. Entrez, Madame, s'il vous plaît.

Le couloir se terminait par une seconde porte semblable à la première, qui s'ouvrait sur un escalier en pierre.

Lorsque M. de Graives fit jouer le ressort caché de cette seconde porte, une bouffée d'air humide s'élança au dehors et faillit éteindre la lampe.

— Entrez, madame ma nièce, répéta le vieillard.

Henriette, plus morte que vive, descendit en chancelant ces marches glissantes qui exhalaient comme une odeur de tombeau. M. de Graives barricada fortement la porte derrière lui, et descendit à son tour.

— Pour nous découvrir, murmura-t-il, il faudra démolir le château; mais on le démolira, non point peut-être pour massacrer une femme et un vieillard : la peine passerait le plaisir; mais parce que leur âme est avide, et qu'ils savent suivre, à travers les décombres, la piste égarée d'un trésor !

Henriette écoutait, tremblante, ces paroles qui ne lui étaient point destinées.

Au bas de l'escalier, le marquis ayant tiré un panneau tournant qui donnait, presque de plain-pied, sur une chambre basse, la jeune femme y entra et s'affaissa aussitôt, épuisée, sur un siège.

La pièce où se trouvèrent ainsi nos deux fugitifs avait été récemment munie de tout ce qui est nécessaire pour soutenir un blocus. Il y avait des vivres en abondance et de l'huile pour la lampe,

Évidemment, le marquis n'avait point été pris au dépourvu.

Quant à la pièce elle-même, c'était une sorte de trou rond, bas voûté, ménagé dans l'épaisseur plus qu'ordinaire de la muraille orientale du château. Une meurtrière, en forme d'entonnoir, permettait au malheureux, forcé d'habiter ce cachot, de respirer par rares bouffées l'air pur du parc.

C'était, en effet, sur le parc, et même sur l'endroit le plus ombreux du parc, que donnait la meurtrière. A l'extérieur, elle se trouvait cachée par le branchage des arbres.

M. le marquis de Graives déposa sa lampe sur une table, et jeta autour de lui un regard presque satisfait. Ce regard annonçait une détermination si profonde et à la fois si dépourvue d'espoir, que M[me] de Thélouars ne put le soutenir. Elle baissa les yeux en gémissant, et se prit à bercer le petit Alain qui, réveillé par tout ce mouvement, vagissait et se plaignait.

— Tout y est ! dit en ce moment M. de Graives, qui ouvrit son grand livre d'Heures à la place où il avait naguère interrompu sa pieuse lecture; nous avons ici ce qu'il faut pour vivre et pour mourir.

Il approcha la lampe et donna son âme à la religieuse poésie du livre saint.

M. le marquis de Graives était préparé dès longtemps. Depuis plus d'un mois que ses fils avaient rejoint le petit noyau de royalistes qui tentaient d'organiser l'insurrection dans la campagne de Ploërmel, le vieillard avait dû s'attendre à quelque visite armée. Son manoir, d'ailleurs, avait une réputation de richesse qui ne pouvait manquer de tenter les suppôts de la Convention : en ce temps où il y avait tant de héros à l'intérieur. Mais à part ces raisons de craindre qui lui étaient communes avec tous les autres gentilshommes non encore spoliés, M. le marquis de Graives avait un motif spécial de compter sur une attaque prochaine.

L'avant-veille, Pierre-Paul, le valet de confiance qu'il employait à éventer les desseins des autorités du voisinage, lui avait appris que la rumeur publique l'accusait de cacher à Graives un inestimable trésor. Par extraordinaire, la rumeur publique ne se trompait point. Soit hasard, soit indiscrétion de quelque royaliste, elle tombait juste. Un trésor était caché à Graives. Or, pour quiconque connaissait les mœurs du temps, d'une rumeur semblable à l'attaque, à l'incendie, au meurtre, il y avait précisément la distance du lieu suspect au plus prochain district.

M. de Graives savait cela; il prit ses mesures en conséquence. Pierre-Paul fut dépêché en éclaireur; nous avons vu le résultat de sa dernière reconnaissance.

Voici maintenant quel était le trésor tenu en dépôt par M. de Graives.

Un peu moins d'un an auparavant, M. de la Rouarie était venu dans le Morbihan, avec son ami de Fontevieux, pour montrer aux royalistes de ces contrées la signature dont les princes, frères du roi, avaient revêtu l'acte d'association bretonne. Il y eut une assemblée des partisans de l'insurrection au château de Graives, dont la situation, sur les confins du Morbihan et de l'Ille-et-Vilaine, était particulièrement propre à cet objet. A la suite des délibérations, M. de la Rouarie fit deux parts du trésor de l'association. Il garda une somme considérable en billets de caisse, souscrits par M. de Calonne, pour le compte des princes, et remit au châtelain de Graives le reste des billets de caisse, des lettres de change sur M. de Botherel, agent de la famille royale à Jersey, et un diamant d'une énorme valeur, obole princière, cotisation personnelle de monseigneur le duc d'Enghien en faveur des soutiens du trône.

Les billets de caisse gardés par la Rouarie sont ces mêmes valeurs qui, dirigées sur Paris et confiées pour la négociation à Latouche C..., médecin de Bazouge, mirent ce dénonciateur à même de livrer à Danton le secret de l'association bretonne.

Quoi qu'il en soit, depuis cette époque, et même après la catastrophe qui étouffa l'insurrection, les royalistes du pays entre Vannes et Redon s'accoutumèrent à regarder M. de Graives comme le trésorier du parti. Trop vieux pour combattre de sa personne, et connu de tous pour sa loyauté chevaleresque, M. Graives était l'homme qu'il fallait aux serviteurs du roi. Dévoué jusqu'à l'héroïsme et tenant à suprême honneur la confiance de ses frères en croyance, il avait fait serment de mourir avant de rendre le dépôt laissé entre ses mains.

Ce dépôt, notablement diminué par la déchéance des

billets de caisse, restait néanmoins considérable, à cause du diamant dont la trop grande valeur avait empêché la vente jusqu'à ce jour.

Les proverbes ne mentent guère, et il y a un proverbe qui dit : Abondance de bien nuit.

M. le marquis de Graives dépensa trop de courage dans une circonstance où la simple prudence eût été préférable.

Il aurait dû, dès les premières alarmes, aviser les insurgés de Ploërmel, et se décharger de sa responsabilité; mais cette responsabilité lui était chère, parce qu'elle portait un péril, et que, grâce à elle, il y avait chance de mourir pour le roi.

Lorsqu'il apprit les rumeurs qui se répandaient dans les villes environnantes, il ressentit un mouvement qui ressemblait fort à de la joie, et répéta son serment au fond de son cœur.

Durant la nuit, il descendit à la cachette dont lui seul, avec ses deux fils, connaissaient le secret chemin, fit tranquillement ses préparatifs, et attendit des nouvelles des *bleus* en lisant son vieux livre d'Heures.

Ce qu'il avait prévu ne manqua pas d'arriver. Seulement, il y eut luxe d'assaillants. On avait flairé le trésor à Vannes et à Redon : on vint à la fois de Redon et de Vannes.

Le coffret que M. le marquis de Graives avait apporté sous son bras contenait le diamant de Condé, les papiers de l'association, et un morceau de la Vraie Croix, relique de famille que le vieux seigneur eût livrée aux profanes aussi peu volontiers que le trésor lui-même.

Entre nos deux reclus, l'oncle et la nièce, la nuit se passa silencieusement et triste. L'enfant se réveillait de temps en temps; il avait froid, Mme de Thélouars le regardait alors avec des yeux désolés, et songeait â son mari.

— S'il savait où nous sommes ! pensait-elle.

Mais ces mots étaient seulement une plainte, et non point l'expression d'un espoir. La plus folle imagination n'aurait pu concevoir désormais un moyen de communiquer avec les insurgés de Ploërmel. Une heure auparavant, la chose

était possible. Un mot prononcé par le vieux seigneur eût transformé ses serviteurs en autant d'émissaires; mais ce mot, il ne l'avait point voulu prononcer. Son dévoûment, dépassant l'héroïsme pour arriver à la monomanie, prétendait obstinément au martyre.

Cette pensée de martyre, caressée peut-être pendant de longs mois, trônait despotiquement dans son esprit. Trop tyrannique pour être lucide, elle mettait dans l'ombre tout raisonnement. M. de Graives ne voyait pas, ou ne voulait pas voir qu'il faut un but utile à tout sacrifice, et que son prétendu martyre inutile n'était qu'une chevaleresque erreur.

Mais Dieu nous garde d'un blâme inopportun contre de telles faiblesses! Elles sont trop rares pour être dangereuses, et ce n'est pas notre époque qui a besoin d'un frein pour modérer l'exagération des instincts généreux.

M. de Graives, et c'est ce que nous avons voulu établir, se croyait donc obligé d'honneur à mourir auprès du dépôt confié. Qu'il se trompât ou non, il pensait être à son poste et remplir un étroit devoir.

On n'entendait plus aucun bruit à l'extérieur. Sans nul doute, les révolutionnaires étaient entrés au château. Ils cherchaient. Tant que dura la nuit, le silence de la cachette ne fut point troublé; mais, au moment où une ligne blanchâtre annonçait le lever du jour, Mme de Thélouars entendit avec effroi des coups réguliers et lointains encore. C'était comme le bruit de la pioche attaquant une forte muraille.

Le vieillard n'avait point son appareil acoustique. Aucun son ne parvenait à son oreille. Il continuait sa lecture. Mais bientôt l'effort des démolisseurs, redoublant sans cesse, produisit un ébranlement périodique et sensible.

M. de Graives releva la tête et devint attentif. Puis, après s'être assuré qu'il ne se trompait point, il quitta son siège et ouvrit une sorte de placard, d'où il tira un baril d'un demi-pied de diamètre ainsi qu'une mèche d'étoupe soufrée, et plaça le tout sur la table.

Henriette le regarda faire avec indifférence, car elle ne savait pas ce que contenait le baril.

— S'ils poussent droit, murmura le vieillard, nous en avons pour une heure; s'ils dévient d'un pied seulement, ils pourront travailler pendant deux jours avant d'arriver jusqu'à nous.

Et il ajouta avec un soupir :

— Ce sera bien long !

Mais, comme il prononçait ces mots, son regard tomba sur Mme de Thélouras, dont la tête s'était penchée sur sa poitrine. La fatigue avait vaincu la jeune femme; ses yeux s'étaient fermés un instant, et son front incliné touchait les boucles blondes qui couronnaient le front du petit Alain.

Le visage de M. de Graives exprima une commisération profonde.

— Pauvres enfants ! pensa-t-il.

Car la mère et le fils étaient également pour lui des enfants. Son âge quintuplait l'âge de la jeune femme. Il fit sur lui-même un effort violent, et détourna ses yeux de ce groupe dont la vue amollissait son cœur. Il pouvait avoir pitié, mais il ne pouvait point fléchir dans son dessein, parce que le devoir commandait, et que, depuis cent ans, M. de Graives obéissait au devoir.

Il enleva le couvercle du baril, remua le contenu avec la pointe de son épée, et y introduisit de force le petit coffret. Cela fait, il posa la mèche soufrée tout à côté de la lampe.

— La première pierre qui branlera, dit-il, sera mon signal. Ah ! que c'eût été un glorieux moment sans cette femme, et pourquoi est-elle venue pour empoisonner la joie de ma dernière heure !

A ce moment, Henriette tressaillit et s'éveilla.

L'enfant se prit à sourire en étendant ses bras vers la meurtrière. M. de Graives, pour ne point voir ce spectacle qui le navrait, reprit son livre de prières. Henriette se leva doucement et s'approcha de l'ouverture. Le petit Alain souriait toujours.

C'est que, au dehors, sous le branchage épais des arbres du parc, une voie douce, voix d'enfant ou de femme, chantait les couplets d'une chanson connue de tout habitant du pays de Vannes. Elle disait ces naïves paroles, si populaires dans les bruyères morbihanaises :

C'est au pays de Bretagne
Qu'on fait les jolis sabots ;
Tenez vos petits pieds chauds,
Ma belle brune...
Et vous, gars, gars à marier,
Cherchez fortune!

M. de Graives n'entendait rien et lisait son livre d'Heures.

— Janet ! prononça bien bas Mme de Thélouars qui tâchait de passer sa tête à travers la meurtrière.

La voix cessa de chanter.

— Janet Legoff ! répéta Henriette.

— Qui m'appelle? dit la voix avec une expression d'étonnement inquiet.

Avant qu'Henriette pût répondre, on entendit armer un pistolet sous le feuillage. Aussitôt un bruit de pas agiles et précipités retentit sur le gazon du parc, et la voix, lointaine maintenant, continua avec un accent de bravade :

Les rochers y sont de pierre,
De pierre du haut en bas ;
Le soleil ne les fond pas,
Non plus la lune...
Et vous, gars à marier,
Cherchez fortune!

III

LE RÉGENT

Cette même nuit, vers une heure du matin, M. de Thélouars fut éveillé dans ses quartiers par une inquiétante nouvelle. Les insurgés qu'il commandait étaient cantonnés au château de K..., à trois lieues de Ploërmel. Ils étaient au nombre de trois cents environ, et, dans ce nombre, se trouvaient les deux fils de M. le marquis de Graives. On avait tenu conseil jusqu'à minuit; Armand venait de se mettre au lit, lorsque arriva l'un des hommes de la suite de sa femme avec cette funeste annonce : l'escorte s'était dispersée dans la lande de Renac; on ne savait ce qu'était devenue Mme de Thélouars.

Presque au même instant, un message de M. de Silz annonça le départ de Vannes d'un détachement de cent républicains, se dirigeant du côté de la Gacilly. Ce dernier événement rendait la position d'Henriette fort dangereuse. Armand le sentit, et ne fut pas le seul à le sentir. Janet Legoff qui était couché sur un lit de camp dans un coin de la chambre, sauta sur ses pieds, et remit silencieusement sa veste qu'il avait ôtée pour dormir.

Malgré sa préoccupation, M. de Thélouars remarqua ce mouvement.

— Que fais-tu, Janet? dit-il.

— Va bien falloir envoyer quelqu'un pour savoir, répondit Janet le plus simplement du monde.

— C'est un homme qu'il faut pour cela, mon enfant.

— Je ne dis pas non. Envoyez un homme, notre monsieur. L'homme cherchera, moi je trouverai... si c'est un effet de votre bonté de le permettre.

M. de Thélouars aimait beaucoup Janet Legoff, et le connaissait pour un jeune garçon intrépide et intelligent. Il lui permit de seller un cheval et de partir; mais, médiocrement rassuré par cette mesure, il envoya ses gens dans différentes directions, à son château, à Cournon, à Rieux et jusqu'à Redon, avec ordre de s'informer, et de revenir à franc étrier à K...

Pendant ce temps, comme nous l'avons vu, le château de Graives, auquel M. de Thélouars ne songeait nullement, et qui renfermait pourtant la pauvre Henriette, avait été investi par deux détachements républicains.

Le premier, celui qui avait été signalé par M. Silz et qui venait de Vannes, était commandé par le capitaine Jolly; l'autre, venant de Redon, avait pour chef le citoyen lieutenant Morest.

Chacun de ces détachements était accompagné d'un de ces personnages problématiques, moitié soldats, moitié agents, qui gardaient leur nom de représentants du peuple lorsqu'ils avaient mission de gêner une armée ou une flotte, et qui, dans un rang inférieur, prenaient le titre de délégués. Ces délégués, plus foisonnants que des sauterelles, étaient comme une redoutable personnification de l'influence parisienne dans les provinces. Les soldats ne les aimaient guère, et ce fut, on peut le dire, malgré les gens de cette sorte que la gloire française brilla en ce malheureux temps, d'un éclat que l'Empire sut à peine surpasser.

Les deux personnages dont nous parlons étaient donc des représentants de représentants, des racines cubiques de conventionnels.

Celui qui venait de Vannes s'appelait Bertin, celui qui venait de Redon avait nom Thomas, C'étaient tous les deux

des gens d'un certain âge, à la physionomie insignifiante, si elle n'eût révélé leur bas instinct de rapine et de cruauté.

A peine est-il besoin de le dire, c'étaient eux qui avaient la direction effective de l'expédition.

Sous la République, en effet, époque de centralisation effrénée, le chef militaire commandait seulement lorsqu'il y avait des balles ou des boulets à recevoir. Dès que le danger était passé, l'homme à écharpe redevenait le maître.

Le citoyen Thomas et le citoyen Bertin furent très médiocrement satisfaits de se rencontrer. La présence du citoyen Thomas parut au citoyen Bertin un double emploi, et le citoyen Thomas regarda la venue du citoyen Bertin comme une pure superfétation. Il y avait au château de Graives un trésor, et la voix publique allait jusqu'à dire que le fameux diamant, ci-devant de la couronne, le *Régent*, y était caché; mais ce trésor, quel qu'il fût, perdrait moitié à être partagé.

Nos deux citoyens étaient assez forts en arithmétique pour faire cette opération sur leurs doigts.

Or, il fallait bien que le menu proconsul de Vannes eût sa part : il était de nécessité aussi que le subdélégué de Redon eût la sienne, sans parler des commissaires plus huppés.

Donc, voici ce qui est arrivé, et c'était déplorable : Bertin avait compté partager seulement avec son chef de file de Vannes, les agents supérieurs de Paris, et le gouvernement s'il en restait; maintenant il se trouvait forcé de partager avec Thomas, lequel avait derrière lui une hiérarchie identiquement pareille de mains crochues, toujours ouvertes pour prendre, toujours fermées pour restituer. Qu'on juge si le citoyen Bertin et le citoyen Thomas devaient se voir d'un bon œil !

Quant aux deux chefs militaires, à qui on devait un an de solde, quant à leurs soldats, qui n'avaient pas de souliers, ils venaient chercher un trésor, comme les garçons de caisse de la Banque vont toucher un bordereau. Peu leur importait la destination de ce trésor; ils étaient instruments depuis les pieds jusqu'à la tête, ces pauvres héros ! on se servait d'eux

en ce temps comme d'une arme bien trempée, qui va hélas ! à toutes les mains.

En entrant au château, Bertin et Thomas secouèrent comme deux barbets leurs tricornes et les draperies déteintes de leurs écharpes, en se jetant réciproquement de fauves regards. Puis, ayant débouclé le ceinturon de leurs inoffensives épées, afin de se mettre à l'aise, ils procédèrent à la visite du manoir.

Autre désappointement : le manoir était vide. Une fois la porte principale forcée, nul obstacle ne les arrêta plus. C'était bien mauvais signe. On avait sans doute abandonné le château, on avait peut-être emporté le trésor.

— Citoyen, dit le lieutenant Morest à son délégué, nous aurons été prévenus.

Le capitaine Jolly en dit autant à son surveillant.

Ce commun déboire rapprocha un instant les deux rivaux; ils se consultèrent, et le résultat de leur conférence fut d'ordonner de nouvelles recherches.

— Courage, citoyens ! s'écria Bertin, le vieux ci-devant se cache quelque part, et je prends sur moi, au nom de la République, une et indivisible, de promettre une paire de sabots toute neuve au défenseur de la patrie qui découvrira ce vil ennemi du salut public.

On ne donnait pas tous les jours une paire de sabots aux défenseurs de la patrie. Cette généreuse promesse ranima leur ardeur et ils se précipitèrent en tous sens dans les galeries abandonnées du château.

Vers le point du jour, après avoir fouillé inutilement les moindres recoins, on se crut enfin sur la piste. Un soldat fit remarquer que la muraille extérieure de l'aile orientale était d'une épaisseur inusitée. Aussitôt on se mit à l'œuvre. Les pioches et les pics allèrent leur train, et malgré la solidité de cette antique maçonnerie, la besogne avança rapidement.

Mais la cachette n'avait qu'un étage, elle se trouvait au centre de la muraille, comme ces trous que la fermentation ouvre dans les massifs fromages de Parme. Pour la rencontrer, il ne fallait percer ni trop haut ni trop bas.

On perça trop bas.

Il y eut néanmoins un moment où les sapeurs approchèrent si près de la chambre secrète, que l'ébranlement éveilla les sens émoussés du vieux marquis de Graives.

Ce fut alors qu'il se leva pour placer près de lui le baril et la mèche.

Les soldats travaillaient, conduits par le capitaine et le lieutenant. Ni le citoyen Bertin, ni le citoyen Thomas n'étaient là pour les guider. Que faisaient donc ces dignes soutiens de l'égalité? Étaient-ils descendus aux caves, afin d'abreuver leur vertueux larynx d'une liqueur contre-révolutionnaire? Nous ne prétendons point affirmer qu'ils fussent incapables d'une action pareille, mais pour le moment ils avaient, en vérité, bien autre chose en tête.

On leur avait dit que le *Régent*, ci-devant diamant de la couronne, était caché à Graives, ils voulaient trouver, le *Régent*.

Rien n'affriande les voleurs comme un monceau d'or, représenté par une valeur qui tient dans le creux de la main.

— Si je le trouve, disait le citoyen Bertin, je le cacherai sous mon aisselle.

— Si l'Être Suprême permet que je mette la main dessus, pensait le citoyen Thomas, je l'avalerai comme une prune.

Et ils songeaient à la joie de leurs épouses et aux carmagnoles de satin dont ces honnêtes citoyennes pourraient désormais se revêtir aux solennités de la guillotine.

Nos deux délégués se mirent donc à fureter chacun de son côté, songeant à la république un peu moins qu'au roi de Prusse, et promettant un cierge à la déesse de la Raison, au cas où leur chasse serait heureuse.

En furetant ils eurent ensemble la même idée, ce qui, à titre d'exception, confirme la fameuse règle : les beaux esprits se rencontrent.

Le citoyen Bertin, qui se trouvait au rez-de-chaussée, se frappa du front; le citoyen Thomas, qui visitait les combles, exécuta le même geste, indice certain de l'enfantement d'une

idée, et tous deux sortirent, l'un par la porte de la cour, l'autre par la porte du jardin.

Arrivés au bas des perrons opposés, ils décrivirent deux courbes concentriques dont les arcs devaient nécessairement se rejoindre.

Cette manœuvre les amena au pignon de l'aile orientale, vis-à-vis de l'endroit où les soldats travaillaient à l'intérieur, et juste sous la meurtrière qui ventilait la chambre secrète.

Voici quel était leur calcul. Tous deux avaient remarqué, lors de la reconnaissance préalable que font toujours au dehors les habiles dans la gaie science des visites domiciliaires, reconnaissance qui donne en gros le plan des localités, tous deux, disons-nous, avaient remarqué une petite porte basse, vermoulue, condamnée d'apparence, et sur laquelle se croisaient les pousses chevelues du lierre.

Cette petite porte semblait n'avoir point servi depuis un siècle; mais on ne fait pas usage de cachette tous les jours : s'il y avait une cachette, cette porte devait y communiquer directement ou indirectement.

Or, les travailleurs faisaient un infernal tintamare; il était possible que le vieux marquis, effrayé, voulût s'échapper par cette voie, en supposant toujours qu'il y eût une cachette et que le vieux marquis y eût cherché un abri.

Ce raisonnement, on en conviendra, n'était pas très mauvais, les deux prémisses valaient quelque chose; la conclusion seule tombait à faux : la poterne, en effet, communiquait seulement avec l'ancien arsenal du château où achevaient de s'oxyder côte à côte deux vieilles couleuvrines et trois ou quatre douzaines d'arquebuses à rouet.

Quoi qu'il en soit, le citoyen Bertin et le citoyen Thomas, laissant les défenseurs de la patrie continuer leur œuvre de dévastation, s'installèrent sous l'épais couvert du parc, à quinze pas l'un de l'autre et sans se voir. Ils couvaient avidement de l'œil la poterne, s'attendant à chaque instant à la voir s'ouvrir et donner passage à un vieillard débile qui se laisserait dépouiller et assassiner sans résistance.

La porte ne s'ouvrit point, mais tandis que nos deux champions gardaient obstinément l'affût, les basses branches des arbres s'agitèrent légèrement, et un pas, bondissant et vif comme celui d'un chevreuil, se fit entendre sous le couvert. Le citoyen Bertin se croyait seul, le citoyen Thomas aussi. Tous deux dressèrent l'oreille, et cherchèrent à percer de l'œil l'épaisseur du fourré. Ils ne virent qu'un enfant, un charmant enfant au visage doux et timide, qui attachait sur le château un mélancolique regard.

L'enfant, lui aussi, se croyait seul. Il s'approcha de la muraille, et s'appuya d'un air distrait à la poterne.

— Si je ne la retrouvais pas ! murmura-t-il.

Puis, avec la versatilité de son âge, il donna son esprit à d'autres pensées, car une subite gaieté vint épanouir sa lèvre, et il se mit à chanter le fameux pot-pourri morbihannais dont le second couplet termine notre dernier chapitre.

C'était Janet Legoff qui courait le pays, à la recherche de sa jeune dame.

Lorsque madame de Thélouars vint à la meurtrière, et prononça le nom de Janet pour la première fois, celui-ci saisit seulement un bruit vague et inarticulé, car les parois de la meurtrière, disposées en entonnoir renversé, arrêtaient le son au passage, et le rejetaient à l'intérieur; la seconde fois il entendit tout à fait; mais, à cause de l'effet accoustique que nous venons de mentionner, il ne reconnut point la voix de sa maîtresse, et regarda tout autour de lui en disant :

— Qui m'appelle?

A ce mot, nos deux fonctionnaires tressaillirent. Ils se crurent découverts, et leur premier mouvement fut d'avoir peur. Mais ce n'était qu'un enfant ! Ils se rassurèrent, en ayant toutefois soin d'armer leurs pistolets.

Janet, entendant ce bruit bien connu, tressaillit à son tour, bondit en avant comme un jeune faon, et disparut légèrement derrière les arbres.

Mais il ne s'éloigna point. Il avait déjà visité le manoir de Lanno-Carhoët et les maisons environnantes. Nulle part on n'avait pu lui donner des nouvelles de sa maîtresse. Chemin

faisant, il avait appris que les *Bleus* s'étaient arrêtés au château de Graives, et sans savoir trop pourquoi, il avait dirigé sa course de ce côté. Cette voix mystérieuse et inconnue qui l'appelait par son nom lui donna à penser, il se coula d'arbre en arbre, sous les épais feuillages du parc, et rôda autour du château.

Nul indice ne se présenta pour fixer ses incertitudes. Toutes les portes étaient ouvertes, mais on apercevait partout à l'intérieur des soldats; tenter de s'introduire eût été une inutile folie. Janet, forcé de demeurer à distance, hésitait grandement, et se demandait déjà si mieux n'eût point valu porter ailleurs ses recherches, lorsque son regard, baissé vers la terre, découvrit sur le sol amolli par l'orage de la nuit les traces du sabot d'un cheval.

Il se pencha vivement. Les traces étaient doubles; c'étaient d'abord celles d'une « haquenée », empreintes légères, mais irrégulièrement frappées et entremêlées de fréquentes glissades sur la glaise humide; c'étaient ensuite les marques plus profondes du pas sûr et ferme d'un mulet.

Janet se releva d'un saut. Une vive rougeur couvrit sa joue. Son regard pétilla d'intelligence et de joie. Il s'élança au travers du parc, et gagna un petit tertre où il avait attaché son cheval.

— C'est elle ! oh ! ce doit être elle ! se disait-il.

L'enfance, d'ordinaire, n'est pas irrésolue, parce qu'elle ne réfléchit point. Pour employer une expression presque proverbiale, elle ne *doute de rien ;* mais Janet n'était pas un enfant comme les autres. Au moment de piquer des deux, son œil se tourna vers le château de Graives, dont il apercevait, de cette position élevée, les plus basses fenêtres par-dessus les arbres.

— S'il elle n'y était pas ! pensa-t-il.

Et l'idée de la responsabilité qu'il assumait sur lui, du mal que pourrait causer une indication fausse ou téméraire, lui traversa l'esprit, et refroidit brusquement son ardeur. Une erreur pouvait en effet égarer les secours, et rendre mortel le danger d'Henriette et de son fils, qui, peut-être, en ce mo-

ment, étaient sur le point de tomber au pouvoir de leurs cruels ennemis.

Un point blanc se montra sur la noire surface du pignon du château, et attira l'attention de Janet. Cet objet remuait. Janet s'orienta et acquit la conviction que ce point blanc se trouvait juste au-dessus de l'endroit où naguère il avait entendu prononcer son nom. Au lieu de monter à cheval, il descendit avec précaution le tertre et se glissa de nouveau sous le couvert.

Cet objet était la main d'Henriette, qui avait aperçu Janet sur le tertre, et qui l'appelait comme on appelle une dernière espérance.

La pauvre jeune femme l'avait entendu s'éloigner avec angoisse, et, désespérant de se faire entendre, elle déchira une page de ses tablettes, sur laquelle elle traça quelques mots à la hâte.

L'aspect de M. le marquis de Graives qui, toujours immobile et muet comme une statue de bronze, semblait avoir oublié sa présence, et s'absorbait dans l'attente de la mort, la glaçait et la tuait. Sans se rendre compte de son vague espoir, et plutôt pour s'isoler de ce froid visage de vieillard, véritable personnification du trépas, Henriette regagna la meurtrière et tenta de passer la tête par l'ouverture, afin de voir au pied de la muraille. L'ouverture était beaucoup trop étroite, mais Henriette réussit à détacher une pierre, qui roula en morceaux à l'intérieur.

Alors elle put se pencher et regarder.

Immédiatement au-dessous d'elle, un dôme opaque de branchages entrelacés lui cachait le sol; à droite et à gauche il y avait deux éclaircies. Par la première, Henriette vit le citoyen Thomas; par la seconde, le citoyen Bertin. Tous deux avaient le cou tendu, et dévorait des yeux la poterne.

— Pauvre Janet ! pensa la jeune femme; ils vont le tuer.

Et pourtant, l'instinct de conservation et l'amour de mère surexcités en elle par l'horreur de sa situation, ne lui permirent point de repousser cette dernière chance de salut.

Elle entendit le pas léger de l'enfant, et n'eut pas le cou-

rage de l'avertir que deux hommes étaient là, cachés, deux ennemis.

Janet avançait toujours. Mme de Thélouars enveloppa un fragment de pierre dans son billet, afin que le tout pût percer la voûte de branchages, et le laissa tomber.

L'effet fut tel, qu'elle ne pouvait point s'y attendre.

Un double cri retentit; le citoyen Bertin et le citoyen Thomas s'élancèrent à la fois.

— Le *Régent!* dirent-ils en même temps.

Ils se rencontrèrent auprès du billet qui gisait à terre, et se regardèrent stupéfaits. Puis leurs yeux s'allumèrent, et, pour la première fois de leur vie sans doute, leurs mains cherchèrent instinctivement et de bon cœur la garde de leur épée.

— Arrête ! dit brutalement le citoyen Bertin, ce diamant est à moi !

— Tu mens ! s'écria Thomas, qui couvrait le billet de son épée nue; ce diamant est à moi; personne n'y touchera !

— C'est ce que nous allons voir !

Ils s'attaquèrent, cherchant à se prendre par trahison, et songeant, bien plus, malgré leur avidité passionnée, à se couvrir qu'à frapper. Le prétendu diamant restait entre eux comme un prix attendant son vainqueur.

Mais, au plus fort de la bataille, un enfant, un sylphe ! passa sous leurs épées croisées avec la rapidité d'une flèche, se pencha, se redressa et disparut.

— Le *Régent* s'est envolé ! clamèrent ensemble les deux antagonistes en baissant leurs épées.

Le billet en effet n'était plus là.

Le citoyen Bertin et le citoyen Thomas, rapprochés par cette catastrophe, se précipitèrent de compagnie sur les traces du ravisseur.

Ils arrivèrent à temps pour le voir enfourcher son cheval et partir au galop.

Henriette aussi les mains jointes et les yeux au ciel, vit son jeune sauveur prendre la direction de Poërmel.

Pendant qu'elle pleurait de reconnaissance, en remerciant

Dieu, et que les deux citoyens s'arrachaient les cheveux avec un entrain pareil, ces derniers eurent la mortification d'entendre de loin la voix du Petit Gars qui, claire, argentine, moqueuse, leur envoyait, en guise d'adieu, le troisième couplet de sa bizarre chanson :

Le soir on danse sur l'aire,
Sur l'aire à battre le blé,
Ah! dame, il fait bon danser
Quand vient la brune...
Et vous, gars à marier,
Cherchez fortune!

IV

DEUX COUPS DE PISTOLET

Henriette demeura longtemps à genoux. Elle avait suivi de l'œil, tant qu'elle avait pu, la course rapide de Janet, qui, brandissant de loin son chapeau de paille au-dessus de sa tête, semblait promettre un prompt retour.

Quand elle rentra dans l'intérieur de la cellule, un sourire presque joyeux embellissait son charmant visage. Elle mit au front du petit Alain, qui s'était rendormi, un baiser plein de passion maternelle.

— Armand te reverra, dit-elle. Oh ! puisses-tu être sauvé et que Dieu prenne ma vie.

Puis, se souvenant tout à coup qu'elle n'était pas seule, elle s'élança, souriante, vers le vieux marquis, afin de lui faire partager sa joie. Celui-ci était toujours immobile : il avait déposé son livre d'Heures, et priait mentalement, trouvant sans doute que l'ennemi tardait bien à paraître.

— Monsieur mon oncle, cria gaîment Henriette en serrant dans ses blanches mains les mains ridées du vieillard, nous allons être sauvés !

— C'est par là qu'ils doivent venir, répondit le marquis en montrant un angle de la cachette; c'est l'endroit faible... N'ai-je point vu remuer une pierre?

— Non, monsieur mon oncle. Les démolisseurs se sont

éloignés. On n'entend plus leurs coups, dont le retentissement funèbre me brisait l'âme. Écoutez ! j'ai envoyé un message à M. de Thélouars. Il va venir !

Le vieillard n'entendait pas. Il se méprit à l'enthousiasme qui brillait dans les traits de sa nièce, et crut qu'elle aussi attendait le dénoûment avec impatience. Cette idée était peut-être la seule qui désormais pût l'émouvoir puissamment. Il regarda Henriette avec des yeux où se peignait une admiration sans bornes.

— C'est un noble sang que le sang de Carhoët ! murmura-t-il. Vos pères furent de vaillants cœurs, madame ma nièce, et vous êtes bien leur digne fille ! Oui, ajouta-t-il avec mélancolie, vous aviez devant vous de longs jours, pleins de tendresse et de joie, Madame, car vous êtes heureuse mère et heureuse épouse. Et pourtant, lorsque la mort vient vers vous, lente, cruelle, inévitable, vous l'attendez, le sourire aux lèvres et l'allégresse au front... C'est beau, Madame !

— Que parlez-vous de mort? voulut interrompre Henriette.

— Oh ! c'est beau ! point de fausse modestie ! Votre rôle fait honte au mien, madame ma nièce. Moi, je suis un vieillard : mon sacrifice est dérisoire. Ce sont quelques jours solitaires et tristes, quelques semaines peut-être, que je donne à Dieu et au roi. Vous, c'est une vie entière, une vie double, car votre unique enfant ne vous survivra point.

— Mais écoutez-moi, par pitié ! s'écria Henriette; vos paroles me torturent... Mon fils ! Oh ! Dieu ne peut vouloir qu'il meure !

— Que je voudrais être à votre place, ma fille ! reprit encore le vieillard; que votre mort sera belle devant les hommes et devant Dieu !

— La mort ! toujours la mort ! murmura Henriette dont toute la joie s'enfuyait devant cette lugubre éloquence; si je pouvais lui faire comprendre...

Elle se pencha vivement à l'oreille du marquis et cria de toute sa force :

— Il va venir ! il va venir !

Le vieillard parut avoir entendu ce dernier mot.

— Chut ! fit-il avec mystère; je le sais comme vous, Madame; ils vont venir... par là... c'est par là que je les attends... mais, de par le ciel ! ils ne trouveront point ce qu'ils cherchent. Écoutez-moi, vous êtes digne de me comprendre, et je suis sûr qu'au moment suprême vous ne faillirez point. Je n'entends plus; je vois à peine; ils pourraient me surprendre, et ce serait, Madame, un terrible malheur ! Lorsqu'ils arriveront, lorsque les coups ébranleront les dernières pierres, faites un signe et alors !...

M. le marquis de Graives, dont l'enthousiasme semblait aller croissant, ne finit point sa phrase, mais il saisit la mèche, et fit le geste de l'approcher du baril.

Henriette comprit à demi ce que signifiait cette menaçante pantomime : elle se précipita sur le baril, et reconnut alors que le baril était plein de poudre.

A ce moment, comme si tout fût réuni pour l'accabler, les coups recommencèrent, plus rapprochés et plus vigoureux.

La pauvre femme poussa un cri déchirant; et, prenant son enfant dans ses bras, elle se réfugia à l'angle le plus éloigné de la cachette.

— Je m'étais trompé, murmura le vieillard avec une tristesse mêlée d'orgueil; je vois que ce n'est pas chose si banale que d'envisager la mort sans frémir, et que je n'ai pas vécu assez encore pour voir le cœur d'une femme s'égaler au courage d'un vieux soldat.

Il détourna froidement ses regards d'Henriette, pour épier le premier indice de l'invasion des républicains.

— Armand ! Armand ! au secours ! cria Mme de Thélouars dont la tête se perdait.

Le cheval de Janet Legoff allait vite, et Dieu sait qu'il l'éperonnait comme il faut. Il avait déplié le billet, et il savait lire. Plus de doute maintenant. Sa jeune maîtresse était là, en péril de mort.

— Armand ! au secours ! disait la pauvre femme sur le papier comme elle le criait de vive voix.

Janet allait comme le vent.

Son cheval épuisé tomba mourant à trois cents pas du manoir de K... Janet prit sa course sans donner un regard à son fidèle compagnon, et atteignit la porte en quelques secondes.

Les chefs étaient assemblés; on voulut le faire attendre, mais qui eût pu dès lors empêcher Janet Legoff de faire sa volonté, quand il voyait le bien? Il repoussa les sentinelles qui avaient le double de sa taille, prit passage de vive force et tomba comme une bombe au milieu du conseil assemblé.

— Pardon, excuse ! dit-il en essuyant les gouttes de sueur qui collaient ses cheveux à son front et ruisselaient tout le long de sa joue rose; j'ai trouvé notre jeune dame !

— Où est-elle? s'écria M. de Thélouars.

Quelques royalistes, et parmi eux les deux MM. de Bellissant, fils du marquis de Graives, se prirent à murmurer les mots de bien public et d'intérêt du parti.

— Où est-elle? répéta Armand; Messieurs, vous ne refuserez point votre aide !

— Nous avons une lourde tâche... commença en hochant la tête l'aîné des fils de M. de Graives.

Janet le regarda en dessous.

— Où elle est? dit-il. Elle est au château de Graives, que les bleus saccagent à l'heure où je vous parle.

Les deux Bellissant n'eurent garde de continuer leurs objections. Ils se levèrent des premiers, et un quart d'heure après toute la petite troupe était en route; savoir les gentilshommes au galop, et les paysans au pas de course. Janet, monté sur un cheval frais, devançait tout le monde. Il était armé jusqu'aux dents; ses traits enfantins et charmants respiraient l'ardeur des batailles.

Mais il ne devait point y avoir de bataille. Ce qui nous reste à raconter est autre et plus terrible qu'un combat.

La vue d'un cavalier fuyant à toute bride avait donné à réfléchir au citoyen Thomas, ainsi qu'au citoyen Bertin. Ils revinrent au manoir de fort mauvaise humeur, firent

donner encore çà et là quelques coups de pioche, et tinrent ensuite, à l'écart, une sorte de conseil.

— Citoyen, dit Thomas, nous étions venus tous les deux, je le vois dans le même but : nous voulions nous emparer du *Régent*...

— Pour le compte de la République ! interrompit Bertin avec emphase.

— Évidemment ! reprit Thomas : pour le compte de la République. Le diamant ci-devant de la couronne n'eût fait que passer entre nos mains pures et incorruptibles... Mais à l'heure qu'il est, le *Régent* court la poste.

— Ce n'est que trop vrai ! soupira Bertin.

— L'homme qui l'emporte pourrait nous attirer sur le dos les cohortes contre-révolutionnaires.

— Je pense que cela n'est pas impossible.

— Je n'ai pas peur, citoyen Bertin.

— Je suis sans crainte, citoyen Thomas... mais...

— Au fait...

— La République a besoin de nous !

— La République a très grand besoin de nous !

— Je ne vous parle pas de fuir...

— Je repousserais avec indignation une pareille ouverture.

— Je le sais, citoyen Thomas, j'en suis persuadé plus que vous ne pouvez croire... Je propose seulement de sonner la retraite.

— Celle des dix mille a immortalisé Thémistocle, fit observer Thomas, qui n'était point un ignorant.

— Je crois que vous voulez dire Xénophon, rectifia Bertin.

— Thémistocle ou Xénophon, je m'en bats l'œil, citoyen : c'en est peut-être encore un autre. Vous proposez la retraite?

— Sauf meilleur avis, oui, citoyen.

— Je me rends à vos raisons, dit Thomas avec un sérieux fort méritoire.

Et les défenseurs de la patrie ayant été remis en rang, s'en allèrent comme ils étaient venus, les mains vides et

les pieds nus. Pour ne pas blesser toute vraisemblance, nous avouerons néanmoins que les poches incorruptibles du citoyen Thomas et aussi celles du citoyen Bertin, donnèrent asile à une foule de menus objets précieux dont la République ne profita guère.

De sorte que, lorsque M. de Thélouars et ses compagnons arrivèrent devant le château de Graives, les bleus étaient en route pour Vannes et pour Redon depuis une heure.

Les deux fils du marquis n'hésitèrent pas un seul instant; les indications de Janet Legoff leur avaient appris où se trouvait Mme Thélouars, et sans doute le marquis était auprès d'elle.

Ils firent attaquer aussitôt la première des trois portes qui conduisaient à la cachette.

Le bruit des leviers vint réveiller l'angoisse dans le cœur de mère d'Henriette de Thélouars. Depuis une heure environ qu'elle n'entendait plus rien, son épouvante s'était calmée; elle commençait à espérer. Mais ce fracas qui retentissait dans une autre direction lui annonçait de nouveaux efforts.

La première porte était plus faible, elle fut facilement brisée.

Lorsque les barres de fer attaquèrent la seconde, l'âme d'Henriette fut déchirée. La mort approchait, la mort pour son enfant.

Elle leva son regard effrayé sur M. de Graives. Le vieillard était immobile : il n'entendait rien encore.

La seconde porte résista plus longtemps que la première, mais elle céda enfin; un bruit confus de voix et de pas se fit entendre, et un violent coup de pince ébranla le chêne épais de la porte intérieure de la cachette.

Henriette tomba lourdement à genoux, et couvrit son fils de ses mains croisées.

M. le marquis de Graives, au contraire, se leva de toute sa hauteur, et jeta sur la porte un regard étonné.

— Je ne les attendais pas de ce côté, murmura-t-il; qu'importe?

Il remua du doigt la poudre qui recouvrait le baril, et prit la mèche en main.

— Henriette ! Henriette ! dit à ce moment la voix de M. de Thélouars.

La jeune femme se leva à demi, son œil brilla, sa poitrine battit. Une joie délirante, et qu'il ne faut point essayer de décrire, envahit son cœur.

— C'est lui ! mon Dieu ! c'est lui ! murmura-t-elle en se traînant vers la porte.

La voix de M. de Graives lui répondit, grave et résignée; elle disait :

— *De profundis clamavi ad te, Domine; Domine, exaudi vocem meam !*

En même temps, il approcha la mèche de la lampe.

— Armand ! râla Henriette qui pouvait parler à peine; hâte-toi, il va nous tuer !

Mais la porte, robuste barrière, ne cédait point encore, et M. le marquis de Graives prétendait mourir à propos. Il lui fallait la vue de l'ennemi pour sanctionner le dernier acte de sa vie. Ce n'était point un suicide qu'il voulait commettre; les âmes héroïques comme était la sienne ne savent point subroger leur main à la main de Dieu, pour hâter une mort convoitée. Elles attendent, parce qu'elles sont fortes pour souffrir aussi bien que pour oser. S'il voulait mourir, c'était en chrétien et en soldat : s'il ne laissait pas le soin de son trépas aux balles républicaines, c'est qu'il croyait devoir, en mourant, anéantir le dépôt qu'il ne pouvait plus défendre.

Il ne se hâta donc point, et retenant la mèche suspendue au-dessus de la lampe, il continua sa funèbre prière :

— *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.*

— Armand ! Armand ! criait la pauvre Henriette.

Les coups redoublaient et M. de Thélouars répondait :

— Me voici ! une minute encore, et je suis près de toi.

Une minute !... Henriette se sentait devenir folle. Tantôt elle arrachait ses ongles contre la porte, tantôt elle se traî-

nait aux pieds du vieillard qui ne l'entendait point et qui ne voulait pas la voir.

Un dernier coup de levier fit sauter un fragment de porte M. de Graives mit la mèche sur la lampe en disant :

— *Si iniquitates observaveris...*

Une autre planche tomba. — Le vieillard interrompit sa prière, et dit avec enthousiasme :

— Mon Dieu, prenez nos âmes !

Mais, au moment où la mèche s'enflammait, un éclair illumina la cachette, un coup de pistolet se fit entendre du côté de la meurtrière, et la lampe vola en éclats.

— Il y a temps pour tout ! dit au même instant la joyeuse voix de Janet; le *De profundis* n'est pas de saison.

Personne ne l'entendait dans la cachette, car Henriette, succombant enfin aux émotions poignantes qui l'accablaient depuis douze heures, gisait sur le sol, privée de sentiment.

Janet Legoff, cependant, faisait tous ses efforts pour voir ce qui se passait à l'intérieur de la cellule, où ne régnait plus qu'un sombre demi-jour.

Nous voudrions bien dire au lecteur qu'il se trouva là par l'effet d'un profond calcul, mais pourquoi altérer la vérité? Janet était un enfant. Impatient de voir le travail de ses compagnons traîner en longueur, il avait voulu, le premier de tous, porter à sa jeune maîtresse un signal de salut. Or, il était alerte et audacieux; de branche en branche, il parvint jusqu'à la meurtrière, à l'ouverture de laquelle il se cramponna.

Il arriva au moment où le vieillard commençait le troisième verset de l'hymne mortuaire, et d'un coup d'œil il devina tout. Prendre un de ses pistolets, viser la lampe, fut l'affaire d'une seconde. Le résultat prouva qu'il avait bien visé.

Quand la lampe fut éteinte, Janet ne vit plus rien d'abord, et il s'effraya.

— Dépêchez-vous ! cria-t-il, comme si ses compagnons eussent pu l'entendre; qui sait quelle imagination va venir au vieux monsieur, maintenant !

Par le fait, en voyant la lampe s'éteindre, M. le marquis de Graives entra dans une violente fureur. Il se hâta, autant que ses vieilles jambes le lui permirent, vers la cavité d'où il avait retiré naguère le baril de poudre, et y prit un pistolet qu'il dirigea d'instinct vers la meurtrière. Mais il se ravisa bientôt.

— Je n'en ai qu'un, pensa-t-il; avec quoi mettrai-je le feu au baril, si je perds ce coup?

Il revint donc vers la table, résolu à en finir, ce qu'il eût sans doute exécuté si Janet, dont les yeux s'habituaient à l'obscurité, ne lui eût brisé son arme dans la main d'un second coup de pistolet.

— Bien touché, cria l'enfant qui poussa un long cri de joie.

M. de Graives lui répondit par un gémissement de profond désespoir. Il se laissa tomber sur son siège, et demeura plongé dans l'abattement le plus complet.

Par bonheur, il n'y resta pas longtemps. Quelques secondes après, les royalistes jetaient la porte en dedans, et Mme de Thélouars était dans les bras de son mari, remerciant Dieu, élevant avec transport son enfant sauvé jusqu'à la bouche d'Armand, et se demandant si douze heures d'angoisses n'étaient pas assez payées par cet instant d'inexprimable joie.

Quant à M. le marquis de Graives, il ne perdit pas tout de suite sa mauvaise humeur, et fit à ses fils, qui lui volaient son martyre, un accueil assez froid. Néanmoins, lorsqu'on lui eût rendu son cornet acoustique et qu'on lui eût fait comprendre comment Janet Legoff l'avait empêché d'accomplir son funèbre dessein, il jeta un regard attendri vers un coin du grand salon de Graives où M. de Thélouars tenait sa femme pressée contre son cœur.

— C'eût été dommage! murmura-t-il; et, après tout, le dépôt est sauvé... Qu'on m'amène ce jeune drôle!

Janet arriva, le rouge au front et le chapeau de paille à la main.

— Tu aimes donc bien ta maîtresse? lui dit M. de Graives d'un ton sévère.

— Ça, c'est la vérité, monsieur le marquis, répondit Janet.

— Et si j'avais été, par hasard, entre ton pistolet et la lampe?

— Dame! monsieur le marquis.

— Qu'aurais-tu fait?

— M'est avis que je vous aurais dit : Rangez-vous!

— Je suis sourd, je n'aurais pas entendu.

— C'est tout de même vrai, murmura Janet Legoff.

— Eh bien, demanda encore M. de Graives, qu'aurais-tu fait?

— Dame! monsieur le marquis, la pauvre jeune dame était là, par terre; et le petit monsieur pleurait...

— Enfin, qu'aurais-tu fait?

Janet Legoff releva tout à coup son regard, et dit d'une voix basse mais ferme :

— Sauf votre respect, monsieur le marquis, m'est avis que je vous aurais tué.

Les bonnes gens de Cournon disent, aux veillées, que le vieux seigneur sourit, et qu'il fit don au Petit Gars d'une belle paire de pistolets.

Toujours est-il que ce fut là le premier exploit de Janet Legoff.

Plus tard, il fit mieux encore. Son nom, qui devint célèbre dans les grandes landes de l'Ille-et-Vilaine, et dans les forêts du pays de Rieux, reviendra peut-être plus d'une fois sous notre plume, car il y a maints drames romanesques ou terribles dans la vie guerrière du Petit Gars, telle que la racontent les bonnes gens de la paroisse de Cournon, en rôtissant leurs châtaignes sous la cendre.

LE DOCTEUR BOUSSEAU

I

LES RACOLEURS DE LA RÉPUBLIQUE

Vers la fin de janvier 1793, il y avait grande foule dans les rues et places de Beaupréau, ville du département de Maine-et-Loire. La Vendée était alors dans cet état de fiévreuse inquiétude qui prend les peuples au moment d'une crise décisive; la vie était toute extérieure : dans les villes, les ateliers restaient déserts, mais la place publique était bruyante et remplie; dans les campagnes, on ne voyait que de rares travailleurs courbés sur les guérets; en revanche, une foule compacte entourait tout le jour les croix des calvaires.

Là, sur les marches d'ardoise s'établissait souvent un rustique orateur. Il ne faisait point de discours; une sorte de conférence s'établissait entre lui et son auditoire. On se plaignait, on menaçait; une haine sourde, mais vivace, travaillait les populations.

Cette haine, comprimée jusqu'alors, fermentait d'autant plus; il ne fallait qu'une occasion pour la faire jaillir, puissante, irrésistible, de taille et de force à briser tout obstable.

Ce n'était ni une fête religieuse ni une solennité politique qui attirait ce jour-là, hors de leurs demeures, les habitants

de Beaupréau : sortir était un besoin de toute heure. Chaque heure n'apportait-elle pas quelque fabuleuse nouvelle? Tantôt c'était une noble femme dont Paris avait insulté le cadavre, et porté la tête en triomphe, comme s'il se fut agi d'un magnifique trophée; tantôt c'était un prince désertant les degrés du trône, pour s'asseoir dans la fange et renier jusqu'à sa royale origine; tantôt c'était un monstre tout puissant, assassiné par une jeune fille, à la vertu païenne; un roi prisonnier de son peuple; la liberté édifiée sous la honteuse image d'une courtisane, Dieu lui-même, décrété de déchéance par un sanglant rhéteur : le hideux, le grotesque mêlés, exagérés à un point que l'imagination la plus folle semblait ne devoir jamais atteindre.

De nombreux groupes stationnaient sur la place de l'église. Pour avoir une idée de ce rassemblement vendéen, il ne suffirait pas de se reporter à l'époque indiquée en tête de ce récit : on a parlé de la Vendée pour l'exalter ou la rabaisser; on ne l'a point décrite. Peut-être les solennelles amplifications de quelque panégyriste trop zélé ont-elles battu en brèche la gloire de ses guerriers avec plus de succès que les plus furibondes déclamations de ses détracteurs.

Le héros royaliste a été peint en vers, en prose, avec la plume et le burin; hélas!... Il nous souvient d'avoir vu en notre vie un seul portrait de M. de Lescure; c'était dans une ferme du Nantais; l'artiste l'avait représenté blessé à la tête : ses bandages rappelaient, à s'y méprendre, la commode, mais disgracieuse coiffure qui tient chaud, durant la nuit, le chef des honnêtes bourgeois parisiens. A M. de Larochejacquelin, ce bel et modeste jeune homme, on donne un visage mélodramatique, un panache d'une coudée et cinq paires de pistolets à la ceinture! Voilà pour le crayon; la plume est plus malencontreuse encore : l'un mettant avant chaque fait, l'éloge pompeux et académique, arrive au résultat négatif obtenu de tout temps par ces ennuyeux conteurs qui rient d'avance aux éclats, pour arriver à quelque banale anecdote; l'autre, dépouillant ses acteurs de toute humaine faiblesse, modèle doucement de petits héros pa-

tients, placides, sans angles, à la manière du *pius Æneas* de Virgile, — moins le génie. — D'autres, enfin, se plaisent à limer des parallèles à l'instar de Plutarque...

Dieu pardonne à ceux-là ! On dirait que toutes ces perruques, poudrées de bonnes intentions, sont chargées d'enterrer sous l'ennui l'héroïsme de leurs martyrs !

Pour en revenir à notre histoire, on eût pu remarquer aujourd'hui, sur la place de Beaupréau, un étrange amalgame de personnages. Il y avait quelques soldats républicains en uniforme, beaucoup de paysans des environs, des bourgeois de la ville, une douzaine de jeunes femmes étrangères en carmagnole, dont la désinvolture excitait au plus haut point la surprise des honnêtes habitants de Beaupréau. Il y avait en outre quelques individus à mine équivoque : ceux-ci méritent une attention particulière. Ils semblaient avoir un signe pour se reconnaître et se soutenir au besoin; certains portaient la veste à larges revers, l'immense cravate blanche, le chapeau pointu à cocarde ou le bonnet phrygien. Leur culotte d'étoffe légère, bien qu'on fût au cœur de l'hiver, pouvait être une sorte de rébus explicatif du nom populaire sous lequel ils étaient redoutés dans les neuf dixièmes de la France.

Ils ne se parlaient point entre eux, mais ils couraient les cabarets, et engageaient conversation avec le premier venu.

D'autres, vêtus d'un costume qui tenait le milieu entre ce bizarre accoutrement et l'habit du citadin de la Vendée, rabattaient sur leurs visages de grands chapeaux de paysan.

Les hommes à cocardes se donnaient un mouvement extraordinaire; on eût dit des commissaires de bal, cherchant à ranimer la gaieté dans une réunion ennuyée. Ils mettaient à chaque instant la main à la poche, et s'attachaient surtout aux jeunes paysans, qu'ils poursuivaient de leurs politesses.

— Citoyen, disaient-ils invariablement, le froid altère et ta figure me revient; veux-tu boire un coup à la santé de n'importe qui?

Puis quand ils étaient attablés en face de quelque bon *gars* au cœur simple et sans défiance :

— Sais-tu, citoyen, reprenaient-ils, que tu es bâti comme il convient pour faire un superbe défenseur de la patrie?... Bois donc ! Sans mentir tu aurais une fière mine sous l'uniforme. Avec cela que maintenant les épaulettes de capitaine ne sont pas rares, et qu'un bon garçon comme tu parais l'être peut revenir au bout d'un an général ou quelque chose d'approchant... A ta santé ! C'est agréable. Au jour d'aujourd'hui, comme tu peux l'avoir entendu dire, on a envoyé paître en Chine les préjugés qui causaient du chagrin au peuple français; nous sommes libres, citoyen; c'est pourquoi... Tu ne bois pas ! C'est pourquoi, la chose de faire son chemin dans la carrière de Mars et de Bellone est facile. Tel que tu me vois, je suis caporal, et c'est une position pleine d'agrément. On a la poche bourrée de décimes, des permissions de vingt-quatre heures tous les jours, et la faculté de danser la carmagnole avec des citoyennes qui seraient comtesses ou baronnes, s'il y avait encore de ces bêtes curieuses au moment où j'ai la satisfaction de trinquer à ta santé.

Ce disant, le républicain étendait la main vers la place et montrait les étrangères qui se promenaient. Le bon gars regardait, et rougissait

— Est-ce comme cela? reprenait encore l'embaucheur; je vois que tu as une fiancée au pays, mon gars... A sa santé ! la constitution ne le défend pas. Eh bien ! raison de plus; tu m'intéresses; je désire faire ton bonheur. Je veux que dans six mois, la citoyenne, ta promise, soit l'épouse d'un fourrier... Encore une rasade, pays ! C'est l'Être suprême en personne qui t'a envoyé sur mon chemin !

Comme on voit, la Convention avait ses racoleurs. Pressentant dès longtemps la réaction qui se préparait en Vendée, le gouvernement républicain ne négligeait aucun moyen de changer l'esprit des populations; héritier de toutes les tyrannies, il employait jusqu'à ces petits expédients bur-

lesques, dont il accusait avec tant d'amertume le prétendu despotisme royal.

La nuit commençait à tomber; les lanternes s'allumaient aux devantures des boutiques; la scène, sur la place, se faisait de plus en plus animée; les racoleurs continuaient leur métier; des marchands d'orviétan établissaient leurs tréteaux, donnant pour un sou leur poison, et gratis des discours pleins d'utopies, appropriées aux circonstances et à l'intelligence de l'auditoire : nous l'avons dit, la Convention ne négligeait aucun moyen.

Assis, l'un près de l'autre, sur un banc de pierre, trois hommes parcouraient ce tableau d'un regard également mélancolique. Tous trois étaient arrivés à l'âge mûr.

Le premier portait le costume bourgeois de l'époque; son habit de drap fin, tout son extérieur annonçait l'aisance. Ses traits, assez beaux, avaient, dans leur ensemble, une expression singulière et changeante. Une haute pensée semblait le préoccuper parfois; parfois aussi son regard vague semblait chercher autour de lui le fil rompu de sa méditation.

Celui qui était assis près de lui pouvait avoir trente-cinq ans; c'était un paysan; sa physionomie annonçait la douceur la plus patiente, mêlée, s'il faut le dire, à une forte dose d'apathie. A voir son regard demi-baissé, plein de modestie et de mansuétude, le triste, mais résigné sourire qui relevait le coin de ses lèvres, on aurait pu dire à coup sûr qu'il eût fallu une circonstance bien extraordinaire pour changer ce repos en fièvre, et mettre le feu de la colère dans cet œil timide et débonnaire.

Enfin, à l'extrémité du banc s'asseyait un homme courbé par la fatigue ou par l'âge, et qui semblait avoir intérêt à ne point provoquer les regards : sous son chapeau rabattu, sa figure disparaissait entièrement. Quand parfois il relevait la tête, on apercevait un grave et doux visage exprimant en ce moment la douleur la plus profonde.

Le premier de ces trois hommes se nommait le docteur Bousseau, le second Cathelineau, l'autre était M. l'abbé Saul-

nier, prêtre réfractaire au serment exigé par la Convention, ancien curé de la paroisse du Pin-en-Mauge.

Aucune parole n'avait encore été échangée entre eux; le malheur des temps enseignait la réserve aux plus simples; néanmoins, leur commune tristesse établissait entre eux une sorte de sympathie; tous se croyaient frères en convictions religieuses; ils ne se cachaient pas pour souffrir.

Un racoleur conventionnel, à moitié ivre, grâce aux efforts qu'il avait faits en faveur de la république, vint se planter en face du docteur Bousseau.

— Citoyen, dit-il en chancelant, je te régale; si c'est ton idée, viens.

Le médecin fit un geste de dégoût.

— Tu n'as pas soif? reprit le soldat déguisé; c'est étonnant, presque suspect... Je te mets en réquisition !

Et il saisit le collet du docteur. Celui-ci le repoussa rudement, et le racoleur, décrivant une courbe forcée, s'en alla chercher fortune ailleurs.

Le paysan avait suivi de l'œil avec intérêt les mouvements de son voisin.

— Ils ont voulu m'enrôler aussi, moi, parmi les soldats de la Convention, murmura-t-il, comme en se parlant à lui-même.

— Citoyen villageois ! dit le médecin d'un ton emphatique et profondément convaincu, si tu as refusé, tu as forfait au plus sacré des devoirs !

Cathelineau leva sur lui son œil plein de surprise.

— Écoute-moi, reprit celui-ci. Chacun doit travailler pour sa part à l'œuvre de régénération qui s'élabore, les uns par l'intelligence, les autres par la force matérielle. Tu es de ces derniers; tu as donc eu tort... Villageois ! je t'exhorte à gagner le district afin d'acquérir le titre enviable de défenseur de la partie.

Le paysan souleva paisiblement son chapeau et tourna le dos. Ce mouvement le mit en face du prêtre; il le reconnut sans doute, car ses traits prirent soudainement une expression de respect.

Au mouvement significatif du paysan, le citoyen Bousseau avait appelé sur sa lèvre un sourire d'incommensurable amertume.

— D'un côté, murmura-t-il, la liberté confie sa sainte cause à des misérables ; de l'autre, le despotisme trouve des soutiens parmi les gens simples et vertueux ! Il est temps que mon rôle commence. J'aurais voulu vivre obscur et mourir pareillement ; mais l'œuvre de régénération me réclame. Le cancer de la contre-révolution dévore le cœur de nos campagnes ; je suis l'antidote de ce poison : au travail !... Villageois ! continua-t-il, en se tournant vers Cathelineau, je veux te démontrer...

Mais le paysan avait disparu ainsi que le prêtre ; le docteur se trouvait seul maintenant sur son banc.

Le citoyen Bousseau était, lui aussi, à sa manière, un racoleur républicain ; mais, bien différent des agents salariés de la Convention, il agissait, entraîné par un enthousiasme sincère et irrésistible. Les œuvres du gouvernement étaient connues de lui, et révoltaient profondément son âme droite et probe ; il restait républicain néanmoins ; loin de diminuer, sa ferveur politique augmentait tous les jours.

C'est que l'établissement de la république avait été, pour le docteur, une question en quelque sorte personnelle ; il avait prédit, sinon fait 89 ; la chute du gouvernement eût été un démenti donné à son système, une vraie défaite. Il ne faut point croire que nous dessinions ici un type inventé à plaisir, ou seulement perdu de nos jours. Au fond des provinces comme à Paris, il existe encore des rêveurs, avalant des mots qu'ils appellent des principes, buvant des refrains qu'ils nomment des idées, et se figurant que leur naïve faconde influe sur les événements. Ils suent sang et eau, ces mouches du coche, et lorsque, par hasard, une fois sur cent, un fait arrive, qui ressemble de très loin à l'une ou l'autre de leurs songeries, vous les voyez retenir à grand'-peine leur innocent orgueil, et se décerner *in petto* l'ovation que leur refuse l'injustice contemporaine.

Le docteur Bousseau avait aspiré avec avidité, dans sa

jeunesse, ce vent du philosophisme qui, partant de Paris, soufflait sur toute la France; prosélyte d'abord, il était venu insensiblement, et de bonne foi, à se croire apôtre. Dans la sincérité de son cœur, il eût soutenu à tout venant que Voltaire et Rousseau n'avaient fait qu'émettre ses propres idées imparfaitement, et que la Convention, fille de ses œuvres, faussait méchamment la doctrine paternelle.

Jusqu'alors, il s'était tenu à l'écart, dominant de toute la hauteur de sa supériorité les événements du siècle; mais cette inquiétude, qui plane dans l'air à la veille des révolutions, saisit les fous comme les sages; le docteur se sentit incapable de conserver plus longtemps son rôle passif; il vit *se dresser devant lui le devoir*, pour employer son style; obéissant, il résolut de combattre à la fois l'omnipotence conventionnelle et la contre-révolution menaçante.

C'était un double et gigantesque travail.

Pour accomplir une œuvre analogue et moins ardue, il fallut le génie de Napoléon, aidé par la lassitude du monde.

A défaut de génie, le docteur Bousseau possédait cette faconde amphigourique, si fort à la mode alors, une renommée de clocher et un courage irréfléchi, mais à toute épreuve.

Le prêtre et Cathelineau s'étaient enfoncés de compagnie dans l'une des rues obscures qui viennent aboutir à la place; le prêtre parlait lentement et à voix basse; le paysan retenait sa respiration pour écouter.

— Oui, mon fils, disait le prêtre, la route est longue, et de nombreux dangers entravent le chemin; mais je ne pouvais ajouter foi à tout ce que l'on disait d'horrible sur cette cité maudite. Il me fallait voir Paris pour croire que Sa Majesté très chrétienne fût emprisonnée comme un scélérat vulgaire; je suis allé; j'ai vu...

— Eh bien? demanda le paysan dont l'émotion faisait trembler la voix.

— Mon fils, prions Dieu qu'il pardonne à la France : elle a renversé le trône comme elle a brisé l'autel.

Cathelineau mit la main sur son cœur.

— C'est un saint homme, n'est-ce pas, monsieur le recteur, que le roi Louis XVI? demanda-t-il.

Le prêtre, méditant ou priant sans doute, se contenta de répondre par un signe affirmatif.

— Il fut bon, reprit le paysan, trop bon, m'a-t-on dit, au temps de sa puissance. Personne n'a-t-il donc songé à mourir pour le délivrer?

Cathelincau avait été le paroissien de M. Saulnier; il passait au village du Pin-en-Mauge pour un homme simple d'esprit, et d'intelligence peu développée. Le curé le regarda avec surprise.

— Quelques-uns l'ont tenté, répondit-il. Ce fut toujours en vain.

— Ils se sont lassés bien vite ! dit encore Cathelineau, qui semblait préoccupé.

Puis il continua en s'arrêtant tout à coup de marcher :

— J'ai une femme et cinq enfants, monsieur le recteur; mais peut-être que Réné Blon, mon cousin, qui est riche, voudra bien les prendre à sa charge. Moi, je vais partir pour Paris, et délivrer le roi Louis XVI.

— Aux uns la force et l'intelligence, aux autres le dévoûment ! murmura tristement le prêtre. Mon fils, l'entreprise n'est point de celles qu'un homme seul puisse tenter.

— S'il faut être deux, s'écria naïvement Cathelineau, Réné Blon viendra bien avec moi.

Ainsi parlait, quelques semaines avant la prise d'armes, l'homme qui allait organiser l'insurrection vendéenne.

Un sourire involontaire dérida le front soucieux de M. Saulnier, qui reprit le chemin de la place. Cathelineau le suivit.

La scène avait encore une fois changé de face; la foule était rassemblée, compacte, autour d'un théâtre en plein vent, déserté par l'empirique qui l'occupait naguère. Au lieu du vendeur d'orviétan, un homme en costume décent se tenait debout sur les tréteaux, et haranguait l'assemblée : c'était le citoyen Bousseau qui commençait son *rôle actif*.

— Citoyens, disait-il d'une voix solennelle et monotone,

le mot république est un substantif composé de deux vocables empruntés à la langue des Romains; il signifie littéralement la Chose de tous, et chacun de nous est autant que Robespierre.

A Paris, pas plus qu'en Vendée, une telle proposition n'eût provoqué aucune répression immédiate : la police conventionnelle laissait hurler les orateurs dans la rue, sauf à les arrêter dans leur lit, s'ils devenaient importuns.

— Chacun de nous étant autant que Robespierre, poursuivit le docteur, a le droit, individuellement, de contrôler ses actes; j'use de ce droit. La France, après avoir sommeillé dans l'abrutissement le plus honteux durant quatorze siècles, s'est enfin levée comme un seul homme, et a dit de sa grande voix : Je veux être libre. Pour une nation, vouloir c'est pouvoir : les entraves quatorze fois séculaires se sont brisées; la Bastille est tombée, et sous les ruines du dernier des donjons a disparu la dernière des tyrannies... Honte et malheur ! cela devait être ainsi, et cela n'est point ! la tyrannie vit, elle prospère; au milieu de vous, citoyens, marchent têtes levées, de fangeux suppôts. L'Être Suprême a-t-il donc frappé le pays de démence ! n'y a-t-il point de Brutus pour ce multiple et insatiable César qui étouffe la liberté sous ses perfides embrassements !

Ceci n'était que le premier point du discours de Bousseau; il allait, à l'aide d'une transition habile, tourner les foudres de sa parole contre le royalisme renaissant, et stigmatiser les fauteurs d'une contre-révolution impie, lorsqu'un incident survint, qui rompit brusquement le fil de son éloquence.

Pendant que pérorait le citoyen docteur, Cathelineau et l'abbé Saulnier s'étaient mêlés à l'auditoire. Le prêtre écoutait d'un air distrait; le paysan tendait l'oreille, et cherchait en vain à comprendre la fougueuse élucubration du docteur : à ses yeux, un peu prévenus peut-être, mais à coup sûr clairvoyants cette fois, orateur et marchand d'orviétan étaient une seule et même chose.

L'abbé Saulnier se sentit frapper sur l'épaule, et se re-

tourna vivement. Un homme était près de lui, dont le costume ressemblait exactement au sien propre.

— Que voulez-vous? demanda le prêtre avec défiance.

L'étranger souleva le bord rabattu de son chapeau.

— Monsieur de Beauveau ! murmura l'abbé Saulnier, en comprimant une exclamation de surprise.

Cathelineau n'avait point pris garde; il écoutait toujours le docteur.

M. le marquis de Beauveau arrivait de Paris; il était pâle; sur ses traits bouleversés se lisait un profond désespoir. Il fut quelques minutes avant de prendre la parole, comme si l'émotion eût arrêté les mots dans son gosier. Enfin, il prononça un nom; Cathelineau l'entendit et tressaillit de la tête aux pieds.

— Ils l'ont tué ! dit le marquis à voix basse.

— Miséricorde ! s'écria le prêtre, en joignant les mains avec angoisse. Ils ont tué le roi !

A ces mots, Cathelineau tomba à genoux sur le pavé de la place; son œil était fixe et hagard; deux larmes coulèrent lentement sur sa joue.

Le docteur continuait sa harangue. Tout à coup, un cri retentit dans l'auditoire, poussé par une voix ferme et sonore.

— Dieu et le roi ! disait-elle.

Puis la foule, irrésistiblement écartée, donna passage à un homme qui escalada d'un bond les tréteaux; le docteur repoussé s'en alla prendre place à son tour dans l'auditoire. L'homme avait les yeux au ciel; son visage fortement contracté respirait une puissante colère. C'était Cathelineau, — mais ce n'était plus le paysan timide et borné; un changement étrange s'était instantanément opéré en lui.

— Dieu et le roi ! répéta-t-il d'une voix qui atteignit les coins les plus reculés de la place. Ils ont commencé par Dieu: nous n'avons plus de prêtres pour vivre ou pour mourir. Après, ils ont dressé un échafaud; et le bon roi Louis XVI, notre père, est allé au ciel... ils l'ont guillotiné !

Un murmure agita sourdement la multitude, puis un cri d'horreur s'éleva; le Vendéen était là en majorité.

— Dieu et le roi ! répéta encore Cathelineau, dont la parole dominait le tumulte. Le temps est venu. Je veux un Dieu et je veux un roi. Qui m'aime me suive !

La place se fit déserte en quelques minutes; tout ce qui n'était pas racoleur républicain ou petit bourgeois incrédule se retira. Cathelineau avait disparu.

Le docteur, à peine remis de sa chute, restait abasourdi de ce qui venait de se passer.

— J'étais sur le point de convaincre ces masses inéclairées, se dit-il en reprenant péniblement le cours de ses idées; j'allais régénérer... Mais n'a-t-on pas dit que le citoyen Capet est mort, mort guillotiné? c'était un juste... ma foi, tant pis ! En attendant, mon intervention en tout ceci est plus urgente que jamais. La Convention est une vicieuse application d'un principe héroïque; mais elle représente ce principe; ce coup d'État va la mettre en péril; je la couvrirai de mon corps comme d'un bouclier, sauf à l'anéantir plus tard. Combattons d'abord les suppôts des tyrans... Ce villageois m'a meurtri. Je ne sais, mais son regard est de ceux qui électrisent la multitude; s'il est secondé, comme je le crains, il faudra un bras fort pour l'abattre : voilà le mien !

II

LES VINGT-SEPT PREMIERS VENDÉENS

Au village du Pin-en-Mauge, situé près de Beaupréau, dans une chaumière de pauvre apparence, deux hommes et une femme conversaient au lever du jour.

La femme qui était jeune et belle, allaitait un enfant. Quatre berceaux d'osier étaient occupés par quatre autres enfants, qui sommeillaient encore. Dans un des coins de la salle, M. l'abbé Saulnier, l'un des deux hommes, disposait sur une table les linges et autres objets nécessaires à la célébration de la messe; à l'autre extrémité, Cathelineau se livrait à l'exercice de son état; il boulangeait. Le changement opéré en lui par la nouvelle de la mort de Louis XVI n'avait point été éphémère; sa physionomie gardait son caractère natif de douceur et de simplicité, mais il s'y joignait à présent une expression méditative; son œil indécis, naguère, brillait d'une mystique ardeur, l'apathie avait fait place à la fermeté calme, mais intrépide. Il venait de parler; sa jeune femme le regardait avec un craintif étonnement. Le prêtre, discontinuant ses préparatifs, avait croisé ses bras sur sa poitrine, et semblait hésiter.

— Que Dieu vous conseille, mon fils, dit-il enfin, votre dessein est grand et périlleux; l'assistance divine peut le rendre exécutable, mais il ne m'appartient point de mettre

ma voix dans la balance : je remplis un ministère de paix.

— Les républicains sont cruels et sanguinaires ; il ne faut point les irriter, mon homme, dit doucement la jeune femme. Puis elle ajouta en frissonnant : ils nous tueraient nos enfants !

— Renée, dit le paysan, c'est Dieu qui nous les a donnés ; ils sont à Dieu.

La jeune femme baissa la tête d'un air résigné ; l'abbé Saulnier, attendri par cette parole qui mettait à nu, sans emphase, l'ardent et complet dévoûment de Cathelineau, marcha vers lui et prit sa main.

— Faites suivant votre conscience, mon fils, dit-il ; la Providence a éclairé votre cœur simple ; une transformation que reconnaîtrait le plus aveugle, s'est faite en vous. Peut-être fûtes-vous élu pour relever la croix tombée, et venger les outrages prodigués au nom du Christ : allez, combattez, et que l'Esprit-Saint soit avec vous !

— Combattre ! s'écria Renée, en serrant son enfant contre son cœur.

— Et vous, ma fille, reprit le prêtre, priez et remerciez Dieu, car les temps de martyre sont revenus.

Un bruit de pas se fit entendre au dehors ; l'abbé Saulnier se remit à son pieux travail, Cathelineau, quitta tout son attirail de boulanger et endossa rapidement son plus bel habit des dimanches. On frappa à la porte ; Renée alla ouvrir.

Vingt-six paysans, tous parents ou alliés de Cathelineau, entrèrent ; il avaient été convoqués la veille par l'aîné des fils du boulanger, et ne savaient en rien ce dont il s'agissait. A la vue du bon prêtre, leur ancien curé, dont ils étaient séparés depuis plusieurs mois, ce furent des transports unanimes et bruyamment manifestés.

Tous entourèrent l'abbé Saulnier ; les uns lui baisaient les mains avec larmes ; d'autres, ne pouvant approcher, touchaient respectueusement les pans de sa soutane : l'abbé Saulnier avait revêtu, pour la solennité qui se préparait, ses habits sacerdotaux. Les transports redoublèrent, lorsque

Cathelineau annonça qu'on allait célébrer le saint sacrifice : il y avait si longtemps que ces hommes pieux, et habitués à regarder la religion comme le premier, l'unique besoin, étaient privés de l'accomplissement de leurs devoirs de chrétiens !

La messe fut célébrée. Au milieu du recueillement général, Cathelineau se distingua par son austère et grande ferveur. Lui seul, ayant pu se préparer, reçut la communion des mains de l'abbé Saulnier, Quand fut terminé l'office, Cathelineau fit asseoir ses hôtes sur des bancs disposés à l'avance. Ceux-ci le regardaient avec étonnement, ils ne l'avaient point revu depuis son voyage à Beaupréau; quelque chose en lui leur semblait extraordinaire.

— Mes garçons, dit-il, je suis un ignorant et j'aurais voulu quelqu'un pour parler à ma place. M. le recteur a refusé de le faire : je vais tâcher de m'exprimer comme il faut. Les gens de la Convention avaient chassé du trône, comme vous savez, notre bon roi Louis XVI, qui était un saint homme. Ensuite, ils l'ont mis en prison.

— En prison ! répétèrent avec stupéfaction les paysans qui ne savaient rien encore : le Roi !

— Oui. C'était une méchante action, n'est-ce pas? cependant, tant que vivait encore Louis XVI, il y avait espoir de le voir reprendre sa couronne et relever l'autel...

— Est-il donc mort? s'écria-t-on.

— Mort !... mort assassiné !

Les vingt-six paysans se levèrent d'un mouvement commun; l'épouvante et la stupeur étaient peintes sur tous les visages.

— Il est mort ! reprit Cathelineau. Maintenant, qui nous rendra nos prêtres? qui relèvera notre croix?

Le silence continuait; Cathelineau fit un pas en avant.

— N'avons-nous ni cœur ni bras? demanda-t-il.

Et, comme ses parents levaient sur lui un regard interrogateur, il s'écria tout à coup :

— Dieu et le Roi ! tous deux insultés, trahis, chassés l'un

du sanctuaire, l'autre du trône. Combattons, mes fils, et nous remporterons la victoire !

Les vingt-six paysans se comptèrent avec effroi; ils ne répondirent point encore. Cathelineau qu'animait en ce moment un enthousiasme extraordinaire, se précipita sur l'autel et saisit le crucifix.

— Jésus ! dit-il, en tombant à genoux, je serai donc seul à mourir pour toi !

— Écoute, garçon, dit Étienne Manceau, frère de Renée, nous ne refusons pas; où tu iras, nous voulons bien aller, mais nous ne sommes pas beaucoup pour attaquer les *Bleus*.

— En conscience, c'est la vérité, reprit un autre; nous ne sommes pas assez !

Cathelineau s'était relevé; il sentait sa cause gagnée.

— Les gens du Bocage (1) sont tous frères en croyance, dit-il; nous aurons des milliers de combattants.

Et, incontinent, il développa un plan de prosélytisme, clair, simple, à la portée des intelligences les moins avancées; les paysans comprenaient et se sentaient venir courage. L'abbé Saulnier écoutait, pris d'une véritable admiration.

— Nous combattrons quand nous serons cinq cents, dit en terminant Cathelineau; notre cocarde sera le cœur de Jésus; notre étendard sera sa croix; qu'elle se montre une fois victorieuse, et les défenseurs ne lui manqueront pas !

— Et qui sera notre chef? demanda Étienne Manceau.

— Cathelineau ! s'écrièrent tout d'une voix les autres paysans.

Celui-ci refusa, comme il devait refuser plus tard le titre de généralissime de la grande armée catholique et royale. Il fallut de longues prières et l'influence de l'abbé Saulnier pour vaincre sa modestie. Il accepta enfin.

Alors eut lieu une scène aussi solennelle qu'imposante, si

(1) La Vendée *historique* comprend, comme on sait, le *Bocage* et la *Plaine*. Le Bocage composé en grande partie les quatre départements de la Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Deux-Sèvres et Vendée.

l'on se reporte à ses étonnants résultats. L'abbé Saulnier prit le crucifix; chaque paysan vint à son tour s'agenouiller devant la divine image, et faire serment d'obéissance à son nouveau chef : la guerre vendéenne était commencée.

Quand ils se séparèrent, ces hommes simples et dévoués avaient tous fait dans leur cœur le sacrifice de leur vie à la cause qu'ils venaient d'embrasser. La plupart moururent à la tâche (1).

Il ne faudrait pas conclure de ce que nous venons de dire, que la Vendée eût été, jusqu'à la mort du Roi, tranquille et soumise au bon plaisir conventionnel. L'intronisation des curés assermentés, l'exécution de la loi de recrutement, et diverses autres mesures avaient, au contraire, occasionné des prises d'armes dans presque toutes les paroisses; mais ces insurrections isolées avaient été partout sans résultat. Par un hasard étrange, le foyer de cette grande réaction qui devait ébranler jusqu'en ses fondements le gouverneme républicain, s'alluma dans une petite commune, jusque-là indifférente aux révolutions qui remuaient la France. Son curé, M. Saulnier, chassé sans résistance en 1791, n'avait point été remplacé; le tirage pour la levée de trois cent mille hommes n'avait pas encore eu lieu au district de Beaupréau. Il semblait que tout dût se réunir pour ôter jusqu'à la possibilité d'un soupçon d'intérêt personnel à ce faible noyau de ce qui allait être la *Vendée*.

Pendant le mois qui suivit, nos vingt-sept conjurés ne se donnèrent point de repos; ils parcoururent en tous sens la campagne, annonçant à ceux qui l'ignoraient la mort de Louis XVI, et prêchant la croisade contre la Convention. Presque partout, ils rencontrèrent d'insurmontables obstacles; on ne les connaissait pas; les paysans des autres villa-

(1) Nous copions dans la *Vendée à trois époques*, les noms des parents de Cathelineau : René Lecler, Étienne, Joseph, Charles, et Mathurin Laudin, Jean et René Blon, Jean Gabury, Pierre et Jacques Rochard, René et Louis Les-Rochard, Joseph et Mathurin Piton, Pierre et Étienne Manceau, René Soyer, René Jamain, Jean Horeau, Jacques Usureau, Mathurin, Michel, et Pierre Les-Courans, Joseph Monnier, Pierre Verron, René Oger.

ges, accoutumés à prendre foi seulement en leurs nobles et en leurs prêtres, refusaient confiance à ces inconnus. Eux, poursuivaient leur œuvre avec une patience infatigable, faisant çà et là quelques prosélytes, et soutenus, dans leur rude travail, par le mobile qui les guidait. Une partie de leur mission réussit, du moins, à souhait. Dans toutes les communes, les jeunes gens soumis au tirage annoncèrent hautement leur intention de ne point servir la République.

Le 10 mars, devait avoir lieu, à Saint-Florent, le tirage pour le recrutement. Le nombre des jeunes gens inscrits était de douze cents. Dix-sept venaient de Pin-en-Mauge; parmi eux était Jacques Manceau, le neveu de Cathelineau; c'était un fort et hardi jeune homme, accomplissant sa vingtième année; il était beau, intelligent et brave, son oncle et son père l'avaient admis dans leur confidence.

La Convention avait déployé, en cette conjoncture, une force imposante; outre les gardes nationales des villes voisines, qui ne laissaient pas de faire un corps considérable, cinq cents soldats stationnaient sur la place de Saint-Florent; mais là ne s'était pas bornée la prévoyance républicaine. Comme s'il se fût agi de véritables sauvages qu'on séduit avec des spectacles et de la verroterie, une foule d'escamoteurs et des banquistes avaient établi leurs tréteaux par la ville; des essaims de citoyennes venant on ne savait d'où papillonnaient aux alentours. Ainsi armée de toutes pièces, la Convention croyait avoir bon marché de ses futurs conscrits; ils devaient être pervertis ou mitraillés, suivant les circonstances.

Mais la Convention, si omnipotente qu'elle fût, ne commandait pas aux événements.

D'abord, escamoteurs et déesses de la liberté perdirent leurs peines, les jeunes gens du tirage n'arrivèrent point isolément ou par escouades, comme il était naturel que cela se fît : la prudence de Cathelineau avait passé par là. Vers midi, les troupes stationnées sur la place les virent déboucher au nombre de douze cents. Pas un n'y manquait : ils avaient pris rendez-vous au-dessous de la ville, et ne s'é-

taient mis en marche qu'après l'arrivée du contingent du dernier bourg.

Les troupes républicaines étaient commandées par un jeune officier, le major Baulon; l'aspect des Vendéens était si hostile que les Bleus se mirent immédiatement sur la défensive. Au milieu de la place était la troupe régulière, à droite, la garde nationale de Beaupréau; à gauche, celle de Châlonne, commandée par notre connaissance, le citoyen Bousseau, qui poursuivait décidément son rôle actif. Les recrues avançaient toujours, quoiqu'on eût crié « halte ! » Baulon ordonna de mettre en joue, mais le docteur, dont la fantaisie s'alliait à une grande droiture, s'élança entre les deux troupes, et rappela hautement son devoir à l'officier républicain.

— Halte ! répéta Baulon en s'adressant aux conscrits.

— Pas de tirage ! répondit Jacques Manceau, qui formait la tête de la colonne insurgée. Nous n'en voulons pas.

Les jeunes Vendéens étaient munis de torches, de socs et de bâtons ferrés; c'est à peine si quelques-uns avaient de vieux mousquets hors d'usage. Du côté des républicains, les fusils étaient naturellement en parfait état; il y avait, de plus, quatre pièces d'artillerie bourrées de mitraille jusqu'à la gueule.

Baulon ne répéta pas son avertissement, et commanda le feu; troupes et gardes nationales tirèrent en même temps que l'artillerie. Un nuage opaque s'éleva, qui cacha la colonne vendéenne; les républicains tendirent l'oreille. Pas un cri. Un instant, ils crurent que c'en était fait de leurs ennemis. Mais la fumée, se faisant graduellement plus diaphane, finit par se suspendre, comme un léger voile, au-dessus du lieu du combat. Alors les Bleus purent voir l'effet de leur décharge.

Chose singulière, et qu'on croirait difficilement, si les mémoires ne s'accordaient à l'attester, de toute cette poudre incendiée, de cette masse de plomb et de fer, vomie par huit cents fusils et quatre pièces d'artillerie, il ne résulta rien. Pas un Vendéen ne tomba; pas un même ne fut blessé ! La

colonne s'était arrêtée; les soldats de la Convention la virent avec stupeur, intacte et non entamée, comme si la terrible détonation eût été un inoffensif exercice à poudre.

Il y eut dans les deux troupes un moment d'hésitation simultané.

Nous ne devons point oublier que les Vendéens étaient des enfants : encore faut-il faire l'apprentissage de l'héroïsme.

Cependant les républicains, revenus de leur surprise, firent feu de nouveau : cette fois, de larges vides s'ouvrirent dans les rangs des Vendéens qui se dispersèrent aussitôt.

— Victoire ! cria Bousseau; force reste au *principe !*

Les Bleus firent chorus; il eût été plus sage de recharger les armes. Au moment où Bousseau, brandissant la canne à pomme d'ivoire qu'il portait au lieu de glaive, avec son uniforme de garde civique, commençait l'exode d'une improvisation, un bruit confus se fit entendre dans l'une des rues latérales qui débouchent sur la place. Quelques secondes après, les douze cents recrues, ayant à leur tête Jacques Manceau, se précipitèrent sur les républicains. Jacques soulevait à deux mains un soc de charrue; il poussa droit aux canons. La mêlée fut courte, mais furieuse; la manœuvre des royalistes leur livrait le flanc des Bleus; parmi ceux-ci, les gardes nationaux de Châlonne, commandés par Bousseau, prirent, seuls, part à l'action. Les troupes régulières et les bourgeois de Beaupréau se retirèrent vers la citadelle. Bousseau demeurait seul à son poste, et gesticulait pour animer sa troupe. Un moment, il se trouva en face de Jacques, qui leva sur sa tête sa terrible massue de fer.

— Je crois que mon rôle est fini ! murmura le médecin sans pâlir; tant pis pour le monde !

Et il prit l'attitude que devaient avoir les pères conscrits de Rome, sous le glaive des soldats de Brennus. Mais le jeune Vendéen passa; il avait reconnu que son adversaire était sans armes.

— Où la grandeur d'âme va-t-elle se nicher ! grommela Bousseau avec mauvaise humeur.

Il se retourna, et aperçut seulement alors l'abandon où l'avaient laissé les hommes de Baulon.

— Les misérables ont pris la fuite devant ces enfants ! s'écria-t-il. Nous autres, citoyens, sachons mourir !

Cet appel, digne d'un meilleur sort, fut le signal d'une débandade générale. Dès que les bourgeois de Châlonne se virent seuls en présence de l'ennemi, ils lâchèrent pied au plus vite. Bousseau les suivit, indigné. Il se retira lentement, se retournant de temps à autre pour brandir sa canne en signe de menace.

Nul, parmi les Vendéens, n'eut l'idée de poursuivre les fuyards. Cette victoire inespérée les affolait; ils se regardaient, étonnés, attendris, et s'embrassaient en versant des larmes de joie. Le succès venait de tripler leurs forces. En réalité, la faiblesse des républicains à Saint-Florent, qui est un fait acquis à l'histoire, donna sans nul doute à l'insurrection naissante la plus puissante impulsion qu'elle pût recevoir.

Jacques Manceau et sa troupe, revenus de leur premier étourdissement, examinèrent la position, et tinrent une sorte de conseil; leur embarras était grand. Dans l'enthousiasme du succès, ils avaient mis en pièces les affûts des canons et ne savaient maintenant que faire de leur victoire. Le temps devait corriger les Vendéens de cette imprévoyance inouïe, qui fut un des caractères principaux de leur conduite au début de la lutte.

— Mes gars, dit Jacques Manceau, en se grattant l'oreille, m'est avis que nous avons deux choses à faire : nous en aller chacun chez nous, ou prendre le château; moi, je ne veux pas m'en aller; donc, au château, si le cœur vous en dit !

— Au château ! répétèrent les plus braves.

Les autres n'osèrent pas élever la voix, et la petite armée reprit sa course.

Le château de Saint-Florent, sans être une citadelle importante, était du moins de force à soutenir pendant dix ans, à l'exemple de la cité troyenne, l'assaut de nos douze

cents jeunes gens, moins bien armés que les Grecs. Un hasard faillit rendre ses remparts inutiles. Au moment où arrivait la troupe vendéenne, les républicains n'avaient point encore réussi à fermer la maîtresse porte qui, depuis longtemps hors d'usage, refusait de tourner sur ses gonds rouillés. Jacques Manceau vit que la circonstance était décisive; il s'élança, ses compagnons le suivirent. Le neveu de Cathelineau, leste et plein d'ardeur, franchit en quelques secondes la distance qui le séparait du château, et tomba sur les gardiens de la porte, qu'il chargea à l'aide d'une épée conquise dans la lutte précédente. Rien ne put tenir devant lui; déjà il avait ouvert une issue à ses compagnons, qui touchaient le seuil, lorsque les lourds battants, cédant à une dernière impulsion, se refermèrent avec fracas.

Un double cri s'éleva, de triomphe au dedans, de détresse au dehors. Exaspérés de la perte de leur chef, les Vendéens se ruèrent contre la porte avec fureur; vains efforts ! la porte était à l'épreuve; de longs éclats de rire leur répondirent du haut des murailles.

Quand il se vit seul, entouré d'ennemis, Jacques Manceau prit d'abord une attitude menaçante; les Bleus se tenaient à distance, tant il y avait d'indomptable détermination dans la pose du jeune homme. Mais, tout à coup, comme si un découragement subit se fût emparé de lui, il baissa la tête et jeta son épée; les Bleus se saisirent de lui aussitôt.

— Eh ! c'est, je crois, mon jeune vainqueur ! dit le citoyen Bousseau... Major, je désire vivement qu'il soit traité avec les égards convenables.

Baulon haussa les épaules.

— Douze hommes dans la courtine ! dit-il. La loi martiale est positive; tout réfractaire, pris les armes à la main, doit être fusillé sur-le-champ.

Le docteur voulut protester, mais Jacques fut immédiatement entraîné; quelques secondes après, douze coups de feu retentirent simultanément dans l'intérieur du château.

Le citoyen Bousseau s'était précipité sur les pas des exé-

cuteurs, il arriva à temps pour voir tomber le jeune prisonnier la face contre terre.

— O Jean-Jacques ! s'écria-t-il, ces gens n'ont jamais lu une seule de tes pages sublimes !... Je suis tenté de reprendre mon rôle passif; si je restais avec ces bourreaux, je prendrais le *principe* en horreur... Positivement ! ajouta-t-il avec un frisson, les anciens tyrans valaient mieux, bien que, à tout prendre, ils ne valussent rien du tout.

Tout en parlant, il allait vers le mort. Les exécuteurs s'étaient éloignés, on avait besoin d'eux aux murailles; le docteur appela un de ses hommes et se fit aider pour transporter le cadavre dans une chambre du château. Le brave homme n'avait point oublié que, s'il vivait encore, c'était grâce à la générosité du jeune Vendéen; il résolut de voir si ses blessures pouvaient être pansées, et de le sauver à ses risques et périls.

Pendant qu'il montait l'escalier, chargé, pour sa part, de la tête et des épaules du mort, le citoyen Bousseau crut sentir un faible souffle à sa joue; il s'arrêta, surpris, le souffle cessa, et l'attitude flasque et abandonnée de Jacques fit craindre à son libérateur qu'il ne fût trop tard.

Dans la chambre, les deux porteurs déposèrent leur fardeau sur une table; le corps s'affaissa aussitôt et étendit, comme s'il eût perdu ce ressort, cette élasticité qui dénotent la vie. Le docteur atteignit hâtivement sa trousse, et se mit à visiter le cadavre.

A ce moment, un grand cri partit des murailles. Les Vendéens renouvelaient leur attaque, et les bourgeois de Châlonne refusaient de se battre, s'ils n'avaient pas leur chef à leur tête.

Le docteur, incapable de se faire attendre au moment du danger, jeta un regard de regret sur Jacques, et descendit l'escalier, après avoir fermé à double tour la porte de la chambre.

III

LE BISTOURI DU CITOYEN DOCTEUR

Pendant cela, Cathelineau et ses parents étaient restés au Pin. Ce n'était pas crainte du danger; leur conduite ultérieure les met du reste à l'abri d'un pareil soupçon, mais ils ne voulaient point compromettre ainsi sur un seul coup de dé le succès de leur grande entreprise. Leur effort, longtemps infructueux, atteignait enfin ses résultats, ils avaient des adhérents dans toutes les communes environnantes, et n'attendaient plus qu'une occasion pour faire le premier pas. Suivant les probabilités, cette occasion devait leur être fournie par le tirage qui avait lieu à Saint-Florent; aussi, tout en se tenant à l'écart, ils voulurent être instruits des événements de cette journée du 10 mars, qui pouvait influer si puissamment sur la réussite de leurs projets.

Le matin, Étienne Manceau, père de Jacques, partit avec les instructions de Cathelineau. Il arriva à Saint-Florent vers le soir, au moment où les recrues se voyaient repoussées pour la deuxième fois et reculaient, découragées.

Ce fut un terrible coup pour ce pauvre père que la nouvelle de la prise de son fils; son premier mouvement fut de se mettre à la tête des jeunes Vendéens pour tenter un nouvel assaut. Mais les instructions de son chef étaient précises; il dut vaincre cet entraînement si naturel et si puis-

sant de son amour de père : sans artillerie, presque sans armes, on ne pouvait songer sérieusement à s'emparer du château, pourvu en abondance de tout ce qui manquait aux assiégeants, et défendu par une garnison considérable.

Jusqu'ici l'insurrection avait été en réalité victorieuse; les gens du pouvoir, retranchés derrière les murailles, se tenaient sur la défensive. Étienne ne voulut point, pour réparer son malheur personnel, changer cette victoire en défaite. Il résolut de garder à sa cause ce noyau d'armée, entier et fortifié par le souvenir d'un succès sans revers.

Les recrues avaient accueilli sa venue avec joie; d'une commune voix, elles l'avaient élu leur chef. Étienne Manceau, réprimant sa légitime douleur, n'usa de cette influence que pour accomplir la volonté supérieure de Cathelineau. Le jour tombait; il décida que la petite troupe continuerait d'investir le château, pour sauver les apparences, jusqu'au milieu de la nuit. A ce moment, la retraite devait s'effectuer sans bruit : on prendrait alors les ordres de qui de droit pour la direction à suivre ultérieurement.

Pendant ce temps, dans la chambre où l'on avait laissé, couché sur une table, le cadavre du Vendéen fusillé, se passait une scène qui à coup sûr, eût fort émerveillé le citoyen docteur Bousseau.

A peine la porte se fut-elle refermée que Jacques Manceau, le fusillé, quittant sa position mortuaire, sauta et retomba sur ses pieds comme un leste et vigoureux vivant qu'il était. Le jeune paysan avait gardé son sang-froid jusqu'au moment suprême; se voyant perdu, il avait joué tout espoir de salut sur une seule chance. Une manœuvre que l'instinct suprême de conservation lui enseigna sans doute, et qui depuis joua un grand rôle dans les attaques vendéennes, fut employée par lui : lorsque les soldats, chargés d'exécuter la sentence du major, abaissèrent leurs armes, il se croisa les bras sur la poitrine, indifférent en apparence, mais épiant en effet avec avidité les mouvements des Bleus. Le sous-officier commanda le feu; Jacques vit le doigt des

soldats presser la détente; il se laissa lourdement choir. Au même instant, la détonation retentit.

En des circonstances ordinaires, ce naïf stratagème eût été facilement déjoué; ici, les soldats, obligés de regagner leur poste aussitôt après l'exécution, crurent laisser un cadavre dans la courtine, et s'éloignèrent sans soupçons. Le docteur lui-même, comme nous l'avons vu, y fut trompé.

Le premier soin de Jacques, après sa résurrection, fut de se précipiter vers la porte; elle était solidement fermée, nul moyen d'évasion de ce côté. La fenêtre, garnie de forts barreaux de fer, était également inattaquable. Le pauvre prisonnier laissa tomber ses bras le long de son corps avec tristesse; la fusillade s'entendait au dehors, d'où, parfois aussi, venaient jusqu'à lui les cris poussés par ses frères d'armes; et il ne pouvait combattre, et un mur infranchissable le retenait au moment du péril. Pendant plus de deux heures que dura l'escarmouche, Jacques se promena comme une bête fauve fait dans sa cage. Tantôt il se jetait sur la porte, espérant l'ébranler, tantôt il secouait désespérément les barres de fer de la fenêtre. La porte le renvoyait, meurtri, au milieu de la chambre; les barreaux déchiraient ses mains, et la fusillade continuait, portant au comble le délire du captif.

Enfin les coups de feu devinrent plus rares; Jacques put conjecturer que ses compagnons s'éloignaient, et sa fièvre diminua peu à peu. Il s'assit sur la table et sonda sa situation d'un coup d'œil intrépide. De quelque côté que se portassent ses regards, le danger était terrible, inévitable, le salut impossible. Jacques ne sourcilla pas; une fois même le sourire vint à sa lèvre au souvenir du citoyen docteur et de sa trousse. Mais il n'est point donné à l'homme de rester longtemps insouciant en face d'une mort certaine. Une pensée traversa tout à coup l'esprit de Jacques; son front se voila de mélancolie : il vit son père qui se consolait en l'aimant de la perte de sa mère; Étienne Manceau pleurait dans la cabane déserte.

Cette image frappa le cerveau de Jacques au point de

devenir une sorte de vision; la fenêtre était étroite et le jour se faisait sombre; le jeune Vendéen voyait réellement devant lui son père, abandonné. Puis un doux visage apparut près de celui du vieux paysan.

— Marie ! murmura Jacques en courbant la tête.

Marie était sa fiancée; il aimait Marie de ce solide et pur amour qui, dans ces contrées patriarcales, lie deux époux jusqu'au tombeau.

Un bruit de pas se fit dans l'escalier; Jacques se réveilla en sursaut et se frotta les yeux comme au sortir d'un rêve; puis, rendu subitement au sentiment de sa situation, il s'étendit sur la table et demeura dans une complète immobilité.

La clef grinça dans la serrure et le citoyen docteur entra.

— Si, par le plus grand des hasards, le pauvre diable n'était pas mort tantôt, grommela-t-il, ce doit être chose faite maintenant.

Il déposa sur la table, près de Jacques, une clef d'énorme dimension, battit le briquet, et alluma de la lumière. Ce faisant, il continuait son monologue.

— Par goût, disait-il, je n'aime pas cette vie de soldat. N'était le *principe*... où donc ai-je mis cette clef?... l'effusion du sang me répugne. Un homme tel que moi doit travailler avec son esprit, avec son bras;... mais cette clef, qu'en ai-je fait? la voici... C'est que ma responsabilité est grande ! Avec un morceau de fer semblable, une main mal intentionnée pourrait !... mais le moyen de craindre? Lors même qu'on parviendrait à s'en emparer, saurait-on qu'elle ouvre la poterne au bas de l'escalier?

L'âme de Jacques avait passé dans ses oreilles; le docteur se débarrassa d'une paire de pistolets qui étaient restés inoffensifs à sa ceinture pendant l'assaut et ouvrit sa trousse.

— Voyons ! dit-il.

Et il mit sa main sur la poitrine de Jacques. Son visage exprima un douloureux étonnement.

— Encore chaud ! soupira-t-il. Pauvre garçon, peut-être aurais-je pu le sauver !

En même temps, il coupait les vêtements du mort, afin de l'examiner à nu. Il ne songea même pas à tâter préalablement son pouls, tant lui semblait improbable qu'il pût exister encore.

— Pas une seule blessure s'écria-t-il avec surprise. Ah ça ! Le gaillard ne m'avait pourtant pas l'air capable de mourir de peur... c'est fort extraordinaire. J'ai envie d'opérer l'autopsie.

Ce gentil substantif du vocabulaire médical était de l'hébreu pour Jacques, qui demeura impassible. Mais le docteur parla bientôt une langue à la portée de tous. Ayant essuyé son bistouri, il fit, pour assurer sa main, une légère incision au milieu de l'estomac du gars. Celui-ci bondit et se redressa debout sur la table.

Le docteur essuya tranquillement son bistouri et le remit dans sa trousse.

— A ce que je vois, dit-il, jeune villageois, tu es en parfaite santé; je t'en félicite.

Jacques ne répondit point; il semblait hésiter, et jetait un regard furtif sur la clef et les pistolets.

— Tu es bien heureux, reprit le citoyen Bousseau, que je ne sois point comme certains opérateurs imprudents, qui tranchent étourdiment un sujet, et plongent leur instrument tout d'un coup...

Jacques fit un mouvement, comme si une soudaine résolution eût fait place au doute qui l'arrêtait naguère; il sauta sur le plancher, et saisit la clef ainsi que les pistolets.

— Vous allez me suivre, dit-il.

Le docteur le regardait, ébahi.

— Rester ici ne serait pas sans danger, reprit le paysan; ils vous accuseraient de ma fuite; dehors vous serez en sûreté.

— Dehors ! Ta fuite ! répéta Bousseau. Jeune villageois, tu divagues !

— D'ailleurs, dit encore Jacques, les autres ne vous con-

naissent pas, quand ils vont entrer dans le château, ils pourraient vous tuer sans savoir...

— Entrer au château ! s'écria le docteur. J'ai réchauffé un serpent dans mon sein... Aux armes !

Pour rien au monde, Jacques n'eût porté la main sur cet homme, qui avait voulu lui sauver la vie. Cependant, le cas était critique; la voix du docteur allait mettre sur pied la garnison. Le jeune homme détacha rapidement le mouchoir de Cholet qui lui servait de ceinture.

— Comme cela, dit-il, ils verront bien que ce n'est pas la faute du bonhomme.

L'expédient était ingénieux, sinon courtois; il atteignait d'ailleurs un double but. Jacques s'élança sur le docteur, qu'il terrassa sans lui faire aucun mal : puis, il lui noua son mouchoir sur la bouche. Le malheureux Bousseau s'épuisa d'abord en vains efforts pour crier et donner l'alarme. De guerre lasse, il demeura enfin étendu sur le sol.

Jacques sortit, et ferma la porte derrière lui. Plongé dans une complète obscurité, il descendit l'escalier lentement et avec précaution. Parvenu à la dernière marche, il vit, à la lueur d'une petite lampe suspendue au mur, une sentinelle appuyée contre la porte.

Jacques avançait toujours, la clef d'une main, le pistolet de l'autre.

Il parvint, de cette façon, jusqu'auprès du soldat, sans être aperçu.

— Si tu bouges tu es mort ! dit-il, en présentant son pistolet.

Le républicain sauta à cette menace, et toisa d'un rapide regard son adversaire. Jacques était dans un état déplorable; pâle, la poitrine en sang, les vêtements fendus du haut en bas, le tout par les soins du docteur, La sentinelle, enhardie à cette vue, ne craignit point d'engager une lutte dont le résultat lui parut assuré. Profitant de l'indécision du jeune homme, qui reculait devant la pensée de tuer ainsi à bout portant, le soldat s'élança; une lutte corps à corps s'engagea, dans laquelle Jacques, faisant en-

fin usage de son arme, jeta le républicain mort à ses pieds.

Il se mit aussitôt en devoir d'ouvrir la porte. Comme nous l'avons vu par les quelques mots de Jacques au docteur, son dessein n'était pas seulement de fuir; l'issue que le hasard lui offrait devait servir à l'entrée triomphale de ses frères. La rencontre de la sentinelle, sur laquelle il n'avait pas compté, dérangeait tous ses plans; le coup de feu avait donné l'alarme; un grand bruit se faisait à l'étage supérieur et des pas précipités approchaient dans diverses directions. Jacques ouvrit la porte.

— Que Dieu m'assiste! murmura-t-il. Si les autres arrivent à temps, je ne regretterai pas ma peau!

Au lieu de chercher à fuir, il déchargea en l'air le fusil du bleu, et cria de toutes les forces de ses poumons :

— A moi, les gars : on passe!

Quelques républicains arrivaient déjà aux dernières marches de l'escalier. Jacques avait éteint la lanterne, et se tenait debout, la baïonnette croisée sur le seuil de la poterne.

Au moment où se fit entendre le premier coup de feu, Étienne Manceau venait de donner le signal de la retraite; les Vendéens commençaient à s'éloigner. Ils s'arrêtèrent.

Une espérance vague, si dénuée de fondement que le cœur seul d'un père pouvait l'accueillir, vint à Étienne.

— Si c'était mon petit gars, pensa-t-il.

Un profond silence régnait dans la troupe vendéenne; quelques-uns s'attendaient à une sortie de l'ennemi, d'autres songeaient à l'arrivée d'un renfort républicain; tous se tenaient prêts à la défense. Ils entendirent parfaitement la poterne s'ouvrir : leurs yeux attentifs virent la lumière du coup de fusil. Au cri de Jacques, ils se précipitèrent d'un commun mouvement.

— Mon gars! c'est mon gars! disait Étienne, faisant, pour devancer ses compagnons plus alertes, des efforts désespérés.

La lutte s'était engagée. Jacques barrait la porte avec son fusil mis en travers, et frappait au hasard de la crosse de son pistolet. Les bleus, gênés par leur nombre dans cet

étroit espace, se blessaient les uns les autres, et blasphémaient terriblement, ce qui ne les avançait à rien. Ils avaient beau frapper; toujours une ombre de riche taille se tenait à la porte grande ouverte.

Au dehors, des pas retentissaient sur le sol.

— Fermez la porte! criait du haut de l'escalier le major Baulon, qui ne pouvait approcher. Tuez! tuez!

— Tiens bon, Jacques! nous voilà! criait de son côté Étienne.

Au même instant, la tête de la bande, irrésistiblement lancée, se ficha comme un coin dans l'ouverture. De plus savants dans la tactique militaire eussent hésité à se précipiter dans ces ténèbres, qui, après tout, pouvaient ne cacher qu'une embuscade. Irréfléchis, mais sans peur, les Vendéens entrèrent et il y eut là une effroyable mêlée.

Pendant quelques secondes, ceux qui n'avaient pu entrer encore n'entendirent que le bruit sourd de l'arme blanche perçant la chair, et de sourdes exclamations de rage. Le vide se faisait. A chaque instant, il y avait de la place pour un Vendéen de plus.

Les rares coups de feu qui furent tirés avaient montré l'escalier; les assaillants, renversant tout obstacle, montèrent; arrivés dans la galerie supérieure, ils mirent en arrêt leurs armes; nul ne se montra pour les repousser.

Alors, un cri enthousiaste ébranla le château du sol aux combles. En un même jour c'était la seconde victoire que saluait l'insurrection vendéenne.

En considérant d'un œil froid ce fait d'armes, on se demande avec une profonde surprise comment les recrues ne furent pas écrasés dans cet étroit escalier, que dominait un large corridor. Douze hommes bien armés, comme étaient les républicains, pouvaient défendre ce passage contre une division entière. Une terrible panique s'empara d'eux sans doute; mais qui donc mit au cœur de ces soldats résolus d'ordinaire, cette panique sans motif et sans excuse?

Nous ne craignons point de le dire, la prise du château de Saint-Florent, effectuée comme elle le fut, est un de ces

événements qui donnent tort à la raison humaine. « A Dieu ne plaise, disait en cet endroit le vieux zouave de Charrette que je veuille diminuer la gloire de ces héroïques enfants qui s'élancèrent, têtes baissées, au-devant du danger; leur courage ne fut que plus grand, pour s'attaquer à d'insurmontables obstacles; mais ce courage devait se briser, inutile. »

La Vendée remporta, en effet, depuis lors, des succès bien autrement éclatants; tous furent explicables par l'impétuosité ou l'obstination de l'attaque, le bonheur des manœuvres, la connaissance complète du terrain, etc., etc. Si quelques-uns semblèrent dépasser les bornes du possible, le surnaturel fut dans le résultat.

Ici, la valeur seule eût été insuffisante; il fallut, pour que succombât le drapeau de la Convention, une faiblesse subite et générale, remplaçant à point nommé, chez huit cents hommes, le courage proverbial du soldat français.

Il ne faut donc pas trop s'étonner si la pensée d'un miracle vint à l'esprit de ces enfants vainqueurs.

Ils se portèrent rapidement dans diverses directions; nulle part ils ne trouvèrent d'ennemis; le château était évacué. Les Vendéens, saisis d'une joie semblable à celle qu'ils avaient éprouvée le matin, visitèrent avec transport les richesses conquises.

Cette fois, ils ne brisèrent point les affûts des canons, et gardèrent avec soin les armes abandonnées par les républicains. Il y en avait assez pour armer la troupe entière.

Ils s'étaient répandus çà et là dans le château, ouvrant toutes les portes, visitant, en un mot, leur domaine, comme un héritier qui prend possession. Leurs investigations vagabondes n'étaient point néanmoins sans but : ils cherchaient les croix et vases sacrés enlevés aux églises, et n'avaient garde de les trouver : depuis longtemps ces objets sacrés, transformés en monnaies, couraient, pour le plus grand bien de la république. Comme leur désir était grand, ils ne se décourageaient point, et cherchaient toujours. Jusqu'alors

ils avaient trouvé partout des chambres ouvertes, mais vides; quelques-uns s'arrêtèrent devant une porte close.

— Les croix sont-là ! s'écrièrent-ils.

Et, dans leur impatience, ils battirent en brèche les solides battants de chêne. Plus la porte résistait, plus ils se croyaient sûrs d'avoir mis enfin le doigt sur le secret trésor du district. Enfin, le bois se fendit; un dernier coup de hache fit tomber en dedans un panneau tout entier; les plus ardents se précipitèrent et poussèrent un cri de surprise.

Il n'y avait là ni croix ni patène, mais un objet complètement profane, que les Vendéens entourèrent aussitôt avec de grandes démonstrations de curiosité.

Le lecteur ne peut avoir oublié le citoyen docteur, laissé sous clef par Jacques, au moment où celui-ci descendait à la poterne. Bousseau avait promptement réussi à se débarrasser de son bâillon, mais alors déjà l'alarme était donnée; le bruit extérieur domina ses cris frénétiques. Le malheureux docteur, l'oreille à la serrure, se mit à écouter avidement : il devina la scène qui se passait à quelques toises au-dessous de lui, et se tordit les bras.

— J'ai mal agi ! s'écria-t-il. Jean-Jacques n'aurait pas fait cela; je suis venu en aide aux prêtres et aux tyrans ! mon imprudente clémence va porter au *principe* un coup funeste... Bousseau ! tu avais juré à la face de l'Être suprême d'élargir la brèche par où l'homme libre et lavé dans les eaux du savoir doit s'élancer hors de la prison des préjugés, franchir les barrières de l'ignorance superstitieuse et atteindre la splendide réalisation de ses rêves régénérateurs; au lieu de cela, Bousseau, tu as refermé l'ouverture; ta main a scellé de nouveau la pierre opaque qui intercepte les rayons du jour; le monde va retomber dans les ténèbres ! le despotisme est vainqueur... à Saint-Florent !

Vous souriez n'est-ce pas? Qu'importe ce petit trou? Qu'importe ce qui s'y passe?

Mais là-bas sur les pentes alpestres qu'importe aussi le grain de sable, une heure avant la chute de l'avalanche dont

il doit être le noyau? On dirait parfois que Dieu s'amuse à disproportionner les effets et les causes. Si la montagne accouche d'une souris, tel humble gland qui tombe inaperçu va enfanter une forêt immense.

Ici, Bousseau, pauvre maniaque, rencontrait plus juste que n'eût fait un sage : la prise de Saint-Florent, fut le premier anneau d'une chaîne d'événements extraordinaires, qui devaient amener la Convention sur le bord d'un précipice.

Tant que dura le combat, le docteur conserva, cependant, quelque espérance; mais le cri de triomphe poussé par les Vendéens vainqueurs fut pour lui un véritable coup de poignard.

— J'ai mal agi ! répéta-t-il, et je vais me châtier moi-même. Plutôt que d'entendre dans nos campagnes mugir ces féroces soldats, j'en appelle à ce fer qui va mettre fin à ma honte et à mes jours !

Le docteur, à ces mots, leva son bistouri; on eût dit le citoyen Talma « se frappant » au cinquième acte d'une tragédie de M. de Voltaire; mais, au moment où l'arme médicale allait toucher la peau, le docteur sembla se raviser; il posa tranquillement le bistouri sur la table, sourit et se frotta les mains.

— Je vivrai, murmura-t-il, je vivrai pour la confusion des soutiens de l'aristocratie : je dois ce sacrifice au *principe*... Ah ! vous croyez m'avoir vaincu, sauvages villageois ! eh bien ! je vous attends ! venez ! je voudrais que vous fussiez aussi nombreux que les cheveux de ma tête au temps de mon adolescence, mon triomphe serait plus éclatant. Ah ! vous croyez...

Le citoyen Bousseau n'acheva pas; les premiers coups de hache retentirent sur le bois de la porte. Il accueillit ce bruit avec un orgueilleux sourire, monta sur une table et se croisa les bras sur la poitrine, dans l'attitude du républicain Thémistocle recevant les coups de canne d'un représentant du peuple d'Athènes.

Lorsque les Vendéens entrèrent, au lieu des objets saints,

ardemment désirés, ils aperçurent le citoyen Bousseau, plein du discours décisif qu'il se proposait de prononcer.

Il ne bougeait pas plus qu'un terme. Les recrues s'approchaient pour le considérer curieusement, ils le prenaient pour une statue. Quelques minutes se passèrent ainsi, pendant lesquelles régna dans la chambre un silence solennel.

Enfin, l'un des jeunes gens, sortant des rangs vint regarder le docteur sous le nez et s'écria en riant :

— Tiens ! il n'est pas de bois ! c'est le rebouteux de Chalonne !

Bousseau n'attendait que ce signal.

— Simples cultivateurs ! dit-il d'une voix où vibrait l'inspiration ; laboureurs égarés, pâtres plongés dans la nuit de l'ignorance ! jusques à quand enfin repousserez-vous le bienfait de la lumière? Au moment où tout le reste de la France salue avec transport l'aurore de la liberté, pourquoi, vous seuls, ô villageois, voilez-vous tristement vos visages? Êtes-vous nobles, pour regretter les privilèges? Êtes-vous prêtres, pour ressusciter la religion?

Le docteur faisait là, il faut en convenir, un magnifique et juste éloge du désintéressement vendéen. Ses auditeurs ne jugèrent point ainsi de son discours. Comprenant çà et là quelques mots à travers ce fatras, ils jugèrent qu'on insultait à leurs croyances, et un menaçant murmure s'éleva.

Heureusement pour le citoyen Bousseau, le jeune homme qui avait parlé habitait les environs de Châlonne ; il dit quelques mots à demi-voix ; l'effervescence se calma subitement ; et, sur toutes les figures, la compassion remplaça la colère.

Le docteur, cependant, ne s'était point arrêté ; il continuait sa foudroyante improvisation sans s'inquiéter de rien autre chose. Les Vendéens, surpris d'abord, puis retenus par la curiosité, s'ennuyèrent bientôt. Peu à peu, la salle se vida ; l'orateur était au plus brillant passage de son discours, que déjà il prêchait pour les murailles.

Quand il s'en aperçut enfin, un violent chagrin se peignit sur ses traits.

— Stupides esclaves ! s'écria-t-il en descendant de son piédestal. La convention nationale est dans le vrai : avec vous, la persuasion ne fait rien; il faut le glaive pour vous apprendre à vivre !

Tout en parlant, il avait machinalement descendu l'escalier et passé le seuil de la poterne, restée ouverte. En levant la tête il aperçut le ciel et la campagne.

— Que vois-je ! dit-il, en croirai-je mes yeux ! je suis libre ! libre ! ils m'ont laissé partir !... le destin protège visiblement la république.

Il sortit en toute hâte de la ville et prit, à travers champs, le chemin de Châlonne. Sur le sommet de la première côte, il se retourna pour lancer quelque nouvel anathème à l'insurrection qui avait dédaigné son éloquence. Une flamme éclatante brillait sur la place de Saint-Florent; c'étaient les registres de conscription, dont les Vendéens faisaient un feu de joie.

D'autres que le docteur aperçurent sans doute cette flamme, car, tout le long de la route, les collines s'illuminèrent graduellement; la campagne semblait enveloppée d'un vaste réseau de fouées de la Saint-Jean.

—-Qu'est-ce que cela? se demandait le citoyen Bousseau.

Cela? c'était une matérielle image de l'état de la Vendée : il ne fallait qu'une étincelle pour embraser ces fidèles campagnes; l'étincelle avait jailli. Cela, c'était l'incendie.

IV

UNE DOUCHE

Le lendemain, tout était en grand émoi au village du Pin-en-Mauge. Durant la nuit, on avait aperçu des feux sur les collines environnantes; Cathelineau fut aussitôt éveillé: Le futur généralissime eut un moment de grave hésitation ces feux étaient le signal convenu entre les paroisses disposées à l'insurrection; mais qui les avait allumés? ce signal devait être donné par lui; pourquoi d'autres avaient-ils pris l'initiative?

Cathelineau fut épouvanté d'abord de la responsabilité que ses actes avaient assumée; puis, ayant prié Dieu de lui donner conseil, il fit allumer sur la place de la paroisse un monceau de fascines. La chaîne des signaux, un instant interrompue, se renoua.

Les heures qui suivirent furent pleines d'inquiétudes. Les parents de Cathelineau s'étaient assemblés en conseil, mais les avis étaient contradictoires : le jour commençait à poindre, que rien encore n'avait été résolu.

Ce fut alors que l'on vit arriver haletant, couvert de poussière, Jacques Manceau, détaché par Étienne, son père, pour porter la nouvelle des victoires de Saint-Florent. Il n'y avait plus à délibérer. Cathelineau, après avoir rendu grâces au ciel donna incontinent l'ordre de se préparer au départ.

Les paysans coururent aux armes; Cathelineau resta seul avec sa femme et l'abbé Saulnier. Jusque-là, Renée Cathelineau n'avait pas prononcé une parole; mais enfin, vaincue par la douleur, elle jeta ses bras autour du cou de son mari, et dit en versant des larmes :

— Que vont devenir mes pauvres enfants?

— Dieu est bon, dit Cathelineau en se détournant pour cacher son émotion. Son service m'appelle; je laisse à sa garde tout ce que j'ai de plus cher en ce monde; il vous protégera.

— Mais toi, mon homme, toi, s'écria Renée, si tu n'allais pas revenir?

Un feu subit illumina le regard du paysan.

— Il ne faudrait pas pleurer sur moi, femme, dit-il; je serais mort en accomplissant mon devoir. Pour vous (la voix de Cathelineau trembla en prononçant ce dernier mot), ceux qui survivront parmi nos frères prendront soin des veuves et des orphelins, c'est promis.

Les sanglots de la jeune femme redoublèrent.

— Il n'y a donc plus d'espoir ! murmura-t-elle d'une voix brisée. Oh ! prenez pitié de nous, monsieur le recteur, dites-lui...

— Ma fille, interrompit le prêtre. Il n'est pas donné à tous de sacrifier le bonheur terrestre sans murmure. Je vous excuse et je vous plains. Priez, ma fille.

La pauvre Renée baissa la tête et se retira.

Assez d'autres femmes, dans cette guerre, firent preuve d'une vaillance virile. Renée était une simple ménagère, bonne pour aimer ses enfants et son mari, capable de ce dévouement qui ne dépasse pas le seuil domestique, Elle avait compris et aimé Cathelineau tel qu'il était autrefois; maintenant, elle s'effrayait, parce qu'elle ne le reconnaissait plus.

D'ailleurs, ce n'était pas encore le temps où la Vendée, hommes, femmes, enfants, vieillards, se leva comme un seul géant. C'était la première heure des craintes et des hésitations.

Attendons à demain. Demain il n'y aura plus de larmes : la veuve saisira le mousquet de son époux mort, pour le venger et continuer son œuvre; l'aïeul verra, les yeux secs, tomber autour de lui trois générations de fils, l'enfant sentira grandir son cœur dans sa faible poitrine; il s'enfuira, quelque nuit bien noire, de la demeure paternelle; il bondira sous les balles qui passent en sifflant par-dessus lui à hauteur d'homme, et s'assiéra en riant sur le canon conquis par sa petite main désarmée.

A peine Renée était-elle sortie que Jacques Manceau souleva le loquet de la porte et entra. Il semblait embarrassé; sa main tourmentait machinalement les larges bords de son chapeau de paille.

— Monsieur le recteur, dit-il, m'est avis que vous allez dire la messe avant de partir?

L'abbé Saulnier répondit par un signe affirmatif.

— C'est que voyez-vous, continua le jeune paysan, j'aurais voulu, si c'était un effet de votre complaisance, me marier ce matin.

— Te marier ce matin? répéta le prêtre avec surprise.

— Voilà la chose ! Vous allez me dire que ce n'est pas le moment. Pourtant, je puis être tué dans la bagarre, et le père se fait vieux... Ma pauvre mère est morte, monsieur le recteur; si Marie était une fois ma femme, le père Étienne ne resterait pas tout seul.

— Tu es un brave enfant, Jacques; mais... ton père consent-il?

— Pour ça, voilà mon oncle qui le sait bien... d'ailleurs, nos bans sont publiés; quant à Marie, elle m'attend à la porte.

— Qu'elle vienne ! dit l'abbé Saulnier.

Jacques se précipita au dehors en disant merci.

Une heure après, la messe de mariage se célébrait dans la demeure de Cathelineau. C'était là, s'il en fut jamais, une austère cérémonie. D'autres s'unissent pour vivre ensemble, heureux; ici, le mariage était un adieu. La fiancée pleurait: l'époux, avant de prononcer le serment congugal, n'avait-il

pas fait, en épousant le glaive, un autre et plus solennel serment? L'union consommée, au lieu d'être reconduits en pompe à la demeure commune, les deux mariés se séparèrent, Marie suivit ses compagnes; Jacques lui mit un baiser au front et prit rang parmi les soldats de Cathelineau.

— A présent, se dit-il, le père a deux enfants; il n'y en a qu'un à se battre; il aura quelqu'un pour l'aimer sur ses vieux jours.

Les gars du Pin-en-Mauge étaient au nombre de cent, à peu près. C'était l'armée officielle de la Vendée; les insurgés de Saint-Florent, enfants perdus, sans chef reconnu, sans but précis, ne faisaient pas régulièrement partie de l'association.

Cathelineau ! voilà la souche réelle, unique, de la grande armée royale.

La troupe se rendit en procession, escortée de tout le village, sur la place de la paroisse. Cathelineau monta sur les degrés de la croix du cimetière, et parla.

Si les grands hommes de l'antiquité prononcèrent réellement en temps et lieu les triomphantes harangues que les historiens leur prêtent si généreusement, il faut croire que les jours avaient alors trente-six heures ou que les batailles ne duraient que dix minutes.

Ce que Cathelineau dit, aucun Tite-Live ne nous l'a raconté.

Une croix fut bénie par l'abbé Saulnier, c'était le drapeau. Au moment où se donna le signal du départ, Cathelineau passa son chapelet autour de son cou; cela remplaça, jusqu'à nouvel ordre, les épaulettes de lieutenant-général.

Vers dix heures du matin, la troupe se mit en marche. La foule l'accompagna jusqu'à l'extrémité du village. Là, Cathelineau, donnant l'exemple, serra sa femme et ses enfants contre sa poitrine, et prononça l'adieu. Longtemps après que le dernier partant eut disparu au détour de la route, les femmes restèrent, écoutant les bruits de la marche, et regardant la poussière soulevée sur le chemin.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! dit enfin Renée, qui avait trouvé la résignation dans la prière.

Et toutes reprirent la route de leurs cabanes solitaires.

Cathelineau se dirigea vers le village de la Poitevinière. Partout sur son passage il fit sonner le tocsin; les paroisses envoyaient leurs populations en masse se joindre aux royalistes; avant le milieu du jour, Cathelineau se trouvait à la tête de six cents hommes.

Nulle part encore la petite armée n'avait trouvé de résistance; il était cinq heures du soir; le soleil cachait déjà la moitié de son disque à l'horizon; au sommet d'une colline de difficile accès se montra le château de La Jallais. Le drapeau tricolore qui flottait sur les murailles annonçait enfin une place ennemie.

— La nuit vient, dit Cathelineau : voici un gîte; en avant !

La garnison du château était nombreuse et bien armée; elle vit les nouveaux arrivants gravir la colline au pas de course avec une sorte de joie méprisante.

— Ce ne sera pas ici comme à Saint-Florent, dit le major Baulon, notre ancienne connaissance; à présent, nous savons les allures de ces drôles. Pointez juste et visez comme il faut... Feu !

Les Vendéens arrivaient au haut de la colline; la décharge habilement dirigée, eut un effet terrible : les assaillants, épouvantés, lâchèrent pied en désordre au milieu des huées des assiégés. Un seul, parmi les Vendéens, était resté ferme à son poste : c'était Cathelineau. A sa voix, Jacques revint le premier, puis toute la troupe.

Mais cette hésitation, promptement réprimée, eut un effet fatal : ici, comme en maintes rencontres, les paysans perdirent tout le fruit de leur première attaque, en donnant aux soldats de la République le temps de recharger leurs armes. La seconde décharge faillit mettre de nouveau le trouble dans la petite armée; mais Jacques éleva la croix, et poussa le cri de ralliement, désormais connu des deux partis :

« Dieu et le Roi ! »

Les Vendéens se ruèrent aussitôt à coups de hache sur une des portes du château.

Les Bleus, chassés de Saint-Florent, avaient cherché un refuge à La Jallais. C'étaient le major Baulon et sa troupe qui se trouvaient ainsi pour la troisième fois en présence des Vendéens. Baulon se défendit avec courage, mais Cathelineau semblait avoir fait passer sa vaillance dans l'âme de chacun de ses soldats. Ils se précipitèrent par l'ouverture que leur laissa la porte brisée; dès qu'il furent entrés tout obstacle disparut devant leur fougueuse attaque. La croix-drapeau fut plantée de la main de Jacques au plus haut du rempart, avant que la nuit fût tout à fait venue.

Ce n'étaient plus ici des enfants braves, mais irréfléchis. On peut dire que Cathelineau savait la guerre d'instinct. Quand les ennemis eurent évacué le château, toutes les précautions furent prises; puis, l'appel ayant été fait, le général assembla sa troupe dans un préau découvert, afin de rendre grâce à Dieu.

— Mes enfants, dit-il, remercions celui qui nous a donné la victoire!

— Permettez, citoyens, dit une voix faible à quelque distance; c'est un cas pressant : quelqu'un parmi vous ne serait-il pas médecin?

Tous se retournèrent avec surprise. Dans un coin du préau s'élevait un échafaudage dont l'obscurité empêchait de distinguer la forme et la destination. Cathelineau saisit une lanterne allumée et marcha dans la direction de la voix.

— Qui est là? demanda-t-il.

— C'est moi, citoyen, le docteur Bousseau, de Châlonne, répondit celui-ci avec le plus grand calme. Les maladroits n'ont pas même su me couper le cou comme il convient.

La lumière de la lanterne, tombant sur l'échafaudage, montra en effet une guillotine, dont le triangle sanglant restait engagé dans le cou du malheureux docteur. Celui-ci, cloué à l'appareil, demeurait immobile, et roulait à droite et à gauche ses yeux brillants et tranquilles.

Au nom de Bousseau, Jacques s'était élancé; il allait porter la main sur le triangle.

— Mon jeune ami, vous allez me tuer, dit le docteur; et, en vérité, je ne vous en saurais pas trop mauvais gré, car mon rôle actif commence à me peser au dernier point... Il faut soulever ce morceau d'acier avec beaucoup de précaution... Les niais, sur ma parole, n'ont su toucher aucune des parties vitales. Il est vrai que c'est une guillotine de campagne. Attendez ! un faux mouvement pourrait compléter leur ouvrage... Là !

Le docteur, débarrassé, se releva; des flots de sang coulaient de sa blessure.

— Comme vous voyez, dit-il à Jacques, ils ne guillotinent pas mieux qu'ils ne fusillent... Il ne faudrait pas s'y fier pourtant ! ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque, et avec de la pratique...

— Qu'on aille chercher du secours; interrompit Cathelineau.

— Je pense vous avoir vu quelque part, citoyen villageois, reprit le docteur. Ah ! je me souviens; ce fut à Beaupréau, sur ce banc où nous étions trois... et puis, le soir, à la tribune, d'où vous me lançâtes sur le pavé... Je ne m'étais pas trompé; j'avais pronostiqué que vous seriez pour la Convention un rude adversaire... A ce propos, je vous engage à ne plus précipiter vos semblables du haut d'une estrade; cela peut occasionner des fractures graves.

Quelques Vendéens, qui s'étaient détachés, revinrent avec une civière; avant d'y prendre place, le docteur voulut examiner la guillotine et voir pourquoi il n'avait point eu la tête tranchée. Cet examen fait à sa satisfaction, il s'étendit sur la civière et se laissa mettre au lit. Ce fut lui qui ordonna minutieusement tous les détails de son pansement, avec autant de sang-froid que s'il eût été question d'un autre.

Nous croyons devoir au lecteur une courte explication touchant ce supplice du citoyen docteur, ordonné par ses frères en croyance.

En quittant Saint-Florent, il avait pris sa course, craignant que les Vendéens, furieux d'avoir perdu un prisonnier de son importance, ne se missent à sa poursuite. Arrivé à Châlonne, il trouva la ville plongée dans le sommeil. Le mépris que les paysans insurgés avaient témoigné pour son éloquence l'avait piqué au vif, et lui donnait en ce moment une ardeur extraordinaire; il jeta dans sa mémoire, comme les anciens faisaient dans un casque et les modernes dans un simple chapeau, les noms des différents postes voisins. Dans ce tirage au sort, le premier nom qui sortit fut celui de La Jallais. Le citoyen docteur, sans se donner le temps de prendre haleine, dévora la distance qui le séparait de cette place, se fit reconnaître, et fut introduit.

Il faisait alors grand jour.

Bousseau dut être étrangement surpris de l'accueil qu'il reçut à ce terme de sa pérégrination nocturne. A son *salut et fraternité !* le major Baulon répondit par un impertinente haussement d'épaules; les officiers inférieurs murmurèrent quelques mots peu flatteurs; les sous-officiers prononcèrent tout haut ce que murmuraient leurs chefs; les soldats hurlèrent ce que prononçaient les sergents, fourriers et caporaux : en définitive, le mot dans toutes les bouches était le même, et il était terrible, écrasant. On avait dit : SUSPECT !

Le citoyen Bousseau bondit comme un jeune coursier de race au premier coup d'éperon; il se récria. On lui répondit en l'arrêtant au nom de la République une, etc. Il courba la tête et employa le peu d'instants qui séparèrent l'accusation du jugement à minuter une superbe défense que M. de C..., notre auteur, passait sous silence dans son récit : par pur esprit de parti, sans doute, ne voulant point donner à l'univers une trop haute idée de l'éloquence révolutionnaire.

La défense de Bousseau, si entraînante qu'elle fût, ne trouva point grâce devant ses juges. Celui qui faisait l'office d'accusateur public fulmina contre l'infortuné médecin, douze ou quinze chefs, parmi lesquels brillaient en première ligne : 1° l'opposition qu'il faisait hautement aux

actes de la Convention; 2° les paroles miséricordieuses qu'il avait prononcées lors de la condamnation du *bandit* (Jacques); 3° les secours qu'il avait portés au dit buveur de sang, et l'évasion qui s'en était suivie; 4° le retour de lui, Bousseau, sain et sauf, après avoir été entre les mains des révoltés.

Il n'en fallait pas tant. Bousseau fut militairement jugé et condamné; comme il réclamait le bénéfice de sa position civile, on lui fit grâce de la fusillade.

Ce jour-là, à La Jallais se trouvait une guillotine voyageuse. Il s'en trouvait partout. Le docteur fut installé; deux hommes de bonne volonté firent l'office de bourreau; jusque-là, tout allait sur des roulettes.

Mais ce n'est pas un métier sans difficulté que celui d'exécuteur; en outre, la guillotine d'occasion était rouillée, non faute de service, mais par la raison contraire. Après cinq ou six essais inutiles, on coupa le quart du cou du citoyen Bousseau.

Il se trouva que les Vendéens enfoncèrent la porte du château de La Jallais au moment ou le septième essai allait être tenté. Ce concours de circonstances fit que le citoyen Bousseau garda ses carotides entières.

Nous nous serions complètement fourvoyés dans notre esquisse, si le lecteur pouvait croire que cet événement dut influer en rien sur la foi républicaine du docteur. Il resta l'esclave du « principe, » tout en se méfiant des conséquences. Sa décollation imparfaite augmenta seulement sa rancune contre ces manchots qui, ayant en main ce levier superbe : La Révolution, n'avaient pas encore guindé notre bas monde au niveau du ci-devant Paradis.

Au fond, il ne s'agissait que de les instruire.

En attendant qu'il pût se livrer à ce soin, le pauvre homme souffrait horriblement de sa blessure. Les appareils, incomplets et posés à la hâte, restaient inefficaces; le sang coulait toujours. Par bonheur, l'abbé Saulnier suivait avec quelques braves femmes, conduites par une sœur de charité. On le voit : l'armée royale avait déjà son ambulance. Les

prêtres des campagnes, appelés journellement à secourir des malades, possèdent presque tous certaines connaissances médicales; l'abbé Saulnier était de ce nombre. Il s'empressa de régulariser le pansement de Bousseau, et s'établit près de son lit pour lui prodiguer les secours que réclamait son état.

Le fer de la guillotine n'avait offensé aucun organe essentiel; une fois la perte de sang arrêtée, le docteur se retourna sur son oreiller et s'endormit d'un paisible sommeil.

Les Vendéens, pendant cela, faisaient l'inventaire de leurs conquêtes. Il y avait à La Jallais une nombreuse artillerie; les insurgés saluèrent surtout, avec de véritables transports, la découverte d'une pièce de huit fleurdelisée, qu'ils baptisèrent le *Missionnaire*, et qui, depuis, partagea avec la fameuse *Marie-Jeanne*, leurs soins idolâtres et leur superstitieux amour.

Plus heureux que leurs frères de Saint-Florent, ils trouvèrent aussi à La Jallais une partie du mobilier de l'église de Châlonne : la croix, les encensoirs et quelques vases sacrés. Nous devons dire, pour excuser le peu d'empressement des républicains à fondre ces saints ustensiles, que l'église de Châlonne était pauvre et ne possédait que du cuivre argenté.

Vers une heure de la nuit, le docteur s'éveilla; il se sentit fort, presque dispos. Ayant jeté son regard autour de la chambre, il vit le bon prêtre qui priait, assis près de son lit.

— Citoyen, lui dit-il, je suis touché de vos soins. Bien que vous portiez le costume d'un laboureur, je soupçonne que vous êtes le pontife de quelque ci-devant paroisse des environs. J'en suis fâché pour vous, citoyen; votre visage annonce la bienveillance et la franchise : vous semblez fait pour un métier plus intelligent.

Le prêtre s'inclina en souriant.

— Et, dites-moi, poursuivit Bousseau, pensez-vous que votre commission martiale me fasse languir longtemps?

— Votre blessure seule vous empêche d'être libre, monsieur, répondit l'abbé Saulnier

Le docteur jeta sur lui un regard de défiance.

— Le bout de l'oreille du *calotin* perce toujours ! murmura-t-il. La vérité leur brûle la langue... Ainsi, continua-t-il, vous ne faites pas de prisonniers?

— Non.

— A quoi bon vous battre alors?

— Le temps viendra, je le crains, dit le prêtre d'une voix triste et grave, où la guerre prendra ce caractère d'acharnement qui s'attache aux discordes civiles. Le meurtre appelle de fatales représailles. Jusqu'ici nous avons été vainqueurs; nous n'avons point de carnages à venger. Je vous l'ai dit, monsieur, vous êtes libre.

— Allons, citoyen, vous me traitez en enfant malade, s'écria le docteur en riant. Cessez ce jeu et dites-moi franchement : dois-je être fusillé demain?

— A mon tour, je vous demanderai : à quoi bon?

— A quoi bon ! répéta le médecin avec surprise; à quoi bon ! Citoyen pontife, cette question est un non-sens. Ne savez-vous pas que je suis le docteur Bousseau?

L'abbé Saulnier ne répondit point.

Quelques instants de silence suivirent, puis Bousseau s'écria tout à coup d'une voix irritée

— Pour me traiter ainsi en homme sans importance, qui êtes-vous et que voulez-vous?

Le prêtre, sans rien perdre de sa douceur, développa en peu de mots les motifs de l'insurrection vendéenne.

— Ce serait très beau, dit le docteur, si ce n'était absurde. Quant à vos rêves de modération, je ne m'en occupe même pas. Qui pourrait donner à l'homme tant de mansuétude et tant de vaillance à la fois?

— La religion, dit le prêtre.

Le docteur était trop poli pour hausser les épaules. Il dit seulement :

— C'est un mot ! Et avec ce mot, on fait la Saint-Barthélemy !

L'abbé Saulnier était un modeste serviteur de Dieu, habitué à prêcher les vérités évangéliques à des cœurs simples comme le sien, et tout disposés à croire à sa parole; ici se présentait un incrédule à convaincre; le pauvre prêtre, timide et plein de défiance de soi, hésita d'abord à se charger de cette œuvre, qui lui sembla au-dessus de ses forces.

Il parla, pourtant, et son sujet l'inspira; il fut éloquent. Le docteur, qui l'avait attentivement écouté, accueillit la conclusion du prêtre par un sourire de condescendance.

— Tout cela est vrai, dit-il. Ce sont d'assez bonnes idées; mais, citoyen pontife, je vous ferai remarquer que vous avez puisé largement dans ma doctrine.

— Votre doctrine?... répéta l'abbé Saulnier avec étonnement.

— Oui, citoyen, ma doctrine, ma propre doctrine, la doctrine Bousseau, le fruit de mes veilles et de mes travaux, la doctrine qu'ont pillée avant vous tous les faiseurs de systèmes sociaux.

— Mais, objecta le prêtre, Jésus-Christ, dont je vous ai seulement paraphrasé la divine parole a dit ces vérités il y a dix-sept siècles !

Bousseau couvrit son interlocuteur d'un regard plein de compassion.

— Jésus-Christ ! dit-il en souriant, c'est un esprit ingénieux, mais sans profondeur. Ecoutez ma doctrine à moi, et convertissez-vous, citoyen pontife. Je vais vous expliquer le *principe!*

Le docteur, changeant de ton aussitôt, donna à sa voix l'inflexion lente et monotone qu'il affectait dans les grandes circonstances. Il amalgama dans un interminable discours des phrases de Rousseau, de Fénelon (je n'y puis rien : le digne homme en a écrit de bien glissantes, malgré son génie) de Volney, de Bernardin de Saint-Pierre, de Babeuf, de Laharpe, de Condorcet, de Robespierre et de l'abbé Siéyès. A ces bribes, il joignit, ce qui fut plus déplorable encore, des morceaux de son propre cru : le tout forma un

hachis, un gâchis : quelque chose d'indigeste et d'extravagant.

A mesure qu'il avançait dans sa harangue, son geste devenait plus animé, son débit plus triomphant; il semblait jouir de l'effet produit par son éloquence sur un auditoire imaginaire. Le prêtre l'écouta d'abord avec une scrupuleuse attention, puis, vaincu par l'irrésistible influence de cette voix sourde, qui égrainait incessamment de ténébreuses et incompréhensibles fadaises, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et se réfugia dans un secourable sommeil.

La médecine a souvent constaté, chez les maniaques, l'astuce développée à un très haut degré. Nous ne saurions dire si le docteur avait préparé et médité de longue main l'emploi de sa ruse; toujours est-il qu'il sut profiter de l'événement avec habileté. Il suivit de l'œil tous les mouvements du prêtre; quand la tête de ce dernier s'affaissa, un imperceptible sourire vint se poser sur la lèvre de Bousseau, qui n'eût garde de s'arrêter et continua son discours avec patience. Un quart d'heure se passa ainsi; l'abbé Saulnier dormait profondément; le docteur s'arrêta tout à coup : il passa sans bruit sa jambe hors du lit, ouvrit la fenêtre avec précaution, et jeta son regard au dehors.

— Trente pieds! murmura-t-il. C'est haut, mais mieux vaut mourir ainsi que par la main de ces gens assez bêtes pour me confondre avec Jésus-Christ!

Il revint vers son lit, tordit ses draps, les attacha solidement au balcon et se suspendit.

— Si je suis pris, disait-il en se laissant glisser, on me fusille; si ce faible soutien se brise, je suis broyé; si je m'échappe, la guillotine m'attend... Les difficultés qu'on éprouve à régénérer le monde sont vraiment considérables!

Rien de tout cela ne devait arriver.

Le lendemain matin, au moment où les Vendéens, conduits par Cathelineau, sortaient du château de La Jallais, qui restait à la garde d'une garnison suffisante, l'abbé Saulnier se présenta triste et inquiet.

— Le malheureux prisonnier s'est évadé cette nuit, dit-il; dans l'état où l'avait mis sa blessure, je crains qu'il n'ait pu aller fort loin. La fenêtre de sa chambre donne sur la douve, et...

Il s'interrompit; son regard venait de tomber sur les draps, encore attachés au balcon, rompus à deux toises du sol.

— Le pauvre homme se sera noyé, dirent quelques-uns.

Une sorte de lien, ouvrage des circonstances, unissait Jacques au docteur Bousseau. Le jeune homme s'élança vers la douve.

— Le voilà ! s'écria-t-il aussitôt.

Le citoyen docteur était là en effet; mais *quantum mutatus ab illo!...* son visage, complètement méconnaissable, gardait les traces de la fange où il restait enfoncé jusqu'à la ceinture; il grelottait et faisait peine à voir. Jacques se plongea courageusement dans la douve et parvint à le dégager; le docteur eut grand'peine à monter le fossé. Il portait à chaque instant la main à son front, comme un homme qui s'éveille.

— Citoyens, dit-il, ou messieurs, comme il vous plaira d'être appelés, je n'ai point changé d'opinion, mais je ne garde que le *principe*, dans ma poche, sous mon mouchoir, et mon rôle actif est de l'histoire ancienne... Est-ce que vous tenez beaucoup à me fusiller !

Au lieu de ses notes creuses, il avait maintenant une voix de ténor. Jacques et l'abbé Saulnier le soutinrent et regagnèrent avec lui la chambre où il avait passé la nuit. Ils parvinrent à le rassurer.

— Puisque vous ne tenez pas à me fusiller, mes amis, reprit le docteur en présentant ses membres transis au feu allumé dans la chambre, je vous promets d'être neutre... La république deviendra ce qu'elle pourra, je lui retire mon appui !

La République devint en effet ce quelle put. Quant à la guérison foudroyante du docteur Bousseau, il ne faut pas

crier au miracle. Les gens de l'art, auxquels nous avons soumis cette anecdote, nous ont dit que l'eau de la douve avait produit, sur ce cerveau détraqué, une réaction favorable. Ce n'était qu'un fou guéri par une douche.

Depuis lors, les fous ont pris leur revanche, mais ils ne sont pas tous de si honnête pâte que le docteur Bousseau.

LE
CITOYEN CAPITAINE SPARTACUS

I

Le 15 août 1793, vers deux heures de l'après-midi, le capitaine Spartacus Publicola Tricotel cheminait à travers la lande de Bains, conduisant à Gacilly un détachement de milices républicaines. Il était parti de Lohéac, petite ville située à moitié route entre Rennes et Redon, dès le matin; mais sa troupe, sans cesse harcelée par des chouans isolés ou réunis en petites bandes, avait fait peu de chemin. Les défenseurs de la patrie continuaient maintenant leur marche sous un soleil ardent : accablés de fatigue, de soif et de chaleur, ils allaient sans trop garder leurs rangs, tête baissée et le fusil sur l'épaule.

Spartacus marchait le premier :

Républicain rigide, mais sensible à la chaleur, il avait trouvé bon de lâcher d'abord l'agrafe de son hausse-col, puis quelques boutons de son frac, puis enfin la boucle de son ceinturon; son ventre, libre désormais de toute entrave, s'ébattait au-devant de lui.

Au moment où nous le présentons au lecteur, Spartacus modérait les oscillations de cette partie réellement trop développée de son individu, à l'aide de sa longue cravate blanche. Cet ingénieux expédient avait une double utilité, en ce que, tout en maintenant la bedaine, il donnait de l'air à un cou

charnu, rouge et gonflé, qui supportait la face apoplectique du bon capitaine, planté carrément qu'il était entre deux épaules d'une énorme largeur.

Après Spartacus, venait le citoyen Collot, lieutenant. La mort du précédent capitaine, l'affaiblissement de la petite garnison cantonnée à la Gacilly et le nombre toujours croissant des chouans, l'avaient contraint à demander un renfort au chef de brigade Perrussel, dont le corps, partagé entre Lohéac et Redon, observait le cours de la Vilaine.

Le citoyen Collot semblait placé là tout exprès pour faire ressortir la tournure un peu ridicule de son nouveau chef : soldat depuis l'enfance, et n'ayant quitté le galant uniforme des gardes-françaises que pour revêtir le frac échancré et le pantalon de cotonnade rayée des soldats de la convention, il tendait le jarret, cambrait sa haute taille, emboîtait le pas avec méthode. Sa cravate démesurément étoffée, son frac boutonné militairement et surtout la rigueur métronomique de son pas accéléré, semblaient un tacite reproche à la désinvolture ultra-bourgeoise du trop dodu Tricotel.

Derrière eux, le détachement, composé de cinquante à soixante hommes, supportait, tant bien que mal, la chaleur. Les trois quarts, recrues nouvelles, s'autorisaient de l'exemple de Spartacus pour se mettre à l'aise, tandis que les dix ou douze vétérans, amenés par le lieutenant, copiaient à la lettre sa tenue guindée et sa marche régulière.

— Citoyen Collot, dit le capitaine en déployant un immense foulard de coton pour essuyer ses tempes baignées de sueur, il fait une chaleur étouffante... une chaleur subversive et désorganisatrice, comme dirait le citoyen Saint-Just, mon petit cousin. Loin de moi la pensée de murmurer contre la République, une et indivisible, mais voilà un bien triste pays ! Des landes, toujours des landes ! A moins pourtant que ce ne soient des taillis; cruelle alternative, citoyen : sur la lande, on brûle, dans les taillis... dans les taillis, je serais tenté de croire que les fusils croissent en pleine terre, comme on nous le racontait là-bas, à Paris, tant j'ai vu de balles sortir des buissons aujourd'hui ! Pourvu que ces enra-

gés factieux ne nous attendent pas encore cachés dans la forêt ! Il n'y a point de mal à parler ainsi, je pense; je ne pactise ni avec Pitt, ni avec Cobourg, mais je donnerais quelque chose pour être arrivé; j'éprouve le besoin de changer de chaussures... Citoyen, vous réfléchissez?

Cette question fut faite d'une voix timide. L'épais sourcil de Collot se fronçait de plus en plus à mesure que Spartacus avançait dans sa tirade; ce dernier frémit, craignant d'avoir laissé échapper quelque expression contre-révolutionnaire.

— J'espère citoyen, commença-t-il, que rien de suspect ne m'a échappé?...

Le lieutenant l'interrompit sans façon et la sérénité qui reparut à ce moment sur son visage dut rassurer Spartacus. Le citoyen Collot, en effet, avait froncé le sourcil sous l'effort d'un travail intérieur parfaitement inusité chez lui : un mot l'avait frappé dans la verbeuse lamentation de son chef; il avait entrepris d'y répondre. Or, l'improvisation était son côté faible. Étonné de se trouver en verve une fois en sa vie, il se hâta de saisir la parole et dit assez couramment.

— Quant à moi, citoyen capitaine, je ne puis pas dire qu'ils se cachent. Je suis dans le pays depuis le commencement de la guerre; j'ai entendu le premier coup de tocsin tomber du haut de la tour de Redon, et trouver des échos à plus de vingt lieues à la ronde. J'ai vu le lendemain les drôles venir sur nous au pas de course, avec leurs faux emmanchées à revers; je les ai vus sauter par-dessus nos baïonnettes, se coucher à plat ventre pour éviter la mitraille, puis se relever et nous culbuter au bruit de leurs damnés cantiques; j'ai vu cela et je ne puis dire qu'ils se cachent. Ils nous surprennent quelquefois, mais n'est-ce pas notre métier d'être sur nos gardes? D'ailleurs nous le leur rendons à l'occasion... Citoyen Tricotel, un chouan qui se trouve sous ma main est un homme mort; je les déteste, parce qu'ils sont les vils suppôts de la superstition et de la tyrannie; mais ils se battent bien; ils ne se battent que trop bien... Attendez seulement un jour ou deux, et vous m'en direz des nouvelles ! Écoutez ! Il y a deux

mois notre détachement était de six cents hommes : voilà cinq fois que je vais chercher du renfort, et nous ne sommes plus que trois cents... Ce sont des ennemis dangereux, infatigables ! Leurs balles sont sûres; dans une rencontre nous perdons toujours plus d'hommes qu'eux. Faut-il s'en étonner? De jeunes nobles, habitués dès l'enfance à manier leurs armes de chasse, qu'ils n'ont point quittées pour nous combattre; des paysans qui mettent à cent cinquante pas une balle sur le clou d'un soulier; voilà ce que sont les chouans. Nous avons, nous, des conscrits qui font la charge en douze temps, et tirent, les deux yeux ouverts, à hauteur d'homme ! Et, pour vous amuser, là-bas, à Paris, on vous conte des histoires de vieilles femmes : des haies qui font des feux de file; des buissons qui mitraillent... que sais-je, moi? Patience ! vous verrez bientôt comme les chouans s'y prennent. La bande du Marquis tient la forêt...

Ici, Spartacus interrompit le discours de Collot par une plainte étouffée. Le pauvre homme avait lancé au hasard ce mot contre la manière de combattre des chouans; il ne s'attendait guère à cette foudroyante réfutation.

— Citoyen, dit-il avec un long soupir, les chouans, je le vois, sont de bien estimables personnes; mais... je ne me sens pas à mon aise.

Collot, tout entier à son affaire n'entendit que les premiers mots. Surpris lui-même de son éloquence, et se complaisant dans sa harangue, il continua, sans vouloir remarquer la détresse de son chef :

— Qui vous parle d'estimer les brigands de ce numéro, citoyen? Ce que j'en dis n'est que pour vous faire mieux juger cette canaille, à laquelle on ne peut refuser un courage à toute épreuve. Le citoyen Perrussel le sait bien, lui, et pourtant, voilà qu'il me renvoie cette fois avec cinquante hommes, tandis qu'il nous en faudrait cinq cents. Il ne m'appartient pas de le blâmer; mais je regretterais la vie s'il me fallait la laisser à des misérables, que l'Être Suprême les confonde !... Capitaine, je vois quelque chose se mouvoir sur la lisière du bois; ferai-je presser le pas?

Le capitaine ne répondit que par un long soupir : le pauvre homme était dans un état déplorable.

— Faites-moi l'amitié de prier les citoyens soldats de s'arrêter, dit-il; je n'en puis plus. Encore un pas, la République perd en moi le plus tendre de ses enfants !

A cette formule étrange de commandement, le lieutenant regarda son chef avec une surprise mêlée de pitié; l'honnête Spartacus ne tint compte de ce coup d'œil.

Bien que la halte, en plein soleil, fut un pauvre soulagement, les soldats s'arrêtèrent avec une satisfaction évidente; les vétérans s'appuyèrent sur leurs fusils : les recrues s'étendirent sans façon sur la lande.

A cette vue, le lieutenant, qui se tenait immobile et raide devant le front, élevait déjà la voix pour gourmander ces fainéants de conscrits, lorsqu'il avisa le capitaine couché tout de son long et soufflant avec délice. Il n'osa pousuivre; un haussement d'épaules imperceptible, un regard involontairement échangé avec les vieilles moustaches qui suivaient son exemple, furent les seules marques de son mécontentement.

— Oh !... oh !... soufflait le gros Spartacus. Sapristi ! Saperlotte ! Cette chaleur est suspecte... Oh !... oh !... Mes opinions sont pures, mais, citoyen, quelle épouvantable contrée ! Vous m'obligerez en laissant reposer un peu les citoyens soldats... Reposez-vous, défenseurs de la patrie; la République vous le permet par ma voix.

Sur ce, il se mit à souffler de plus belle, tamponnant son front et ses joues à l'aide de son superbe mouchoir; puis, mettant son nez à l'ombre entre deux touffes de bruyère, il s'endormit d'un profond sommeil.

Le lieutenant attendit d'abord avec assez de patience; il réfléchissait et se demandait à quel métier cet étrange guerrier avait pu gagner son grade; mais, au bout d'une demi-heure, sa longanimité vient à faiblir. Il se mit à marcher en sifflant la *Marseillaise*, et remonta par trois fois son hausse-col en grommelant.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, il marcha vers Spartacus, et lui cria dans l'oreille :

— Citoyen capitaine !

Celui-ci répondit par un ronflement vigoureusement modulé.

— Allez donc courir après les chouans avec une pareille espèce murmura Collot. Citoyen Tricotel !

— Hein ! Vive la République une et... Adressez-vous à ma femme, au comptoir !

— Sa femme ! C'est une souche que cet homme... Capitaine ! capitaine !

— Là, là, citoyen lieutenant ! dit Spartacus, qui s'éveillait enfin. A qui en avons-nous donc pour crier ainsi ! Je ne dors pas, peut-être ! Je prends une minute de repos, voilà tout. Mon opinion est que cela ne peut nuire en rien au salut de la République, à laquelle j'appartiens corps et âme.

Le lieutenant répondit sèchement :

— Nous allons à la Gacilly, où la garnison est en péril. Pendant que nous dormons...

— En conscience, je ne faisais que sommeiller, interrompit Spartacus avec un sourire aimable. N'en parlons plus; j'ai fini... Citoyens soldats, je vous engage à vous relever, et en route !... Pour mon compte, lieutenant, je vous supplie de croire qu'il me tarde beaucoup de m'immoler en faveur de la patrie. Je n'ai pas pris pour rien les deux noms que je porte. Spartacus, afin que vous le sachiez, était un vertueux représentant du peuple, très connu à Rome; Publicola était un esclave de l'antiquité qui sut briser ses fers, par sa force et par son adresse. Ce sont mes patrons à moi, continua-t-il en s'échauffant; je veux, marchant sur leurs traces, anéantir l'aristocratie; je veux combler cette sentine exhalant au sein du pays ses émanations pestilentielles et contre-révolutionnaires; je veux... Oui, citoyens ! je veux baigner dans mon sang l'autel de la patrie, teindre avec mon sang l'étendard de la liberté; je veux... Oui, citoyens ! c'est mon opinion.

— Peste ! il paraît que c'est un rude, malgré tout, se dit le lieutenant, étourdi par ce magnifique élan patriotique; nous verrons bien.

II

Vis-à-vis de la petite troupe républicaine, au-dessus d'un massif d'ormes géants, s'élevaient les toits pointus du château de Sourdéac, ancienne résidence des aînés de la maison de Rieux.

Il y a quelques années à peine, on voyait encore, au sommet du coteau, les pittoresques constructions du vieux manoir; mais elles viennent de faire place à un bâtiment bourgeoisement carré, badigeonné sur toutes les jointures, et auquel deux belles fenêtres en accolade, conservées, nous ne savons trop pourquoi, à l'étage inférieur, donnent la physionomie la plus bizarrement ridicule.

On dirait qu'un malin architecte, forcé d'ailleurs de suivre à la lettre les idées de l'acquéreur de fraîche date, a conservé ces deux fenêtres comme une matérielle et piquante épigramme du passé.

En 1793, la fière devise : *A tout heurt, Rieux!* ne se lisait déjà plus au fronton du portail. Le château de Sourdéac était veuf et dépouillé; mais on sentait planer encore, autour du donjon dix fois séculaire, comme un vague ressouvenir de cette race chevaleresque et glorieuse entre les races bretonnes.

Maintenant tout a disparu, et tout disparaît ainsi tour à

tour; la vaillante terre de Bretagne, dont l'histoire se lisait à la face du ciel, depuis les druides jusqu'à nous, dans ses monuments et dans ses ruines, la Bretagne « se renouvelle »; elle se drape gauchement sous les oripeaux de Paris; elle gratte elle-même son sol, honteuse de cette poussière des vieux âges qui était sa plus belle parure.

Bientôt, neuve, propre et débarrassée de ses grands décombres, elle reniera son passé; Rieux, Rohan, Clisson, Goulaine, noms devenus maussades, seront mis au grenier.

Alors la Bretagne sera une province présentable, une province illustre peut-être, car son beurre, ses sardines et ses huîtres sont des gages plus que suffisants de célébrité, indépendamment des décrépitudes de l'histoire.

En avant du château et un peu de côté, la Forêt-Neuve, étageant ses derniers arbres sur le penchant d'une petite colline, descend jusque dans la plaine en pointe aiguë et régulière; là, elle se trouve bordée par un ruisseau, affluent de la rivière d'Oust, qui contourne la pointe et dessine son angle aussi nettement que s'il était tracé de main d'homme.

L'espace compris entre le courant et le bois forme un de ces charmants réduits si communs dans le Morbihan : le voisinage de l'eau change la lande en pelouse moëlleuse et touffue; la forêt vous prête son ombre et sa fraîcheur; devant vous, à une lieue de distance, le coteau de Bains, dont les jolis bosquets se couronnent d'arêtes, abruptes et rocheuses, déchire sa rampe tout à coup et vous montre, à perte de vue, la campagne de Redon, diaprée de longues bandes lilas, vertes, dorées ou jaune sombre, selon qu'elle produit le sarrazin, le trèfle, le froment ou les tristes ajoncs; à droite, le marais de Glénac, lac immense en hiver, en été prairie émaillée de fleurs; à gauche, l'autre moitié de la colline de Bains lande aride, rase comme un feutre, dominée seulement par deux pierres druidiques d'une gigantesque hauteur...

C'était de ce côté que venaient les républicains. Au moment où, éloignés d'une demi-lieue à peine, ils se remet-

taient en marche sur l'appel de leur éloquent capitaine, trois individus étaient couchés au bord du ruisseau, et s'entretenaient aussi tranquillement en apparence que si le pays eût été en pleine paix.

Deux d'entre eux portaient sur leurs pantalons fatigués des blouses de toile écrue, serrées à la taille par des *cholets*, mouchoirs aux couleurs tranchées; leur coiffure consistait en larges chapeaux de paille, ornés sur le devant d'une cocarde blanche. Tous deux étaient grands, bien faits, et, malgré leur pauvre accoutrement, pouvaient passer, par tous pays, pour de forts beaux garçons.

Le plus jeune avait vingt ans au plus; son front ressortait blanc et poli sous les boucles épaisses de ses longs cheveux noirs; quand son œil se levait sur son compagnon plus âgé, une expression de familiarité, tempérée par un affectueux respect, se lisait dans son regard.

L'autre pouvait avoir trente ans; il était d'une taille un peu moins élevée; mais ses membres admirablement proportionnés, ses formes qui se dessinaient vigoureuses et nettes sous l'étoffe grossière de son costume, accusaient une force et une agilité peu communes. Son œil était perçant outre mesure; on y lisait une détermination indomptable. L'habitude hautaine et réfléchie de son visage entier disait énergiquement que vigueur physique, intelligence et courage se trouvaient réunis en lui, et qu'il lui suffirait de se dresser de son haut pour dépasser de la tête le vulgaire.

Pour le troisième compagnon, dont nous n'avons pas dit un mot encore, c'était un enfant; une jolie figure féminine aux yeux d'un bleu obscur; doux et tendres comme les yeux d'une jeune fille, à la peau blanche, délicatement veinée, aux joues un peu trop pâles peut-être, encadrées par deux grappes de boucles blondes et brillantes, les plus gracieuses qu'on pût voir.

Son costume ne ressemblait en rien à celui des deux autres; c'était quelque chose de bizarre, de presque théâtral.

Une toque de velours vert fleurdelisée d'argent, et portant au milieu une petite cocarde blanche, était jetée de côté

sur sa tête, dont elle ne couvrait pas la moitié; une sorte de spencer, aussi de velours vert, aux mille boutons d'argent, serrait sa taille svelte et dégagée; un large pantalon de coutil blanc, plissé sur les hanches, descendait jusqu'à ses pieds, d'une merveilleuse petitesse, et s'attachait sous des bottines en peau de daim au moyen de courroies assez semblables à nos sous-pieds.

Par-dessus son spencer, une écharpe de soie blanche à franges d'argent entourait sa taille, laissant voir les crosses sculptées d'une paire de pistolets et le manche d'un riche poignard oriental.

A voir l'enfant et le costume, on eût dit un de ces pages mignons qui portaient, au moyen âge, le missel à fermoirs dorés des nobles châtelaines.

Il paraissait avoir seize ans à peine.

Tandis que ses compagnons causaient avec vivacité, il restait, lui, demi-couché dans une attitude pensive, et semblait plongé dans quelque vague rêverie.

Chacun de ces trois personnages avait près de lui un fusil double; à quelques pas d'eux on voyait, attachés aux derniers chênes de la forêt, trois magnifiques et fringants chevaux de selle, qui se reposaient à l'exemple de leurs maîtres et broutaient paisiblement les branches basses des arbres.

— Ma foi, mon cousin, disait le plus jeune des deux interlocuteurs, vous avez beau dire, je veux envoyer une paire de balles à ces manants qui nous arrivent là-bas.

— Vous êtes un fou, Édouard, répondit l'autre avec quelque impatience. Trois hommes ! — vous conviendrez que je suis généreux en parlant ainsi, ajouta-t-il à voix basse en regardant l'enfant : — Trois hommes contre plus de cinquante ! et pour satisfaire un caprice ! N'en parlons plus, je vous prie !

— Si fait !... Dussè-je aller seul, je m'en passerai l'envie.

— Édouard ! je suis votre chef, monsieur, et je vous dis : Je ne veux pas.

Le plus âgé des cousins, que nous appellerons de son nom de guerre, sous lequel il était redouté des Bleus à dix lieues

à la ronde, le *Marquis*, avait prononcé ces mots d'un ton sévère; mais il ajouta, et sa voix devint d'une excessive douceur, en s'adressant à l'enfant :

— Grondez un peu votre frère, Anne; il s'est mis en tête d'attaquer le détachement qui traverse la lande !

Le jeune homme, ou plutôt la jeune fille, se redressa vivement à ces mots.

— Un détachement ! des Bleus ! s'écria-t-elle, pendant que son œil, si doux naguère, s'animait d'un feu presque cruel. A cheval donc ! et en avant !... Édouard a raison, monsieur, et, ne vous en déplaise, vous avez grand tort. En avant, en avant ! Qui m'aime me suive !

La volontaire enfant, légère comme un oiseau, était déjà en selle à ces derniers mots, et faisait caracoler son joli cheval avec l'aisance d'un cavalier accompli. Le Marquis la regardait d'un air triste.

— Ce serait une folie sans excuse, mademoiselle, dit-il; je ne le permettrai point.

La jeune fille l'interrompit.

— A votre aise, monsieur ! dit-elle avec le ton mutin d'un enfant gâté. Au revoir donc ! Viens, Edouard.

Edouard se dirigeait vers son cheval; le Marquis se leva vivement.

— Restez, je vous l'ordonne ! dit-il. Comme brigadier des armées au service de Sa Majesté le roi de France et de Navarre, je vous somme, vous, comte Edouard de Vimar, capitaine au service dudit prince, et vous, chevalier de Vimar qui vous prétendez volontaire dans la compagnie de votre frère, tous deux, par conséquent, sous mes ordres immédiats, je vous somme de me suivre à l'instant même, sous peine de rébellion !

Edouard s'arrêta; mais Mlle de Vimar répondit à cette grave sommation par un éclat de rire des plus irrévérencieux : et faisant exécuter à son cheval une audacieuse courbette, qui la reporta d'un bond aux côtés du Marquis, elle laissa tomber ces mots en minaudant :

— Monsieur le Marquis, vous n'êtes pas galant. J'ai dit :

Qui m'aime me suive; n'avez-vous donc pas entendu?... Vous n'y gagnerez rien; je vous désobéirai; c'est résolu... Irrévocablement ! ajouta-t-elle avec une emphase moqueuse.

— Voyez-vous, Henri, continua-t-elle, si nous étions au camp, je vous obéirais. Dieu me préserve de donner l'exemple de l'insubordination ! mais ici cela ne tire nullement à conséquence. Allons, allons, mon cher et grand cousin (sa voix se faisait caressante), soyez donc plus aimable, je vous prie : Un tout-petit temps de galop, un coup de fusil ou deux, puis ventre à terre !... Et votre servante très humble, monsieur le brigadier des armées du roi; jamais vous n'aurez eu de soldat plus soumis que moi.

A ces mots, et sans attendre de réponse, l'amazone fit sentir l'éperon à son cheval, qui franchit le ravin d'un saut, et s'éloigna rapide comme le vent.

— Nous n'abandonnerons pas ma sœur, monsieur, je suppose? dit Édouard.

Le Marquis ne jugea point à propos de relever l'amertume hautaine qui perçait dans ces paroles.

— Incorrigible enfant ! murmura-t-il en mesurant d'un œil inquiet la distance qui les séparait déjà de la jeune fille.

En même temps, Édouard et lui partirent au galop.

Spartacus et son détachement les voyaient approcher avec surprise.

— Qu'est cela, s'il vous plaît, Citoyen Collot? demanda le bon capitaine.

Collot mit tranquillement le pistolet à la main.

— Citoyen, dit-il, ce sont trois papillons qui viennent se brûler à la chandelle. Voilà tout.

— Comme ils arrivent ! s'écria Spartacus; c'est un tourbillon, une tempête !... Si je priais les citoyens soldats de faire un petit feu de file?

Collot quitta des yeux la cavalcade pour lever sur son chef un regard de stupéfaction; depuis le matin, il marchait de surprise en surprise; cette fois, il crut qu'on se moquait de lui.

Cependant lisant sur la débonnaire physionomie du capitaine un embarras sérieux il répondit :

— Citoyen, cela vous regarde. Moi, je les laisserais avancer encore : les conscrits sont mauvais tireurs, et...

Avant qu'il eût terminé sa phrase, le plus rapproché des trois cavaliers, celui qui portait la veste de velours vert, et dont les longs cheveux blonds retombaient en gracieuses boucles sur ses épaules, abaissa son fusil, sans s'arrêter, comme en se jouant. Le chapeau du lieutenant, percé par une balle s'en alla rouler sur la lande à quelques pas.

— Diable ! dit Collot en courant après son couvre-chef, on ne peut pourtant pas les laisser approcher beaucoup plus.

C'était la première fois, peut-être, que le bon Spartacus se trouvait à pareille fête; toujours est-il que sa tenue en présence du danger ne fut pas celle d'un vétéran.

Dans la matinée, le lieutenant Collot s'était constamment chargé de commander la manœuvre. Lorsque le capitaine se vit seul en présence des devoirs de son grade, il sembla tomber dans une étrange perplexité.

Cependant les assaillants arrivaient à portée de pistolet; il fallait se décider.

Soit fatigue, soit tout autre motif, la voix de Spartacus trembla sensiblement lorsqu'il adressa à sa troupe cette allocution inusitée :

— Citoyens soldats ! je pense qu'il est temps de tirer un peu, qu'en dites-vous?

— Garde à vous !... joue... feu ! criait au même instant, par derrière, Collot qui avait reconquis sa coiffure.

— C'est absolument ce que je voulais dire, fit observer le capitaine, un peu rassuré par la présence de son bras droit.

Mais sa voix se perdit dans le bruit de la décharge, et, dès ce moment, les soldats conçurent une très médiocre idée de son courage.

Au commandement, les assaillants, détournant leurs chevaux, les firent caracoler à droite, à gauche, en s'éloignant rapidement. La décharge une fois faite, les Bleus les virent revenir comme la foudre, et, avant qu'ils eussent rechargé

leurs armes, les cavaliers étaient à demi-portée. Trois coups partirent en même temps, trois soldats tombèrent.

Alors une voix fraîche et douce arriva jusqu'aux républicains.

— Salut et fraternité, citoyens ! disait-elle. Un pour chaque. Il nous reste trois coups encore; mais si nous nous mettions à prodiguer ainsi vos précieuses existences, nous en verrions trop tôt la fin... Défenseurs de la patrie, au plaisir de vous revoir !

— Brigand ! attends-nous donc ! hurla Collot écumant de rage.

La jeune fille l'entendit : par une bravade folle, au lieu de s'éloigner avec ses deux compagnons, elle fit encore quelques pas en avant.

Elle ouvrait la bouche pour lancer un nouveau sarcasme, lorsque le lieutenant l'ajusta de son pistolet à la dérobée, et visant avec tout le soin dont il était capable, lâcha son coup.

Le cheval de l'enfant fit un bond; monture et cavalier tombèrent.

Au bruit du coup, les deux autres s'étaient retournés.

— Anne ! ma sœur ! s'écria Édouard.

— Voilà ce que je craignais ! dit amèrement le Marquis. Un effort ! mais de la prudence. Songez que, si nous sommes pris, tout espoir de délivrance est perdu pour elle.

Le galop de leurs chevaux les amena près de la jeune fille en quelques secondes; mais les soldats, bien plus rapprochés, arrivèrent en même temps. Cependant les deux coups de fusil des royalistes abattirent les premiers républicains; le Marquis saisissait déjà sa belle cousine, lorsque la balle du second pistolet de Collot effleura le cou de son cheval; l'animal se cabra et partit comme un trait.

Édouard, resté seul, entouré de toutes parts, et sur le point d'être lui-même fait prisonnier, passa sur le ventre aux soldats de la Convention, et rejoignit son cousin la rage au cœur.

Quelque temps ils harcelèrent le détachement; plus d'un Bleu tomba encore avant d'atteindre la lisière de la forêt.

Arrivé là, le lieutenant Collot éleva sa grosse voix et jura qu'au premier coup de fusil le prisonnier serait passé par les armes.

Aussitôt on vit les deux chouans disparaître derrière les arbres.

Le détachement, moins fort de quatre à cinq hommes, arriva sans autre accident au lieu de sa destination.

III

A une lieue nord-ouest de la Gacilly, au centre des plus épais taillis de la Forêt-Neuve, il existe une vaste clairière traversée par un ravin profond. Les rives de ce ravin, hautes, coupées à pic, surplombant même quelquefois, portent à leur sommet comme une chevelure de broussailles qui se mêlent, si touffues, si embrouillées, que l'œil ne peut percer au delà et s'arrête sur cette voûte de verdure, recouvrant un précipice de plus de trente pieds. C'est le *Saut-du-Bouc*. A l'appui de ce nom fantastique, on raconte dans le pays une interminable légende où l'on voit un chevalier, trompé par le démon qu'il poursuit sous la forme d'un bouc, arriver armé de toutes pièces au galop de son cheval de bataille, et s'engloutir à la grande joie du maudit, qui se pâme de rire et lui fait des cornes sur l'autre bord. On montre encore l'endroit où Satan posa son pied pour faire le saut. Ce pied a laissé son empreinte sur le roc : quatre doigts et l'orteil, le tout d'une exécution parfaite et dessiné de main de maître.

Non loin de cet endroit qui forme à peu près le centre de la clairière, s'élève une large pierre quadrangulaire couchée sur quatre supports trapus; les gens du pays l'appellent

la *Table des païens,* sans doute par souvenir traditionnel de son ancien usage.

Cette table est, en effet, un monument des Celtes, probablement un autel servant jadis aux cérémonies druidiques.

Les paysans morbihannais sont convaincus *qu'il revient* près de cette pierre; c'est-à-dire que les âmes des trépassés affectionnent ce lieu, et s'y donnent volontiers rendez-vous pour leurs nocturnes assemblées. Aussi n'en parlent-ils qu'après un signe de croix préalable. Nulle considération ne pourrait porter un homme seul à s'en approcher dès que la nuit est tombée.

Dans le fond du ravin, et presque verticalement au-dessous de la table, se trouve une excavation d'une étendue considérable; est-ce un ancien lit souterrain du torrent qui l'aurait abandonné depuis des siècles pour suivre sa direction actuelle? Est-ce le complément de la table celtique, le temple mystérieux où se consommaient les sanglants sacrifices des Druides? La dernière hypothèse est la plus probable.

Quelle que soit d'ailleurs son origine, cette caverne convenait merveilleusement aux réunions des paysans révoltés; sa bouche est couverte par une telle profusion de ronces, réunies là comme à plaisir, que, fût-on parvenu au fond du ravin, on pourrait passer et repassser auprès d'elle sans la deviner. D'ailleurs, l'eau qui remplit le torrent une bonne moitié de l'année suffirait seule pour ôter jusqu'à l'idée qu'une retraite humaine put exister en un lieu pareil.

Pourtant si, le 15 août 1793, une heure après les événements que nous venons de rapporter, le hasard ou la trahison eût permis à quelqu'un de glisser un coup d'œil curieux à travers les broussailles de l'ouverture, un spectacle aussi étrange qu'animé aurait frappé son regard.

La caverne était de forme oblongue; des deux côtés, le long des parois humides, s'étendait une litière de paille, large de la hauteur d'un homme et foulée à intervalles égaux. A l'une des extrémités de cet immense divan, s'a-

lignaient cinq ou six tentes ou cases formées, de toile grossière; à l'autre se trouvait un ratelier pour uue douzaine de chevaux.

Au-dessus de toutes les places foulées, formant comme autant de sillons sur la paille, étaient suspendus, à des crochets de bois fixés dans le roc, tantôt un fusil de chasse luxueusement orné, tantôt une longue et mince canardière, quelquefois un tromblon de cuivre, à la gueule évasée, le plus souvent un fusil de munition.

Le reste du mobilier consistait en escabelles boiteuses, en vases de terre, etc. Il y avait aussi d'épaisses tables de chêne, à peine dégrossies, comme on en voit dans les fermes.

Aux deux côtés de l'entrée, une sentinelle, en saie de toile et pantalon flottant sur de larges sabots, se tenait debout, le fusil à l'épaule.

L'œil du curieux aurait glissé sur tous ces détails matériels : la scène que nous avons annoncée comme devant captiver son regard, se passait dans la partie la plus reculée de la grotte.

Là, en effet, plus d'armes d'aucune espèce, plus rien de ce qui pouvait rappeler la vie aventureuse et sanglante du soldat : une pierre recouverte d'une toile, sur la pierre, un crucifix; tout autour, le sol nu; sur le sol, cent cinquante paysans et quelques femmes agenouillés dans un pieux recueillement.

Debout devant la pierre, autel rustique qui, chaque matin, lui servait à célébrer le saint sacrifice, l'ancien curé de la Gacilly, vieillard au front vénérable, psalmodiait lentement un verset des hymnes sacrées. Chaque membre de l'assemblée, animé d'une foi également vive et sincère, adoucissait sa voix rude pour répondre le verset suivant. On chantait vêpres dans le *Trou des païens,* le jour de l'Assomption en l'an 1793.

Dieu nous garde ici de faire du pittoresque avec ce qui est touchant ! Comment, d'ailleurs, essayer de rendre les détails de cette scène sans en gâter la magnifique et simple émotion? Ce vieux prêtre disant avec ferveur les louanges

du Très-Haut quand toutes les misères, toutes les privations pèsent sur les derniers jours de sa vie; ces hommes vaillants, dont l'existence se résume en deux mots : prier, combattre; qui ne laissent leur rosaire, béni sur l'autel de madame sainte Anne d'Auray, que pour saisir l'arme suspendue au-dessus de leur couche et confesser, vainqueurs ou mourants, ces deux principes si purs de tout intérêt humain : dévouement au trône écroulé, foi au Christ méconnu; ces femmes à la vertu antique, suivant à la mort leurs frères et leurs époux; tout cela, prêtres, paysans, gentilshommes, femmes, s'appelle d'un nom commun dans l'histoire, ce sont les *chouans*.

Conter leur héroïsme serait peine perdue : ils n'ont pas plus besoin de nos louanges que souci des insultes de quelques-uns.

Leur récompense, à eux, n'est pas de ce monde. Ce n'était certes point pour inspirer des épopées qu'ils donnaient à la France infidèle et déshonorée l'exemple de l'honneur et de la fidélité.

Les chouans rassemblés dans le *Trou des païens*, étaient les restes d'une bande nombreuse, composée en majeure partie des anciens tenanciers du Marquis. Celui-ci, admirateur passionné de M. de la Rouarie, avait saisi tout d'abord la portée des audacieuses et vastes combinaisons du créateur de l'association bretonne.

Jugeant les autres d'après lui-même, le Marquis tout jeune encore avait pris au sérieux les acclamations qui s'élevèrent de toutes parts dans les assemblées de la noblesse, lorsque M. de la Rouarie y développa pour la première fois ses plans d'organisation militaire.

Ici, celui qui signe ces pages sent le besoin de prendre la parole pour rappeler qu'il n'en est que l'éditeur. Leur auteur véritable, le général Marquis de la M... garde la responsabilité de son admiration pour la Rouarie et du bon marché qu'il faisait de l'intelligence politique des gentilshommes bretons.

Cela dit, je laisse continuer mon auteur :

Le Marquis dut connaître plus tard que les bonnes gens

de Bretagne avaient applaudi la Rouarie sans le comprendre. Bien peu mirent ses plans à exécution; beaucoup agirent en sens diamétralement contraire.

Mais nous parlons d'un temps où le Marquis ne doutait point du succès.

De retour dans ses terres, sans lever précisément ses hommes, il les avait mis en état de se montrer en armes au premier signal.

Tout ce plan de la Rouarie, si habilement conçu, échoua pourtant, comme chacun sait. Les susceptibilités jalouses des chefs secondaires, l'ineptie, la faiblesse ou le zèle mal dirigé de quelques-uns, la trahison de certains agents salariés, l'absence trop prolongée des princes, tout se réunit pour faire manquer l'entreprise.

La Rouarie mourut.

Mais son hardi travail ne devait pas rester sans résultat. Quand les soldats de la Convention se mirent à sillonner en tous sens la Bretagne, ils trouvèrent dans beaucoup de paroisses une résistance aussi opiniâtre qu'inattendue; on put se convaincre alors de l'efficacité d'une résistance générale qu'on eût organisée sur le même modèle.

Si les districts, en effet, qui avaient suivi les instructions de la Rouarie, quoique peu considérables et isolés les uns des autres, causèrent à la République des pertes énormes, quel n'eût point été le résultat d'un soulèvement opéré avec ensemble et conduit par un chef intelligent? Lorsque, notamment, le premier détachement de Bleus vint pour occuper Carentoir et la Gacilly, le tocsin sonna dans toutes les paroisses environnantes; en un clin d'œil, le Marquis se trouva à la tête de plus de mille hommes.

Il combattit et vaillamment, mais les Bleus recevaient sans cesse du renfort; à l'époque où se passe notre histoire, 150 hommes seulement restaient sous ses ordres.

C'était bien peu pour se défendre, et certes ce n'était point assez pour vaincre, cependant le Marquis nourrissait toujours l'espoir d'un soulèvement en masse du Morbihan

et de l'Ille-et-Vilaine; il demeurait à son poste pour favoriser au besoin ce mouvement.

En cet endroit, M. de la M... s'arrêtait pour pousser un grandissime soupir et dire :

— Ce n'était pas si fou que vous pourriez le croire. Si la Bretagne avait aperçu seulement à l'horizon le bout du nez d'un prince... mais les princes ont quelquefois le bout du nez trop prudent !

Et M. de la M..., après un second soupir, reprenait ainsi son histoire :

Les vêpres étaient presque terminées lorsque Edouard et le Marquis revinrent de leur malheureuse expédition. A leur entrée dans la grotte, le bruit de leurs pas fit à peine relever quelques têtes de femmes; dès qu'ils se furent agenouillés en silence, l'assemblée continua de célébrer la fête de la Vierge avec recueillement et piété.

Quand le dernier psaume eut cessé de retentir sous la voûte, le curé se prosterna devant l'autel et dit :

— Mes frères, n'oublions point nos morts. Prions pour eux avec ferveur afin que, notre tour étant venu, nous trouvions, nous aussi, de ferventes prières. Nous allons dire le *De Profondis* pour le repos des âmes de...

Ici une longue liste de noms, souvent interrompue par un pénible soupir sortant de la poitrine d'un père, d'un frère perdu dans la foule, ou par les sanglots étouffés des femmes agenouillées de l'autre côté de la grotte. La liste épuisée, le prêtre entonna le *De Profondis*. Les chouans, habitués à compter chaque jour sur leur trépas du lendemain, répondirent pieusement l'hymne mortuaire; puis, le prêtre ayant donné la bénédiction, tout le monde se leva.

Le Marquis sortit le premier et fit ranger sa troupe au fond du ravin.

— Cinquante hommes et un nouveau capitaine arrivent ce soir à la Gacilly, dit-il. L'attaque projetée n'aura point lieu cette nuit.

Il parcourut les rangs du regard, parut faire un choix dans la foule et appela :

— Jean Huber! Jean Balagui! Joson Guer! Michel Mesion!

Quatre chouans sortirent du rang en silence, le Marquis continua en s'adressant au reste de la troupe :

— Allez vous reposer, mes fils, et dormez pour deux nuits; demain il vous faudra veiller.

Une fois le gros de la bande rentré dans la caverne, le Marquis se trouva seul avec les quatre hommes qu'il avait choisis, Édouard et le curé.

Il jeta sur ces deux derniers un regard de contrainte fort significatif, mais inutile, attendu la curiosité naturelle du bon prêtre et la préoccupation d'Edouard.

— Mademoiselle Anne est prisonnière, dit-il.

— Prisonnière! répétèrent ensemble les quatre paysans : notre demoiselle!

Leurs yeux interrogeaient le jeune comte de Vimar comme pour implorer le démenti de cette triste nouvelle; Edouard comprit et répondit en baissant la tête.

— Ma sœur est à la Gacilly.

— Hélas! monsieur le Marquis, voilà un bien terrible événement, dit à son tour le prêtre avec émotion. Cette chère demoiselle! Comment cela est-il donc arrivé?

— Monsieur le recteur, répondit le Marquis dont la voix trahissait la secrète impatience, ce serait une longue histoire. Le mal est fait; l'essentiel est de le réparer, et cela sans perdre de temps. La jeune fille est indomptable; elle ne demandera certes pas grâce, et d'ailleurs à quoi bon? les Bleus ne font point de quartier...

Edouard se sentit frémir de la tête aux pieds, à cette affreuse idée. Les paysans dirent à la fois :

— Que faut-il faire, monsieur le Marquis? Seigneur Dieu que faut-il faire, pour délivrer notre pauvre demoiselle!... Allons, monsieur le comte, faut pas pleurer comme ça, nous la sauverons.

Edouard, en effet, avait laissé tomber sa tête sur sa main; l'image de sa sœur assassinée avait frappé son esprit d'un coup trop violent; il pleurait :

— Edouard, dit doucement le Marquis, vous allez vous

retirer. Ce qui reste à faire ne regarde que ces braves et moi.

Le jeune comte releva vivement la tête.

— Oh ! vous ne me donnez pas sérieusement cet ordre, s'écria-t-il, s'indignant à la pensée de rester au camp, tandis que d'autres s'exposeraient pour tenter la délivrance de sa sœur : c'est impossible, monsieur !

— Edouard, dit le Marquis à voix basse, vous m'avez résisté déjà une fois aujourd'hui; vous savez ce qui en est résulté.

Puis il ajouta tout haut :

— Monsieur le comte, laissez-nous je vous prie.

Cet ordre péremptoire ne souffrait pas de réplique, à moins de se mettre en rébellion ouverte; Edouard obéit; mais, avant de se retirer, il dit encore :

— C'est une cruauté sans motif, monsieur. Souvenez-vous que si malheur arrive, j'aurai le droit de vous demander compte de votre conduite de ce soir.

Le Marquis s'inclina avec froideur; puis, comme Edouard s'en allait tristement, il prit à part le curé de la Gacilly.

— Monsieur le recteur, dit-il, ce pauvre enfant me fait peine; n'irez-vous point le consoler?

Le prêtre suivit Edouard. Le Marquis attendait ce moment; il vint se placer au milieu de ses quatre compagnons, dans son regard se peignait la confiance sans bornes qui liait chaque chef de chouans à ses *gars*, il dit sans préambule :

— Il y a fort à parier que ceux qui vont aller ce soir à la Gacilly n'en reviendront pas; voulez-vous y venir?

— Oh ! monsieur le Marquis, vous le savez bien...

— C'est vrai, mes braves; mais, cette fois, j'ai dû vous montrer le danger. Le malheur de mademoiselle de Vimar intéresse ses parents et amis seulement; nul autre que Sa Majesté n'a le droit de réclamer votre sang. C'est pour le roi que je me suis donné à vous; vous m'aimez bien; pas un d'entre vous n'eut refusé de me suivre, pour moi-même, mais, avant tout, je suis le chef d'un corps royaliste, et

ne puis exposer mes soldats que pour le bien de la cause royale.

Prétendre que les chouans comprirent parfaitement cette distinction serait un peu hasardé peut-être : toujours est-il qu'ils portèrent religieusement la main à leur chapeau au nom de Sa Majesté, et qu'ils accueillirent la conclusion avec une grave et silencieuse déférence.

— Nous irons donc seuls, nous cinq, continua le Marquis; toi Huber, tu prendras ton fusil...

— Tiens pardié !

— Silence !... Tu prendras ton fusil. Vous, Jean, Joson, Michel, je vous donnerai des couteaux; vous n'aurez point d'autre arme.

— Oh !... firent les gars étonnés. Dame, monsieur le Marquis après ça, si c'est votre idée.

— La réussite de mon plan exige le silence; il ne faut pas qu'il y ait plus d'un coup de tiré... Maintenant, allez dormir une heure ou deux; je vous éveillerai quand il sera temps.

Les quatre chouans soulevèrent en silence l'amas de broussailles qui masquait l'entrée de la grotte et rentrèrent; leur chef resta seul appuyé au tronc rabougri d'un vieux chêne qui avait essayé de croître, privé d'air et de soleil, au fond du précipice.

Deux heures se passèrent avant qué le Marquis changeât de position. Pendant ce long espace de temps, son immobilité fut si grande qu'on aurait pu le prendre pour une statue, si parfois un profond et pénible soupir ne fût venu soulever sa poitrine, et montrer que, sous ce calme apparent, se cachait une grande agitation intérieure.

Il était, en effet, dans un moment de grave irrésolution.

Sa conduite ultérieure, ce qu'il devait faire pour servir le plus utilement possible la cause à laquelle il s'était si franchement dévoué, c'était là le sujet de ses réflexions de tous les jours, mais cette nuit, la captivité de mademoiselle de Vimar venait encore ajouter à ses incertitudes.

Force lui était de s'avouer l'insuffisance de sa troupe pour tenir désormais les Bleus en échec. Le nombre des Chouans

augmentait chaque jour il est vrai, mais ces nouveaux ennemis de la Convention n'avaient du chouan que le nom et l'intrépidité.

C'étaient tantôt des hommes isolés, qui, ruinés ou traqués par les républicains, leur déclaraient une guerre à mort, et, embusqués dans les bruyères, guettaient nuit et jour leurs victimes; tantôt de petites bandes de dix, quinze ou vingt hommes au plus, combattant les Bleus, mais ne reculant guère à l'occasion devant le pillage d'un château royaliste; agissant, du reste sans concert aucun, et plus disposés à se détruire les uns les autres qu'à se prêter un mutuel secours.

Le Marquis savait parfaitement que, pour le parti royaliste, les chances de succès n'étaient point alors en Bretagne; il connaissait les progrès extraordinaires des généraux vendéens; le général de Bonchamp, avec lequel il entretenait une correspondance intime, le pressait de venir joindre son corps. Aussi, la veille même, avait-il résolu de tenter un dernier effort sur la Gacilly, et de passer ensuite la Loire pour rallier l'armée catholique.

La captivité de Mademoiselle de Vimar dérangeait tous ses plans.

Les Lepriol de Vimar, vieille noblesse de Josselin et les de la M... (car il faut bien vous avouer que le brave général me racontait ici sa propre histoire en ayant soin de ne se désigner jamais que par un nom de guerre « Le Marquis ») étaient alliés depuis des siècles. Le Marquis, après avoir vu Anne toute petite au château de son père, l'avait retrouvée jeune fille quand il était revenu de l'émigration en pleine Terreur avec le dessein arrêté de tirer l'épée en faveur du roi prisonnier au Temple.

Au milieu de sa vie de dangers toujours renaissants, la vue continuelle d'Anne, son exquise beauté, la tournure exceptionnelle de son esprit audacieusement romanesque, avaient agi sur l'âme du Marquis. Insensiblement, avant qu'il eût songé à y prendre garde, il avait dû s'avouer qu'il souhaitait ardemment d'obtenir sa main.

Dès lors, ce sentiment avait jeté des racines trop profondes pour qu'on pût songer à le combattre. Mais à mesure que son projet de prendre Anne pour sa femme s'affermissait, il déplorait davantage la vie aventureuse de la jeune fille, l'oubli où elle mettait les douces habitudes de son sexe.

Oubliant les premières impressions qui avaient agi sur lui si vivement, il regardait maintenant comme autant de travers cette hardiesse extraordinaire, ce courage tout viril qui, bien probablement, avaient été les premiers appâts où s'était pris son cœur. Il maudissait d'autant plus ce malencontreux héroïsme, qu'il y voyait l'obstacle le moins sérieux, sans doute, mais le plus insurmontable à sa jonction avec M. de Bonchamp.

Au milieu de la bande du *Trou des païens*, composée des vassaux du Marquis et de ceux de la maison de Vimar, Anne pouvait, en effet, suivre à son aise sa bizarre vocation. Les bons chouans de Bretagne l'admiraient, l'idolâtraient, la respectaient à l'égal d'une sainte; mais ailleurs, dans les rangs de l'armée royale, que deviendrait la pauvre amazone?

C'étaient ces pensées, la dernière surtout, malgré sa faible importance relative, qui absorbaient le Marquis. Aux reproches de sa conscience, il avait à opposer la captivité d'Anne. Pouvait-il en effet la laisser entre les mains des Bleus?

Mais d'un autre côté, ce malheur serait-il arrivé s'il eût fait taire sa faiblesse et laissé, pour de plus nobles combats, ces inutiles et dangereuses escarmouches de Bretagne?

Il s'indignait d'avoir pu mettre en balance son amour pour une enfant et le service de Sa Majesté; il avait honte de lui-même. Puis, tout à coup, chose étrange ! honte et indignation s'évanouissaient comme un songe, pour faire place à la rêverie la plus mélancolique et la plus pastorale, quand il se faisait cette question, tourment éternel de quiconque met son bonheur à la merci d'une femme: — M'aime-t-elle?

Sa distraction, favorisée par le silence et la solitude, menaçait de se prolonger encore, lorsque, fort heureusement pour Mlle de Vimar, à qui sa langoureuse méditation était d'un assez mince secours, un rayon de lune se frayant tout à coup un passage à travers la voûte des broussailles, vint frapper d'aplomb son visage. Le Marquis tressaillit à cette vue; mais, avant qu'il eût le temps de faire un mouvement, la voûte se referma, le rayon disparut, et un corps pesant tomba au fond du précipice.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur le Marquis, dit en même temps la voix d'Huber, il doit être bien mort; mais voyez voir pourtant si c'est un effet de votre bonté. Ces enragés ont la vie dure.

Le Marquis marcha vivement dans l'obscurité; au second pas qu'il fit, son pied heurta contre un cadavre.

Huber arrivait en ce moment au fond du ravin.

— C'est Mathurin Caignel, dit-il froidement, sauf vot' respect, monsieur le Marquis.

— Et pourquoi l'avoir tué, malheureux?

— Dame ! c'était un *pataud;* je m'en doutais depuis hier, et je l'avais guetté aujourd'hui toute la journée; je l'ai trouvé cette nuit.

— Mais qui te dit qu'il fût un traître?

— M'est avis que vous n'avez pas regardé le corps, sans cela vous auriez vu briller ses boutons d'étain. Caignel s'était fait Bleu, sauf respect, monsieur le Marquis; il est en uniforme.

Le Marquis punissait vigoureusement les meurtres isolés qui déshonorent inutilement un parti; mais ici la trahison était flagrante. Ce Caignel était un déserteur devenu espion, et Huber avait probablement sauvé toute la troupe d'un danger imminent.

Néanmoins le Marquis prit un ton sévère.

— Pourquoi as-tu quitté le camp sans ordre? demanda-t-il.

— Dame ! balbutia le gars en roulant son chapeau entre ses doigts : j'ai quitté le camp pour guetter Caignel.

— Tu seras puni; un meurtrier nocturne n'est pas digne de faire partie des troupes de Sa Majesté.

— Dame! monsieur le Marquis!...

Le chouan qui venait de risquer sa vie en attaquant un ennemi nécessairement sur ses gardes et armé, ne trouva que cette exclamation douloureuse pour repousser le reproche peut-être injuste de son chef.

— Quoi! la nuit est-elle donc si avancée! s'écria ce dernier qui avait poussé le ressort de sa montre; onze heures et demie! Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard!

Il entra doucement dans la grotte avec Huber, et réveilla ses trois autres compagnons d'expédition qui dormaient côte à côte, d'un profond et bruyant sommeil. Il les fit entrer dans sa case, où il leur distribua, suivant sa promesse, des couteaux bien affilés : puis tous les cinq partirent sans bruit, grimpant le long des bords du ravin pour se diriger vers la Gacilly.

Leur marche était silencieuse, bien que rapide; les Bleus envoyaient souvent des espions dans les bois, témoin le transfuge Caignel, surpris par Huber à dix pas du *Trou des païens;* le moindre indice pouvait donner l'éveil.

La forêt Neuve s'étend jusqu'à un quart de lieue de la Gacilly. Pendant une demi-heure, nos aventureux voyageurs, couverts par le dôme de verdure qui s'élevait au-dessus de leurs têtes, ne s'aperçurent pas qu'un brouillard compact commençait à envelopper la plaine. Ce fut seulement à quelques pas de la lisière que le Marquis s'arrêta en disant :

— Ce brouillard nous fait la partie belle : la lune s'est cachée tout exprès pour nous. Écoutez et souvenez-vous... Toi, Huber, tu vas nous quitter ici; tu prendras le chemin de Carentoir; tu tourneras la Gacilly pour arriver par derrière, du côté de la caserne... Approche.

Le Marquis lui dit quelques mots à l'oreille et ajouta tout haut :

— Tu m'entends; il n'est pas nécessaire de tuer cet homme.

— Dame! fit Huber, évidemment désappointé; ça en ferait tout de même un de moins.

— Tu ne le tueras pas... va!

Le paysan partit.

— Pour nous, mes gars, reprit le Marquis, nous avons autre chose à faire. Huber est intelligent; grâce à lui, je suis sûr de parvenir jusqu'à Mlle de Vimar, mais ce n'est pas tout: il faut songer au retour. Je connais le lieutenant Collot; à la moindre alerte, il envoie des patrouilles sur la lande. Pourtant, mes gars, il faut que Mlle Anne soit sauvée.

— Ça, c'est sûr, dirent les trois paysans.

— S'il ne faut que se mettre en avant et recevoir les coups à sa place, ajouta Jean Balagui, colosse de plus de six pieds, dont le courage et surtout la force étonnante faisaient bruit dans tout le pays et même parmi les Bleus : je dis que je suis là, moi Balagui.

Le Marquis jeta sur les membres noueux de l'athlète un regard de satisfaction.

— C'est bien, dit-il; tu protègeras seul Mlle Anne pendant la retraite. Es-tu content?

— Je suis là, moi Balagui! répéta seulement le gars en redressant son torse gigantesque.

Le Marquis continua :

— A la première alarme tu ôtes tes sabots, tu saisis dans tes bras Mlle de Vimar et tu prends la fuite sans faire aucun bruit, sans dire une parole... Vous, au contraire, continua le Marquis en s'adressant aux deux autres, vous crierez « sauvons la demoiselle, » et vous détalerez à grands fracas, dans la direction opposée; il faut qu'on vous poursuive... Joson et toi, Michel, votre tâche est la plus dangereuse; la remplirez-vous.

Les deux chouans répondirent oui d'une même voix; ce simple mot dans leur bouche valait pour le Marquis le serment le plus solennel.

— Dieu nous assiste! dit-il; en route, mes gars, faites-vous petits et ne soufflez pas.

Ils s'engagèrent sur la lande, leur marche devint lente

les plus minutieuses précautions étaient prises pour éviter le bruit. Ils furent ainsi près d'une heure à franchir le court espace qui sépare la Forêt-Neuve de l'Oust, dont le courant baigne les dernières maisons de la Gacilly.

Pour éviter le pont, sur lequel devait se trouver une sentinelle, la rivière fut traversée à gué, et la petite troupe entra dans le chemin montant et pierreux qui conduit au centre de la ville en longeant les murs du cimetière.

A l'angle de ce mur, le Marquis fit faire halte : de cette place, il pouvait voir la prison de sa jeune cousine, et le corps de garde qui veillait devant la porte grillée.

La tâche d'Huber était d'une autre nature, à ce qu'il paraît. Dès qu'il eut fait le détour convenu et qu'il fut à portée des avant-postes républicains, il se mit à faire un grand tapage dans le fourré, s'efforçant d'imiter la marche de plusieurs hommes, et battant les buissons à la ronde avec le canon de son fusil.

De ce côté, les taillis touchent la ville; le chouan était à peine éloigné d'une demi-portée, lorsque la sentinelle cria son premier *qui vive!*

Il ne répondit rien et continua tranquillement son manège en avançant toutefois de manière à tenir un gros arbre qu'il voyait confusément à travers le brouillard, entre lui et le soldat républicain.

— Qui vive ! dit encore celui-ci.

Le chouan put l'entendre armer son fusil.

— Ne te gêne pas, mon bonhomme, grommela-t-il en redoublant son tapage.

— Qui vive ! répéta pour la troisième fois la sentinelle.

— Joue ! feu ! s'écria Huber en éclatant de rire.

Au même instant, il sentit le vent d'une balle qui passait en sifflant à quelques lignes de son visage.

— Je n'étais pas couvert, donc ! dit-il avec sang-froid. Allons ! ces Bleus du démon apprennent à viser, c'est sûr.

Puis, arrondissant deux de ses doigts qu'il posa entre ses lèvres, il fit retentir les fourrés de ce sifflement aigu, pro-

longé, terrible signal bien connu des Bleus, et cria comme un acteur à la cantonnade.

— Ohé ! oh ! les gars ! dévalez !

Il déchargea son fusil en l'air, tout en continuant à part lui :

— Si on peut perdre comme ça une balle et un coup de poudre à cinquante pas d'un pataud !... Suffit ! monsieur le Marquis a des drôles d'idées, mais il ne plaisante pas.

Huber ne s'était joint que depuis peu à la bande du *Trou des païens*. Auparavant il faisait la guerre en amateur pour son propre compte. C'était alors un de ces Chouans isolés qui harcelaient sans cesse les Bleus et leur faisaient plus de mal que les bandes organisées.

En ce temps-là, Huber se retirait les nuits dans son ancienne maison, où sa femme avait été massacrée par les républicains dès le commencement de la guerre. Un jour, ceux-ci mirent le feu à la cabane, et le chouan, ajoutant un nouveau serment de vengeance à tous ceux amassés dans son cœur, prit son mobilier, c'est-à-dire sa gourde et sa carnadière, et vint se mêler à la bande du Marquis. Pendant qu'il travaillait seul, il avait contracté la mauvaise habitude de faire la guerre aux hommes comme on chasse les loups. Ce n'était pas la méthode du Marquis, à ce que disait, du moins, le brave général de la M...; néanmoins, on gardait Huber au *Trou des païens*, à cause de son intelligent dévouement et de l'imperturbable sang-froid qu'il déployait dans les plus terribles dangers.

Huber était généralement taciturne au milieu de ses camarades; mais dès qu'il se retrouvait seul il causait : c'était là un autre résultat de son long isolement.

En toutes rencontres, même les plus périlleuses, il se complaisait en d'interminables monologues, sans que le fracas de la fusillade pût le déterminer à manger une syllabe.

La sentinelle avait crié aux armes, mais ce cri était superflu; les deux coups de feu avaient éveillé la garnison; quelques minutes après, tous les Bleus en armes se précipitaient sur le lieu de l'attaque présumée.

Devant la prison, un poste de dix soldats veillait toutes les nuits. Ces hommes, que l'alerte trouva debout, furent les premiers à se porter en avant; la prison resta sans défense. Le Marquis n'attendait que ce moment; il s'élança aussitôt, suivi de ses trois compagnons.

IV

Lorsqu'elle s'était vue prisonnière, Mlle de Vimar avait été atterrée d'abord, et, certes il y avait de quoi; dans ces guerres d'extermination, l'habitude n'était pas de faire quartier.

Mais bientôt le naturel intrépidement orgueilleux de la jeune fille avait pris le dessus. Ce fut d'un pas ferme et la tête haute qu'elle suivit le détachement dans sa marche sur la Gacilly.

Pendant que les conscrits continuaient leur route, grognons et las comme devant, les deux officiers considéraient avec surprise la frêle et délicate beauté du prisonnier.

Plusieurs fois le lieutenant fut sur le point de deviner la vérité; mais le pas leste et l'allure déterminée du jeune chouan le rejetaient dans son incertitude. Le capitaine rompit le premier le silence.

— Ce sont des diables, citoyen lieutenant ! dit-il; ce sont de véritables diables ! Qui pourrait jamais penser qu'un enfant, car c'est un enfant, et même un bien joli enfant, n'est-ce pas, citoyen? est déjà si avancé dans le mal ! Coquin de pays ! Lieutenant, vous n'êtes pas blessé, j'espère?

Le lieutenant ôta son chapeau et montra le trou de la balle.

— Peu s'en est fallu, comme vous voyez, citoyen capitaine, dit-il. Le jeune homme tire bien; je voudrais en dire autant

de nos soldats, dont les cinquante fusils ont fait du bruit et de la fumée : voilà tout. Mauvais outils ! les hommes, s'entend.

Le capitaine approuva du geste, et, redoutant une tirade militaire, il se hâta d'ajouter :

— Quand je vous disais, moi, que les brigands sortent de terre dans cette contrée infernale ! Vive la République, citoyen ! Ah ! Sapristi, vive la République ! mais on pourrait la servir plus agréablement ailleurs. Sommes-nous bien loin encore du souper?

— Quel est donc cet homme? se demandait Collot en fronçant le sourcil; où a-t-il fait la guerre? La Convention, il faut le dire, nous envoie de singuliers soldats !

— En attendant, reprit Spartacus d'un air qu'il voulait rendre narquois, je vais tâcher de circonvenir ce jeune ci-devant. Fiez-vous à moi; le drôle sera bien fin si je n'en tire pas quelques renseignements précieux sur les dispositions de l'ennemi. Vous allez voir !

Il ralentit le pas pour laisser approcher le prisonnier et commença :

— Citoyen rebelle !

A cette burlesque apostrophe, Anne le regarda en fermant l'œil à demi; son visage avait ainsi une expression de moquerie telle, que le rusé diplomate ne put achever sa phrase.

Il resta la bouche ouverte, piteux et entièrement décontenancé; mais notre amazone vint elle-même à son secours. Voyant devant elle une de ces débonnaires et paisibles physionomies dont le cachet est partout bien connu, elle dit avec douceur :

— Eh bien, monsieur le capitaine, vous disiez, je crois : citoyen rebelle? Pardon, si je vous ai regardé d'un air un peu surpris. Ces deux titres ne m'appartiennent pas, il m'était permis de douter qu'ils me fussent adressés. *Citoyen?* fi donc ! On a par trop avili ce nom-là, je n'en veux pas. Pour *rebelle*, Dieu sait, monsieur le capitaine, auquel de nous deux cette qualification peut convenir.

— Jeune homme, reprit alors Spartacus, honteux du malheureux succès de son début, peu m'importe le nom que vous voulez prendre. Je vous appellerai comme il vous plaira désirant user de clémence envers vous.

— Merci. Vous venez de me nommer, jeune homme; continuez, je vous prie; le titre est large, et ce serait un grand hasard s'il ne pouvait me convenir.

— Eh bien ! jeune homme, c'est cela ! s'écria le capitaine en reprenant son astucieux sourire. Causons un peu, voulez-vous?... Il fait une chaleur...

— Étouffante, monsieur.

— Étouffante ! C'est le mot... Jeune homme, vous vous exprimez avec facilité. Vous avez reçu, j'en suis sûr, une éducation recommandable... Comme la mienne, du reste.

— Mais, monsieur le capitaine...

— Oh ! voyez-vous, je m'y connais... Et, dites-moi, celui que vous nommez le Marquis. Vous savez, hein?

— Oui... Eh bien?

— Pourrait-on connaître son adresse?

— Son adresse ! répéta le prisonnier étonné.

— N'ayez pas peur; c'est dans son intérêt... Où loge-t-il ce vertueux citoyen?

— Pas plus citoyen que moi, capitaine.

— J'entends bien !... Où loge-t-il, ce chevaleresque défenseur d'idées et de principes un peu moisis, peut-être, mais qui ont leur bon temps? moi, d'abord, je n'ai pas de préjugés : un marquis peut valoir un savetier... dites-moi où il loge.

— Vous voudriez le voir, peut-être.

— C'est le mot ! Le voir... Une simple visite d'amitié.

— Capitaine, rien n'est plus facile; je suis convaincu que lui-même sera très flatté de faire votre connaissance.

— En vérité !... bien honnête... Mais son domicile est bien gardé?

Une idée bouffonne traversa l'esprit de la jeune fille; le capitaine méritait une punition pour ce rôle de traître, qu'il jouait fort mal à la vérité, mais qu'il jouait de tout son cœur.

— Vous voulez dire son palais ! rectifia-t-elle avec emphase.

— Son palais, c'est le mot, commençait l'accommodant Spartacus, son palais doit être bien gardé...

Il fut interrompu par le prisonnier, qui reprit sévèrement :

— Je ne puis répondre à votre question, monsieur. Qui peut se vanter de connaître les créatures qui veillent au seuil de ce palais? Le Marquis est un être très puissant, un être redoutable. Si je vous disais... mais vous ne me croiriez pas.

— Dites toujours, jeune homme, s'écria le capitaine avec une curiosité d'enfant.

— J'ai entendu, reprit Anne mystérieusement, des gens graves et bien informés raconter des choses extraordinaires... surnaturelles !

— En vérité?

— Les balles de mousquets rebondissent sur sa poitrine, les poignards s'émoussent sur ses flancs...

— Par exemple ! Les poignards !

— Chut ! l'air que nous respirons est à ses ordres, et lui redira nos paroles. Écoutez ! ce vent qui passe, c'est lui peut-être...

Le capitaine essaya de sourire.

— Moi qui vous parle, reprit encore Anne, je l'ai vu une fois. C'était pendant une noire nuit d'hiver... son front rayonnait d'une lueur pâle, blafarde comme la lueur du feu follet qui sort des tombeaux. Que ce soit une auréole divine ou la couronne fatale des maudits, nul ne peut le dire. Ce que chacun sait, c'est qu'il n'est pas né d'une femme... Le Marquis n'est point un homme !

A mesure qu'elle avançait dans sa description fantastique, Mlle de Vimar devenait plus mystérieuse et plus solennelle; les derniers mots furent dits avec toute l'emphase désirable. Le capitaine fit un soubresaut en répétant :

— Point un homme... drôle de pays !

Il était un peu pâle et ouvrait déjà de grands yeux effarés.

— Ah ça, mais, demanda-t-il tout bas, qu'est-il donc alors?

— Je ne sais; ne m'en demandez pas davantage, monsieur. Hélas! pour votre repos, peut-être, vous en ai-je déjà trop dit.

— Comment, comment, jeune homme! s'écria Spartacus sérieusement inquiété; qu'entendez-vous par ces paroles?

— Chut!

— Mais... permettez...

— Rien! Parlons d'autre chose, je vous supplie... Vous avez l'air bien las, capitaine?

— C'est soif que j'ai surtout, une soif de bœuf!... Mais, dites-moi donc un peu, jeune homme, c'est une chose incroyable!... On nous racontait bien des histoires, là-bas à Paris, mais ceci est plus fort, beaucoup plus fort! Peste! des balles qui s'émoussent! La Convention devrait bien décréter quelque chose... Des poignards qui rebondissent! C'est inimaginable et contraire à la raison!

— Silence, monsieur, dit en ce moment Anne que le capitaine n'amusait plus. Poursuivre ce sujet brûlant, c'est risquer votre vie!

Le pauvre homme n'osa pas insister davantage.

— C'est inimaginable! répétait-il en rejoignant son lieutenant; ce jeune homme est fort gentil et il n'avait pas l'air de se moquer de moi. Je sais bien que je risque ma vie, parbleu! et ce n'est pas ma vocation, mais en dehors même des périls de la guerre, que vais-je devenir dans ce pays de diables et de brigands? Hélas! pourquoi ai-je cédé mon fonds de commerce, pourquoi?

Une fois arrivée à Gacilly, Anne, enfermée dans sa prison, dépouilla tout à coup ce masque d'assurance et de gaieté railleuse qu'elle s'était imposée pendant la route. Ce n'était plus le jeune homme à la mine hautaine et railleuse, abusant sans vergogne ni pitié de la simplicité parisienne de l'excellent Spartacus.

Sûre d'être seule et ne craignant plus le regard insolemment curieux du vainqueur, Mlle de Vimar laissa tomber sa

tête entre ses mains et resta quelques minutes comme anéantie. Quand elle la releva, ses grands yeux étaient inondés de larmes; le guerrier était redevenu jeune fille.

Et certes, elle était plus charmante ainsi : son regard humide avait gagné en douceur ce qu'il pouvait avoir perdu de hardiesse et de fierté; l'ensemble de sa physionomie, rendu au caractère de son sexe, avait repris cette modestie, attrait nécessaire à la femme, qui se fait, en le dépouillant, un être incomplet, sans nom, privé à la fois de la puissance d'un sexe et de la grâce de l'autre.

Anne essuya ses larmes d'un air découragé; son regard fit lentement le tour de la prison. C'était une chambre triangulaire, formée de la moitié d'une grande salle carrée. La cloison avait été placée diagonalement, afin que la porte à double battant, située à l'un des angles pût servir à deux cellules à la fois.

L'escabelle du prisonnier était adossée à la cloison; son œil se perdait dans les demi-ténèbres de l'angle qui lui faisait face.

Dans cet angle, à quelques pieds du sol, était suspendue une sorte de pancarte ornée d'une vignette en couleur rouge représentant un bonnet phrygien, au bout d'une pique. Sous la vignette, Anne put lire, quand son œil fut habitué à la clarté douteuse de la prison, les trois mots sacramentels de la devise républicaine, « qui mentent comme trois laquais », disait le général de la M...

Liberté, Égalité, Fraternité.

Et au-dessous encore :

Il faut du sang pour régénérer la République.
— *Tout agent de la contre-révolution doit être jugé et fusillé dans les vingt-quatre heures.*

A la vue de cette menace brutale, qui lui disait son sort du lendemain, Anne se prit à sourire amèrement; un éclair

d'intrépidité brilla dans son œil, redevenu plus hautain que jamais. Ses larmes étaient séchées pour longtemps, l'écriteau l'avait consolée.

Très probablement, ce fut la première et la dernière fois qu'il produisit cet effet.

Lorsque Mlle de Vimar avait cédé un instant à sa faiblesse originelle, ce n'était pas la crainte, mais un sentiment plus féminin encore, la vanité, qui avait fait couler ses larmes.

Anne était réellement courageuse; du moins, elle avait cet impétueux mépris du péril, irréfléchi, nerveux pour ainsi dire, qui, chez les hommes, produit les mauvaises têtes souvent et parfois les héros : en aucun cas, elle n'eût craint la mort; mais ici surtout elle savait que le danger, si terrible en apparence, s'amoindrissait dans la réalité.

Son frère et le Marquis, en ce moment même sans doute, préparaient tout pour sa délivrance; le lendemain ne devait pas la retrouver dans ce cachot; elle croyait en être sûre.

Mais toute « belle, » dit un galant proverbe, a le droit d'être capricieuse. Notre jeune amazone usait largement de ce droit.

La veille encore, interrogeant sa conscience, elle s'était avoué que le Marquis occupait dans son cœur une bien grande place; elle avait été franche avec elle-même.

Tout cet instinct naïf de coquetterie qui la prenait à l'aspect du Marquis, ce désir immodéré de briller à ses yeux, de paraître pour lui, pour lui seul, belle, bonne, spirituelle; cette envie de plaire, en un mot, elle ne se l'était point dissimulée. Bien plus, quand, à son tour, était venue cette question :

— Pourquoi ai-je abandonné mes habitudes de jeune fille? Pourquoi me suis-je déguisée en homme de guerre, moi qui tremblais jadis au seul bruit du fusil de chasse d'Édouard? Était-ce uu besoin, un instinct irrésistible de courage et de dévouement? Était-ce une vocation?...

Elle avait eu la bonne foi de convenir que toutes ces choses: courage, dévouement, etc., existaient en elle, assurément,

mais n'eussent point suffi à lui faire perdre ce qu'elle nommait à présent les préjugés de son sexe.

Non. Elle avait voulu suivre Édouard, le plus chéri des frères et ne point se séparer du Marquis.

Et pourtant ces larmes qu'elle avait répandues, ces larmes auxquelles nous avons consacré un sentimental paragraphe, étaient tout simplement des larmes de dépit !

En prenant les habits d'un homme, elle en avait endossé la susceptibilité : M. le chevalier de Vimar comme elle voulait être appelée, ne pouvait supporter l'idée d'une délivrance, que devrait accompagner une série de reproches mérités, affectueux, mais humiliants par cela même; elle avait pleuré, parce que le Marquis allait être en droit de lui dire :

— Anne, reprenez, croyez-moi, votre robe de mousseline qui vous sied si bien; votre chapeau de paille qui vous rend si jolie. Vous êtes trop étourdie pour être soldat, monsieur le chevalier; trop belle, trop aimée surtout pour approcher les Bleus de si près, ma chère cousine et fiancée.

Or, elle n'ignorait point que le Marquis l'avait demandée en mariage à Mme de Vimar sa mère, fugitive et cachée dans une ferme du voisinage. Je vous le dis, malheur au Marquis s'il s'avisait de vouloir abuser de l'avantage apparent que lui donnerait la délivrance du jeune volontaire ! Mlle de Vimar ne devait point lui pardonner cela.

Dans cette position d'esprit, la vue de la menace muette griffonnée sur la pancarte, et destinée sans doute à reposer les yeux des prisonniers de la République, fit diversion, fort heureusement pour le Marquis, à des pensées d'orgueil qui lui devenaient de plus en plus hostiles.

L'aversion d'Anne pour ces odieuses couleurs qui avaient paré l'échafaud de son père — M. de Vimar avait été guillotiné à Vannes, — se réveilla si puissante à cet aspect, que tout autre sentiment dut lui faire place. Elle se leva tremblante de colère, et parcourut la chambre à grands pas.

La nuit commençait seulement alors, la jeune fille, fortement préoccupée, ne s'aperçut point du passage des heures.

Lorsque minuit sonna à l'église ci-devant paroissiale, elle marchait encore, roulant dans sa tête des projets de vengeance et de combats, dans lesquels involontairement, elle se plaçait toujours entre Édouard et le Marquis, veillant sur deux existences également chères...

Vers une heure du matin, elle fut tirée de sa rêverie par deux coups de feu qui retentirent presque en même temps au dehors. C'était Huber qui travaillait.

Quelques secondes après, on frappait violemment à la porte extérieure de la prison.

C'étaient le Marquis et les trois chouans qui profitaient de l'alerte donnée au corps de garde.

— On y va! on y va! répondit à l'intérieur une voix grondeuse et endormie.

Les coups redoublèrent; le dormeur ne s'en pressait pas davantage.

— Là, là, grommelait-il; la porte est bonne, vous ne la casserez pas. J'ai entendu des coups de fusil tout comme vous... faillis chiens que vous êtes! ajouta-t-il tout bas, — que voulez-vous que j'y fasse? Les gars arrivent, voilà... donnez-moi la paix, c'est tant mieux!

Le Marquis laissa échapper une énergique exclamation peu en rapport avec l'urbanité habituelle de ses manières. Mettant deux doigts dans sa bouche, il fit entendre un sifflement semblable à celui d'Huber, quoique moins bruyant, et frappa de nouveau en criant :

— Yvon!

— Saint bon Dieu! dit la voix, qui de grondeuse devint tout à coup inquiète, c'est lui pour sûr... Qui est là?

— Moi, dit le Marquis avec impatience; ouvre!

— Qui ça, vous?

— Tu le sais bien; ouvre! te dis-je.

— Plus souvent que j'ouvrirai sans le mot d'ordre, dites-le ou passez votre chemin.

— Yvon, mon ami, c'est moi, le Marquis... J'ai oublié le mot d'ordre.

— Tant pis! Aussi bien, je n'ai personne en prison qu'un

petit gars de deux sous qui ne vaut pas la peine qu'on en parle. Vous ne viendriez pas tout exprès pour délivrer ce freluquet-là !

Le temps passait; le Marquis se sentait pris d'un véritable désespoir.

— Au nom de Dieu ! s'écria-t-il, ne me reconnais-tu pas?

— Si fait, bien ! mais quelque malin esprit peut avoir pris votre voix; je veux le mot... Cherchez voir, not'maître; il y a dedans du gibier... et le reste.

Ces mots rappelèrent au Marquis le signal oublié, quittant le ton de la prière il dit avec autorité :

— Ouvre, au nom du roi ! « Gibet ! »

— « Gibier » dit aussitôt en ouvrant un bon gros paysan, à la bonne heure ! Quand on l'a pris au piège, il n'est pas encore sur la table... on vous salue bien monsieur le Marquis ! Qui vous attire à cette heure?

— Tu as un prisonnier? demanda vivement le Marquis.

— Un failli gars je vous dis, un...

— Amène-le ici sur-le-champ.

Le paysan recula et baissa la tête.

— Ça ne se peut pas, dit-il. Saint bon Dieu ! être fusillé pour un marmot comme ça... ça ne serait pas juste, monsieur le Marquis.

Celui-ci fit un geste d'impatience; le paysan continua :

— Not' maître, pas plus tard que demain, mon affaire sera faite si le garçon s'en va. On m'a déjà soupçonné pour Huber; Huber, encore passe, mais celui-ci?...

— Celui-ci est ta jeune maîtresse, Yvon, Mlle de Vimar.

Le gars tressaillit de la tête au pieds.

— Saint bon Dieu ! dit-il, la petite demoiselle ! Ah ! Saint bon Dieu ! Saint bon Dieu !

Et sans pouvoir ajouter une parole, il enjamba rapidement l'escalier.

Yvon était un ancien serviteur de la maison de Vimar. Quelque temps il avait fait partie de la bande du *Trou des païens*, et le marquis, reconnaissant en lui un dévouement à toute épreuve, l'avait chargé d'une mission aussi pénible

que dangereuse : Yvon avait dû, lorsque les Bleus occupèrent définitivement la Gacilly, s'établir, lui aussi, dans la ville, feindre un attachement sans bornes à la République, et se proposer pour geôlier à ces *faillis chiens de buveurs de sang,* comme il appelait les soldats de la Convention.

Le Chouan ne manquait pas d'adresse; malgré son extérieur épais, il joua son rôle au naturel et réussit complètement.

Déjà plusieurs fois, grâce à lui, des captifs, et notamment notre connaissance Jean Huber, étaient parvenus à s'évader : mais depuis la fuite de ce dernier, des soupçons étaient venus à Collot, sur la fidélité de son geôlier.

Un jour, il l'avait mandé près de lui, et lui avait promis de le faire fusiller à la prochaine évasion.

Collot ne menaçait jamais en vain; le gars se tint pour averti.

Mais que lui importait maintenant cette menace? Anne, la *demoiselle* de feu M. le comte, Anne qu'il avait vu naître, qu'il avait si souvent bercée sur ses genoux, sa petite demoiselle à lui, qu'il aimait avec toute la ferveur de cet attachement que le paysan breton conserve jusqu'au dernier soupir pour l'enfant d'un bon maître.

Anne était prisonnière! sa vie était menacée, Yvon pouvait-il songer à autre chose?

Il ouvrit précipitamment la porte et s'élançant dans la prison, il tourna vers Mlle de Vimar l'œil de sa lanterne, et la contempla en silence?

La jeune fille n'avait pris ses habits d'homme que depuis le départ d'Yvon; aussi fit-il d'abord éclater sa surprise.

— C'est-il bien possible! dit-il en se frottant les yeux; notre demoiselle avec les habits d'un jeune monsieur! Bonsoir, tout de même, mademoiselle Anne! me voilà... Yvon... Vous ne me reconnaissez plus, donc... Yvon de la ferme des Cormiers?

Anne s'était assise sur son escabelle dans une attitude digne et résignée.

Quand elle avait entendu frapper avec violence, puis

monter précipitamment, elle avait cru la tentative du Marquis manquée; son imagination avait travaillé; bref elle s'attendait à voir dans le nouvel arrivant un bourreau chargé de la dépêcher à petit bruit. Aux derniers mots d'Yvon, elle le reconnut enfin, et, se levant avec vivacité, elle dit au lieu de lui répondre :

— Le Marquis? as-tu des nouvelles du Marquis? Et mon frère, mon frère d'abord !... Où sont-ils?

— Saint bon Dieu ! comme elle a grandi ! murmurait Yvon; c'est tout le portrait de défunte notre bonne dame.

— Mais, réponds-moi donc !

— Vous a-t-elle de l'air comme ça ! continuait le paysan, plongé dans une véritable extase; si on ne dirait pas M. le comte !... Ne vous fâchez pas, notre demoiselle; M. le Marquis est en bas qui vous attend. Venez vite.

— Et mon frère? dit Anne avec inquiétude.

— Je n'ai pas vu M. le comte, répondit Yvon.

Le Marquis était donc seul. Il venait s'imposer à elle comme unique libérateur; Édouard n'était pas même là pour partager le danger et prendre sa moitié de reconnaissance. Mlle de Vimar qui s'était levée sentit renaître tous ses fantasques scrupules, et reprit son siège en silence.

— Vous ne m'avez donc pas entendu, notre demoiselle? s'écria Yvon, surpris de cette conduite étrange. Si vous voulez faire perdre M. le Marquis et les trois gars, vous n'avez qu'à vous dépêcher comme vous faites !

Ceci était l'évidence même, et cependant, Anne balançait encore; un instant elle fut sur le point de rester, tant sa fantaisie était puissante.

Par bonheur, ses regards tombèrent encore une fois sur la pancarte, et si brave qu'elle fut, comme elle ne tenait point absolument à servir de cible à l'exercice à feu des recrues républicaines, elle descendit avec Yvon.

A son entrée dans la salle du rez-de-chaussée, où l'attendaient avec impatience les quatre Chouans, le Marquis s'élança vers elle, et dit en lui prenant la main.

— Vous voici enfin, chère Anne; Dieu soit loué ! Vous

avez bien tardé, et les instants sont précieux... partons!

La jeune fille retira sa main d'un air boudeur.

— Déjà des reproches, dit-elle. Eh! monsieur, si je vous gêne à ce point, je puis fort bien rester. Je ne vous ai point prié de vous déranger pour moi, je pense!

Le Marquis la regarda comme s'il croyait avoir mal entendu; ce regard qui disait naïvement son attente d'un accueil meilleur, irrita de plus en plus mademoiselle de Vimar; elle fronça le sourcil et reprit.

— Eh bien! monsieur, ne partons-nous pas? Je vous attends, moi! vous exposez la vie de ces braves gens... En vérité, je ne conçois rien à vos retards!

Le Marquis rougit, et, pour toute réponse, s'inclina avec courtoisie. Il commanda le départ d'un geste. Les trois paysans sortirent suivis par leur chef et sa compagne, dont la mauvaise humeur était à son comble. Yvon s'arrêta sur le seuil.

— Bonsoir à r'voir, notre demoiselle, dit-il; bonsoir à r'voir, monsieur le marquis! que Dieu vous bénisse! Bonsoir à r'voir, les gars : n'oubliez pas Yvon dans vos prières... Prenez garde, en passant au factionnaire de l'église... Bonsoir à r'voir, encore, ma chère demoiselle Anne; je vous demanderais bien de faire dire une messe pour le pauvre Yvon. J'étais domestique au château, notre demoiselle.

— Que veut-il dire? interrompit la jeune fille étonnée.

— Pardon, excuse! répliqua Yvon respectueusement; il n'y a pas d'offense, bien sûr... Je disais comme ça bonsoir à r'voir, mais à r'voir était de trop...

— Mais pourquoi, Yvon? Et pourquoi m'as-tu demandé une messe?

— Dame, notre demoiselle, c'est que je vais être fusillé ce matin, sauf votre respect; j'aurais donc voulu... mais c'est égal, n'en parlons plus... Notre bonne dame dira bien un *ave* là-haut pour moi qui ai sauvé sa demoiselle; c'est tout ce qu'il faut..., A présent, décampez; les faillis chiens vont revenir.

— Quoi! monsieur le Marquis, dit Anne, émue jusqu'aux

larmes. Vous laissez là ce brave homme ! Henri... monsieur; s'il en est ainsi, je ne partirai pas !

Le Marquis secoua sa préoccupation.

— Yvon ! dit-il, mais tu vas venir avec nous, mon ami ! Je n'ai jamais eu d'autre intention. Ferme la porte, pour qu'ils s'aperçoivent le plus tard possible de la fuite de mademoiselle Anne, et suis-nous.

Le brave Yvon, qui serait resté sans murmurer à son poste de mort, n'était pourtant pas insensible à la vie, car il reçut cet ordre avec de véritables transports de joie. Il se hâta de fermer les portes à double tour, jeta les clefs dans la cave par le soupirail, et vint rejoindre ses compagnons, comprimant à grande peine ses bruyantes démonstrations de reconnaissance.

La petite troupe remonta sans bruit jusqu'à l'endroit qui lui avait servi de poste d'attente. La nuit était si sombre en ce moment, qu'ils ne se voyaient pas les uns les autres.

Le Marquis demanda tout bas si personne ne manquait, puis il appela Yvon pour lui ordonner de marcher en tête.

— Où est Balagui? continua-t-il?

— Ici, répondit une voix rude; à côté de la demoiselle.

— C'est bien. Tu te souviens?...

— Si la demoiselle peut être sauvée, je suis là.

Le Marquis se plaça de l'autre côté de mademoiselle de Vimar, mit à l'arrière garde les deux paysans chargés de donner le change en cas de malheur, et tous descendirent vers le gué.

La rivière fut traversée sans accident; déjà même ils avaient fait une centaine de pas dans les grands ajoncs, quand Yvon, qui formait l'avant-garde, heurta dans l'ombre un individu marchant vers la Gacilly.

— Qui vive ! dit cet homme à demi-voix.

Et rencontrant sous sa main une forêt de cheveux crépus, il en saisit à tout hasard une poignée.

— Égaillez-vous, les gars ! hurla le rustique d'Assas en secouant sa chevelure pour faire lâcher prise à son ennemi.

Mais le lieutenant Collot avait un poignet de fer.

Le cri d'Yvon fut inutile; Collot marchait au centre de sa troupe; au moment où le choc avait eu lieu, les Chouans étaient déjà débordés par le gros des soldats.

Cependant, Balagui ne tint compte de si peu de chose; confiant dans sa force extraordinaire, il se mit en devoir d'exécuter sa promesse. Soulevant lestement mademoiselle de Vimar étonnée, il la plaça d'une main sur son épaule : de l'autre, il saisit son couteau, et frappa droit devant lui.

Les bleus marchaient sur trois de profondeur, le lendemain, on put trouver sur la place six cadavres; trois de chaque côté de la route que le colosse s'était frayée.

Une fois libre, il poussa un cri de triomphe sauvage, et prit tranquillement le chemin du camp.

Le Marquis et ses autres compagnons furent entourés en un instant et réunis à une douzaine d'hommes sans armes, que les Bleus conduisaient prisonniers. La voix grave du lieutenant Collot se fit entendre.

— Sergent Buzine, dit-il, un de ces drôles s'est échappé et il m'a semblé entendre tomber un des nôtres.

— Plus d'un citoyen, plus d'un ! répondit le sergent à voix basse. Il en pleut de ces misérables, cette nuit. Veuille l'Être Suprême que l'averse soit finie !

— Serrez les rangs, dit Collot; demain nous saurons notre perte... Combien avons-nous de ces brigands, citoyen Buzine?

— Une quinzaine à peu près.

— Quel que soit leur nombre, leur affaire est claire; le citoyen capitaine m'a l'air d'un poltron de modéré, mais il n'osera contrevenir aux ordres formels de la Convention.

Un gros et bruyant soupir, ou plutôt une sorte de gémissement, que le lieutenant aurait pu reconnaître, sortit du groupe des prisonniers, à cette irrévérencieuse appréciation des mérites de Spartacus-Publicola Tricotel.

Personne n'y prit garde.

Prisonniers et soldats gardèrent pendant tout le reste de la route un rigoureux silence.

V

Une demi-heure après le départ de nos aventuriers du *Trou des païens*, vers minuit, un homme avait soulevé avec précaution la toile de la tente principale, et s'était approché de la couche commune des chouans.

Là, il avait réveillé douze gars choisis parmi les plus braves et les plus vigoureux, leur avait parlé avec chaleur, puis, les ayant déterminés sans doute, il s'était dirigé à leur tête vers l'entrée de la caverne. Cet homme était le jeune comte Édouard de Vimar, qui voulait, lui aussi, contribuer à la délivrance de sa sœur.

Prenant moins de précaution que le Marquis, il était arrivé presque en même temps que lui à la Gacilly, et avait profité, sans le savoir, de l'alerte donnée par Huber.

Il avait passé devant la prison pendant qu'Yvon pressait Anne de le suivre; voyant au bout de la rue une maison de quelque apparence, sans doute la demeure du chef, il s'était imaginé que sa sœur y devait être enfermée.

Quand Édouard arriva devant cette maison, il n'y avait personne au corps de garde, personne dans les deux guérites placées aux côtés de la porte principale. Suivi de ses douze chouans étonnés de cet abandon, il traversa le vestibule désert, monta l'escalier, et entra successivement dans plusieurs chambres.

Toutes étaient éclairées : dans la plupart, les lits défaits et chauds encore témoignaient de la récente présence de eurs propriétaires; mais toutes étaient vides.

Enfin, arrivé à la dernière pièce du premier étage, il trouva une porte fermée.

— Il y a quelqu'un ici, du moins, dit-il. Et il frappa.

— Tout de suite, répondit-on, toute de suite, citoyen... Que diable ! la République a beau être une et indivisible, elle ne peut exiger que j'affronte les fraîcheurs de la nuit sans mon caleçon !

Édouard, désappointé, allait monter plus haut, lorsque la porte s'ouvrit; la large face du capitaine Spartacus, ornée de sa bonhomie native et d'un bonnet de coton à mèche tricolore, apparut sur le seuil. Ne voyant qu'Édouard d'abord, il le prit pour Anne, qui lui ressemblait un peu en effet.

— C'est vous, jeune homme? dit-il. Êtes-vous donc délivré? Venez-vous attaquer la garnison à l'intérieur, tandis que l'ennemi est aux portes?... Mais, j'y pense, qui vous a ouvert les portes de votre prison?

Quelque préoccupé qu'il fût, Édouard était resté tout surpris à la vue de la bouffonne physionomie du citoyen Tricolet; sa surprise avait redoublé au discours du brave homme, évidemment adressé à sa sœur. Pour l'ennemi dont il était question, ce ne pouvait être que le Marquis; mais son attaque avait échoué sans doute : que pouvaient faire cinq hommes du moment qu'on était prévenu?

Profondément blessé de la conduite de son chef dans une circonstance qui l'intéressait à un si haut degré, le jeune comte eut un moment de secret plaisir en songeant que lui seul allait délivrer sa sœur; mais les craintes qui lui vinrent aussitôt sur le sort du Marquis lui-même dominèrent bien vite ce petit mouvement de vengeance satisfaite. Il voulut en finir sur-le-champ, afin de venir en aide à son cousin, et démasqua brusquement ses hommes. Le capitaine ouvrit de grands yeux à cette vue.

— Monsieur, dit Édouard, vous avez ici un prisonnier qu'il faut me livrer de suite.

Spartacus rassembla tout ce qu'il pouvait avoir de fermeté pour répondre avec noblesse :

— Et de quel droit, citoyen?...

— Emparez-vous de cet homme ! interrompit Édouard.

Aussitôt Spartacus fut saisi par les chouans qui le mirent au milieu d'eux.

— Mon droit est de la dernière évidence comme vous voyez, reprit le jeune comte. Maintenant vous allez me conduire à la chambre du prisonnier, et cela immédiatement, sinon...

Il fit un geste des plus expressifs, montrant une paire de forts jolis pislotets passés dans sa ceinture.

Spartacus-Publicola Tricotel, capitaine au service de la République française, avait une cinquantaine d'années. La Révolution l'avait trouvé marchand bonnetier, rue de la Ferronnerie, parfaitement établi, et jouissant, depuis la pointe Saint-Eustache jusqu'à la place du Châtelet d'une réputation d'innocence et de probité incontestées.

Quand commencèrent à se former les clubs et les assemblées populaires, Tricotel qui, sans trop savoir ce dont il s'agissait, s'était embrasé d'un zèle tout romain pour la cause de la liberté, s'empressa de troquer ses trois noms de baptême (Elisabeth-Boniface-Esprit) contre ceux des deux personnages illustres dont il nous a lui-même tracé succinctement la biographie authentique, au commencement de cette histoire.

En même temps, il se fit l'un des auditeurs les plus assidus et à coup sûr les plus candides de ces aboyeurs emphatiques vomis par le Palais-Royal, et chargés d'exciter par tous les moyens possibles les mauvaises passions de la multitude.

Ayant fini par retenir, à force de les entendre, un nombre considérable de phrases vides et ronflantes à l'usage de ces hurleurs de carrefour, sa pauvre cervelle fermenta. Un beau jour, il s'avisa de monter sur une borne, au marché des In-

nocents, pour prononcer ce qu'il appela depuis intrépidement son *premier discours*.

Ce fut une heureuse hardiesse; son discours eut un succès de frénésie. Très probablement ses auditeurs ne le comprirent pas; pour sûr, l'orateur n'y comprenait rien lui-même, mais ceci importait peu. A des intervalles ménagés avec une sagacité rare, les mots de LIBERTÉ, NATION, — MENÉES DÉSORGANISATRICES, MIASMES CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRES. — GUILLOTINE, — PANTHÉON, etc., apparaissaient périodiquement prononcés de cette voix plaintive et suraiguë si frappante chez certains sujets chargés d'embonpoint; ces mots étaient soutenus de gestes discordants, mais furibonds. Raisonnablement que pouvait-on demander de plus?

L'assemblée satisfaite outre mesure, éclata en bravos bien flatteurs, et le débutant, ivre de joie, fut porté en triomphe à son domicile, où la citoyenne Tricotel, son épouse, l'accueillit avec des larmes d'attendrissement.

Celle-ci, digne moitié du tribun bonnetier, servait aussi la bonne cause à sa manière; elle brillait au premier rang parmi ces sentimentales créatures qui s'en allaient, raccommodant les chaussettes conjugales, applaudir aux spectacles gratuits offerts sur les échafauds de la Convention : bonne femme du reste, et qui se fâchait quand on faisait du mal à un chien !

Depuis ce jour mémorable, Spartacus avait été le grand homme de sa section; on le proclama tout d'une voix l'orateur par excellence, le Mirabeau du quartièr des Halles. Lorsque, cédant aux vœux des patriotes altérés d'éloquence, il voulait bien prononcer son discours, — car c'était toujours le même, son premier, son unique discours, auquel il se tenait avec une héroïque persistance, — d'enthousiastes clameurs couvraient sa voix depuis le commencement jusqu'à la fin.

Vers le mois de juin 1793, la citoyenne Tricotel fit une marche forcée pour jouir le même jour de quatre exécutions remarquables, mais éloignées les unes des autres; au retour, elle tomba malade. Elle était de ce monde où les plus belles

choses ont le destin que chacun sait : une fluxion de poitrine l'enleva en quelques jours à la tendresse de son époux et aux innocentes jouissances que lui prodiguaient sans frais, ces bons citoyens du tribunal révolutionnaire.

Ce fut un malheureux événement pour Spartacus; cette femme, qui se repaissait avec délices de la vue du sang, était dans son intérieur, une compagne affectueuse et dévouée.

Ce phénomène n'était point rare à cette époque; rentré chez lui, l'assassin lavait ses mains rouges et caressait ses enfants; la *tricoteuse* allumait sa lampe et pleurait à la lecture de quelque fade roman. — Marat en écrivait de fort tendres qui étaient en outre assommants.

Spartacus lui-même, malgré sa furieuse éloquence, était, au fond, le plus inoffensif des hommes. La mort de sa femme le laissait complètement seul; son isolement lui pesa. Ses succès d'orateur ne suffirent pas à dompter ses regrets, il lui fallut, de nécessité, une autre marotte. Après mûre réflexion, il se prit à songer qu'avant son premier discours, il n'avait aucune idée de l'éloquence; or, présentement, il ignorait le maniement du fusil et généralement tout ce qui tient à la théorie du caporal, donc, il devait être un grand homme de guerre. L'argument était sans réplique.

Il est resté en usage parmi les coreligionnaires de Spartacus-Publicola Tricotel.

A sa première demande, il obtint une compagnie vacante dans les brigades de l'Ouest; il était petit cousin de Saint-Just, et, dans ces temps d'égalité modèle, le favoritisme se pratique avec fureur. Les armées d'alors étaient pleines de ces officiers sortant de boutique.

Beaucoup, il faut le dire, devinrent de véritables guerriers, et quelques-uns furent des héros; l'histoire révolutionnaire n'a parlé que de ceux-là, laissant les autres dans l'ombre, et là-dessus on a découpé ce thème ponsif que les poètes à la douzaine, courtisans de la multitude, ont brodé de variations infinies, destinées à battre en brèche l'armée régulière : *le guerrier improvisé*, héros à la minute, qui, pai-

sible courtaud de la veille, affrontait le lendemain, mieux que les meilleurs soldats, la mitraille et les baïonnettes ennemies, et, sans sourciller, conscrit ou général en chef, au choix, — commandait ou exécutait les manœuvres les plus compliquées !

Quoi qu'en disent ces farceurs, il est plus facile de hurler des pauvretés sur une borne que de se conduire comme il faut en présence du danger; aussi, dans l'un et l'autre cas, le succès de notre Spartacus fut-il fort différent; le début de l'orateur avait été triomphant; celui du capitaine devait être burlesque.

Au geste menaçant d'Édouard, à l'aspect de tous ces hommes à figures sauvages et résolues, le pauvre Tricotel perdit complètement la tête. Il roulait de gros yeux égarés, murmurant, sans le savoir, quelques bribes de son ancienne éloquence : mais cela, d'une voix si faible, heureusement pour lui, que ses gardiens ne pouvaient l'entendre.

— Hâtez-vous, monsieur ! fit de nouveau Édouard.

— Citoyen, balbutia Spartacus si je n'avais pas perdu ma femme, je... le sang des traîtres... Saluons l'abolition des privilèges !

— Le prisonnier, monsieur, le prisonnier ! interrompit le jeune comte avec colère. Si, par votre faute, il lui arrive malheur, vous en subirez les conséquences; vous me repondez de lui sur votre tête.

Puis, apercevant sur le lit le frac et les épaulettes de Spartacus :

— Vous êtes le chef du détachement? demanda-t-il avec étonnement?

— Hélas ! oui, citoyen, répondit le capitaine en promenant sur ses gardiens un regard égaré.

Tout à coup sa figure s'éclaicit; il appela sur sa lèvre le sourire aimable d'un marchand qui harangue la pratique :

— Elisabeth-Boniface-Esprit Tricotel, dit-il, successeur de son père, oui; citoyen, à votre service.

Édouard détourna les yeux.

— La frayeur le rend fou, murmura-t-il. Pourtant il faut

en finir... Monsieur le capitaine, ajouta-t-il en portant la main à son pistolet, qu'il ôta cette fois de sa ceinture : je vous somme encore un coup de me conduire à la chambre du prisonnier.

Spartacus leva sur lui un regard d'agneau; Édouard arma son pistolet.

L'infortuné capitaine recommanda son âme à l'Être Suprême. Heureusement pour lui, la sentinelle qu'on avait laissée à la porte extérieure parut à ce moment.

— Les *Patauds!* cria-t-elle.

Spartacus avait joint les mains et regardait le pistolet comme un Africain regarde son fétiche, mais à cette annonce, reprenant quelque assurance, il poussa un large soupir.

— En route ! dit Édouard en le poussant. Mes gars, veillez sur cet homme. Il est leur chef, après tout : et sa vie me répond de celle de ma sœur !

Les chouans descendirent précipitamment dans la rue et réussirent à gagner la campagne avant l'arrivée du poste qui ne les aperçut même pas. Ils traversaient la lande sans beaucoup de précautions, lorsque vers la lisière de la forêt, ils furent surpris et faits prisonniers par le lieutenant Collot, comme le Marquis devait l'être avec sa troupe quelques minutes plus tard.

Ceci peut expliquer les paroles du sergent Buzine, et le douloureux soupir sorti des rangs des prisonniers au nom du capitaine Tricotel, accolé sans façon par le lieutenant à cette insultante et dangereuse épithète : *Modéré* !

Jean Huber, lui, l'homme au coup de fusil, s'était fait un jeu d'éviter les poursuites des Bleus. Quand il eût manœuvré, comme nous l'avons vu, pour éloigner l'ennemi de la prison, il se coucha paisiblement dans un buisson et attendit,

Les républicains, attirés par son manège, passèrent en foule à dix pas de sa retraite; mais le chouan savait se faire petit à l'occasion. Pelotonné sur lui-même, immobile, retenant son souffle, il ressemblait à s'y méprendre à la souche de quelque chêne mort.

Le dernier Bleu passé, Huber se leva, souhaita bonne chance à ceux qui le poursuivaient, et s'en alla, pour tuer le temps, reconnaître les abords de la caserne. Cela fait, il prit, en coupant au plus court, par les rues désertes de la Gacilly, le chemin du rendez-vous que lui avait donné le Marquis, sur la lisière de la Forêt-Neuve.

Là, il attendit encore quelque temps; mais bientôt, inquiet sur le sort de son chef, il rechargea son fusil, et s'engagea de nouveau dans la lande.

Le lieutenant Collot et ses soldats marchaient à si petit bruit, la nuit était si noire qu'on n'a pas dû s'étonner de voir les deux troupes royalistes tomber dans le piège; mais pour un homme comme Huber surtout, véritable chouan, toujours sur le qui-vive, la surprise était plus difficile.

Le bruit sourd et à peine sensible du pas des soldats frappa son oreille exercée, lorsqu'il était loin d'eux encore; en ce moment, Collot, trouvant la reconnaissance suffisamment poussée, commanda la retraite : le Chouan sut à quoi s'en tenir.

Dès lors il craignit ce qui, en effet, arriva : les Bleus, dans leur retour, suivaient exactement la ligne conduisant de la Gacilly au lieu du rendez-vous. Huber voulut tourner l'ennemi pour avertir son chef; déjà même il prenait sa course, quand Édouard vint tomber le premier au milieu des républicains.

Persuadé qu'il venait d'assister à la prise du Marquis, Huber changea de direction aussitôt, et courut donner l'alarme au camp.

Tout dormait dans le *Trou des païens* quand il entra. Brusquement réveillés par ses cris, les chouans sautèrent sur leurs armes et furent prêts en un clin d'œil. Huber leur raconta en peu de mots ce qui s'était passé : la double captivité du Marquis et de Mlle de Vimar, qu'il croyait encore entre les mains des Bleus; puis, il prit ses dispositions pour partir, ne laissant au camp qu'une faible garde.

Ce fut en ce moment qu'arriva Balagui, portant toujours Anne dans ses bras. La jeune fille ne faisait que re-

prendre ses sens au moment où son rude sauveur la déposa sur un siège au milieu de la grotte : à peine remise, elle entendit l'ordre du départ.

— Oui, partons, répéta-t-elle d'une voix faible.

Les chouans s'arrêtèrent.

— Notre demoiselle, dit Huber, en conscience, vous ne pouvez pas nous suivre.

Le bon prêtre que le bruit avait fait sortir de sa tente, joignit ses instances à celles des paysans; tout fut inutile. Nous avons vu, par ce qui précède, que la vertu dominante de Mlle de Vimar n'était pas la soumission.

— Ce n'est qu'une faiblesse passagère, dit-elle, je suis très bien.

Elle se leva, et l'effort qu'elle fit pour se tenir debout, joint à l'effet de la contradiction, ranima quelques couleurs sur ses joues.

— Au revoir, monsieur le recteur dit-elle. Et vous, mes amis, en avant!

Balagui reprit silencieusement son poste auprès d'Anne; Huber se mit en tête de la troupe, et tous se dirigèrent au pas de course, vers les positions des Bleus.

A peine de retour à la Gacilly, le lieutenant Collot prit ses mesures pour que les prisonniers fussent conduits, sous bonne escorte, dans la maison où siégeait d'habitude le tribunal militaire. Cette cour auguste était composée d'un vieux caporal dont l'histoire a laissé perdre le nom, du sergent Buzine et de Collot, qui la présidait lui-même avant l'arrivée de Spartacus; elle tenait ses séances dans cette maison que le lecteur connaît déjà pour y avoir assisté avec Édouard à la toilette nocturne du valeureux capitaine. Surveillés par une douzaine d'hommes, les chouans montèrent l'escalier; Collot, persuadé qu'il ne serait plus inquiété de la nuit plaça une sentinelle à la porte extérieure, et renvoya le reste de sa troupe à la caserne.

— Allons condamner, maintenant, dit-il avec la résignation d'un brave soldat qui ne choisit point entre ses devoirs.

Mais, dans la salle, un spectacle l'attendait sur lequel il ne comptait guère; ses propres soldats, l'oreille basse, s'étaient serrés les uns contre les autres dans un coin de la chambre, tandis que les chouans, prisonniers, groupés à leur aise, les uns tranquillement assis, les autres debout et le couteau à la main, semblaient jouir de la triste mine de leurs gardiens.

— Qu'est-ce donc à dire ! demanda le lieutenant au comble de la surprise; faites-moi ranger ces drôles, sergent Buzine, et qu'ils se tiennent dans le respect convenable !

D'ordinaire, quand le lieutenant Collot avait donné un ordre, cet ordre était exécuté sur-le-champ : habitué à cette promptitude d'obéissance, il reprit sans insister davantage.

— Nous allons nous constituer en tribunal afin d'en finir promptement. Qu'on aille prévenir le capitaine... Si nous attendions, cela pourrait se gâter : il ne faut pas s'embarrasser de prisonniers à la veille d'une attaque, et je gagerais que nous serons attaqués demain... Qu'on aille prévenir le capitaine, vous dis-je ! Eh bien ! Tout le monde est-il sourd?... Pourquoi n'avoir point désarmé ces misérables?

En ce temps, une seule chose était restée debout au milieu des ruines de toutes les institutions; la subordination militaire. Il fallait un motif bien puissant pour retenir tous ces hommes intrépides et soumis, après le commandement formel de leur chef. Il faut croire que le motif existait : du moins le sergent baissa la tête sans répondre.

— Oh ! Oh ! voici du nouveau ! s'écria le lieutenant dont la voix tremblait déjà de colère : attention au commandement !

Personne ne bougea; Collot tira son épée en jurant, et fit un pas vers les siens, Alors le sergent Buzine, quittant les rangs, lui dit quelques mots à demi-voix.

— Prisonnier ! s'écria Collot en laissant retomber ses deux bras; le citoyen capitaine prisonnier ! Mais il est donc allé les chercher lui-même ! Où est-il? Ce n'est pas possible.

Une voix sortit du groupe des Chouans, piteuse, lamentable, et que, sans nul doute, aucun des badauds politiques de la place des Innocents n'eût voulu reconnaître pour la voix du triomphant bonnetier.

— Citoyen Collot, dit-elle, je vous présente le bonsoir... Salut et fraternité ! Le sort des combats m'a mis entre les mains des rebelles... des citoyens... de ces messieurs, enfin. Cela peut arriver à tout le monde. J'ai cédé à la force seulement; la république n'a point à rougir de son plus tendre enfant !

Il y avait, dans cette captivité du capitaine, quelque chose dont Collot ne pouvait se rendre compte; mais il n'était pas homme à se préoccuper longtemps des causes; il se bornait à reconnaître le résultat, pour agir en conséquence.

— Citoyen capitaine, dit-il après un moment de silence, voilà un contre-temps fâcheux... excessivement fâcheux. Ce sont, du reste, comme vous le savez, les chances de notre métier de soldat, et...

Ici, Collot, faisant appel aux notes les plus persuasives de sa voix, dessina un geste plein d'onction.

— Et il est bien beau, acheva-t-il, de savoir au besoin se sacrifier pour la patrie !

— Oh ! oui, c'est bien beau ! s'écria Spartacus avec attendrissement. Je l'ai souvent répété au club... Mais, dites-moi, reprit-il en changeant de ton tout à coup, ne pourriez-vous arranger la chose à l'amiable? Vous m'obligeriez plus que je je ne puis dire, citoyen lieutenant.

— A l'amiable? répéta Collot en fronçant le sourcil.

— Un petit échange, insinua Spartacus. C'est comme dans le commerce : en y mettant un peu du sien chacun, tout le monde y gagne.

Collot n'entendait pas de cette oreille-là, il dit :

— Fi donc ! capitaine... J'ai tout lieu de croire que le chef des rebelles lui-même se trouve au nombre des prisonniers.

Spartacus frissonna de tous ses membres au souvenir de

sa conversation avec Anne; il jeta un regard timide sur ses gardiens.

— Le Marquis! murmura-t-il.

Puis il ajouta d'un ton grave et solennel.

— Citoyen lieutenant, j'ai obtenu du jeune captif d'hier les renseignements les plus curieux sur ce personnage exceptionnel. Mais il est bon de n'en point trop parler, entendez-vous, attendu qu'il n'appartient pas à la catégorie des personnes naturelles. Je méprise la superstition, mais ce Marquis a des accointances avec... avec... enfin l'Être Suprême a détroné le bon Dieu, mais le diable n'a pas été destitué que je sache... Ce Marquis... Chut! Laissons-le de côté, s'il vous plaît, et soyez gentil : faites-moi mon petit échange... Est-ce entendu? Allons, citoyen lieutenant, arrangez cela pour moi... Un échange... c'est une affaire conclue, n'est-ce pas?

Le lieutenant était beaucoup plus embarrassé qu'il ne voulait le paraître; ce pauvre hère de Tricotel, malgré son imbécillité désormais avérée, n'en était pas moins le chef du détachement; il avait droit de commander. D'un autre côté, laisser échapper cette occasion d'abattre le drapeau des insurgés, de supprimer ce fameux Marquis, dont l'audace et les ressources inépuisables faisaient la principale force des royalistes, c'était repousser la seule chance de pacifier le district.

Collot fatiguait vainement sa cervelle et cherchait un argument capable d'entamer Spartacus. Enfin, il revint à la charge.

— Citoyen capitaine, dit-il avec un respectueux salut, votre civisme est connu dans le Morbihan comme à Paris. Est-ce à vous qu'on doit rappeler que la République a droit au sang de tous ses enfants?

— Mais du tout!... C'est moi qui l'ai dit pour la première fois au marché des Innocents... Ah! çà! citoyen, je vous ferai observer que je suis fort légèrement vêtu; je m'enrhume. Il me semble pourtant que c'est une chose bien simple : renvoyez-moi ces braves gens chez eux; nous irons tous nous mettre au lit.

Collot dut reconnaître que décidément son capitaine ne voulait ou ne pouvait comprendre. Déterminé à ne point lâcher la précieuse proie que le hasard lui mettait entre les mains, il prit brusquement son parti.

— Soldats ! dit-il en prenant le ton du commandement, le citoyen Tricotel étant prisonnier de guerre, je deviens seul chef de ce détachement; comme tel, je vous ordonne de désarmer sur-le-champ ces rebelles !

— Ah ! lieutenant ! ah ! citoyen Collot ! disait Spartacus éperdu; vous oubliez que je me trouve à la merci de ces messieurs.

— En avant, marche ! ordonna l'inexorable Collot.

Mais il n'y avait là que des recrues.

— Le premier qui fait un pas est l'assassin de son capitaine ! dit en même temps la voix sonore du Marquis.

Sur un geste, dix couteaux menacèrent à la fois la poitrine du malheureux Spartacus, qui se prit à fondre en larmes.

— Honte sur vous, citoyen ! vous déshonorez notre cocarde et vos épaulettes ! criait Collot exaspéré à la fois par la couardise de son chef et l'hésitation de ses soldats. Et vous, continua-t-il en s'adressant à ces derniers, pour la seconde fois : en avant !

Le commandement demeura inachevé; Collot resta bouche béante, regardant au-devant de lui avec rage et stupéfaction.

La fenêtre brisée venait de tomber à l'intérieur avec fracas, Jean Huber, avec une trentaine de Chouans, se précipita dans la chambre, et se plaça lestement entre les prisonniers et les Bleus. Le Marquis, jusqu'alors invisible, s'était élancé à la tête de ce renfort inespéré.

— Trahison ! vociféra Collot. Enfants ! faites comme moi.

Tenant d'une main son épée nue, de l'autre un pistolet, l'intrépide lieutenant allait tomber bravement sur l'ennemi, lorsque la main vigoureuse de Jean Balagui, qui entrait par la porte principale avec le reste de la bande, le saisit et le renversa.

— Feu ! quand même ! Feu ! répéta le lieutenant terrassé qu'il était; ne faites pas attention à moi. Feu !

Mais les républicains, cernés par une force supérieure, avaient déjà mis bas les armes.

Mlle de Vimar, entrée à la suite de Balagui, s'était jetée dans les bras de son frère.

— Édouard ! Henri ! disait-elle avec ravissement; vous voilà donc sauvés à votre tour !

Ce rôle de libératrice (Anne était au nombre des cent vingt on cent trente sauveurs du Marquis) mettait la jeune fille en charmante humeur. Elle pardonnait au Marquis de l'avoir délivrée cette nuit.

Cependant Huber, qui avait une vieille rancune contre le lieutenant Collot, s'était approché de lui, et mettant un genou sur sa gorge, s'apprêtait à faire usage du couteau. Par bonheur, le Marquis l'aperçut à temps pour prévenir cet assassinat. repoussant rudement d'une main le paysan étonné, il tendit l'autre au vaincu avec courtoisie, et le remit ainsi que le capitaine à la garde d'Édouard.

— Citoyen rebelle, dit alors Spartacus avec dignité, la République saura que vous m'avez rendu service, je m'engage formellement à l'en instruire.

Collot s'en alla s'asseoir le plus loin de lui possible, et baissa la tête avec découragement.

Le Marquis laissa pour les prisonniers une garde suffisante; et, sur l'indication d'Huber qui n'avait pas en vain reconnu les abords de la caserne, il se dirigea de ce côté à la tête du gros de la bande.

Sans chefs, à peine gardés par des sentinelles harassées de fatigue, les Bleus furent surpris. Avant qu'ils pussent se mettre en défense, les Chouans s'ètaient emparés des fusils réunis en faisceaux dans la salle d'armes et le corps de garde.

Les républicains, réveillés en sursaut, et voyant l'ennemi déjà maître du rez-de-chaussée, se barricadèrent comme ils purent dans les pièces qui servaient de dortoirs. C'étaient d'intrépides soldats. Quoiqu'ils fussent sans armes pour la

plupart, quand ils virent le petit nombre de chouans, ils préfèrent la mort à la honte de se rendre à une poignée d'hommes.

Leur feu, mal nourri, causait néanmoins quelque dommage aux royalistes, tandis qu'eux, au contraire, protégés par les murailles de la caserne, ne perdaient pas un seul homme. Un instant, ils purent se flatter d'anéantir ainsi leurs ennemis en détail; mais le Marquis donna un ordre; vingt hommes partirent au pas de course et revinrent presque aussitôt avec des fascines et des torches allumées.

— Rendez-vous ! cria le Marquis.

Les Bleus répondirent par une décharge qui, grâce à la clarté des torches, fut des plus meurtrières. Irrités de la mort de leurs frères, les Chouans devançaient déjà l'ordre, et s'élançaient vers la caserne en secouant leurs brandons; le Marquis les arrêta.

— Rendez-vous, dit-il pour la seconde fois aux Bleus; vos chefs sont prisonniers; vous ne pouvez échapper; rendez-vous !

— Vive la République ! crièrent en chœur les soldats.

— Que leur sort s'accomplisse ! murmura le Marquis avec tristesse.

Il fit un geste; au même instant, les fascines s'amoncelèrent le long des murailles, les torches furent lancées, le feu se communiqua rapidement.

— Rendez-vous au nom du ciel ! criait incessamment le Marquis : il ne vous sera point fait de mal.

Sa voix était couverte par le bruit de l'incendie et les décharges des Bleus. On entendait aussi de temps à autre, quelques notes de la *Marseillaise*; qui arrivaient par bouffées, et s'affaiblissaient de plus en plus.

Le visage du Marquis trahissait une agitation extraordinaire; ce spectacle le navrait. Les chouans suivaient en silence les progrès de l'incendie; le seul Huber, impitoyable dans sa haine, hasardait encore parfois une plaisanterie qui ne faisait plus sourire ses compagnons.

Bientôt des poutres enflammées commencèrent à tomber;

le vent favorisait l'incendie; déjà d'épaisses spirales de fumée, sortant par toutes les fenêtres à la fois, enveloppaient la caserne d'un voile sinistre. Les décharges avaient cessé. La *Marseillaise* s'entendait toujours, mais le chant était rauque, comme le souffle d'un homme qui va mourir.

Le Marquis ne put supporter plus longtemps la vue de cette terrible agonie.

— Ce sont des ennemis, dit-il, mais ce sont des Français... et des braves ! Des échelles ! Je ne veux pas qu'ils meurent !

L'ordre fut exécuté sans empressement, mais sans murmure.

Pendant qu'on rassemblait des échelles, le feu continuait ses progrès; elles arrivèrent enfin, mais, pour beaucoup, elles arrivèrent trop tard. Quand la voix du Marquis, dominant tous les tumultes divers, eut porté jusque dans l'intérieur de la caserne les paroles de clémence, une cinquantaine de républicains, réduits à l'état le plus misérable, purent seuls profiter du salut qui leur était fait sans condition. Tous furent placés sur des brancards et transportés, libres, à la maison commune.

Dans cette malheureuse guerre, il n'y avait pas deux manières de traiter les prisonniers. Tout captif était fusillé sur-le-champ. Le Marquis n'en usa pas de même envers les tristes restes du cantonnement de la Gacilly. Capitaine, lieutenant et soldats furent envoyés sous escorte protectrice, jusqu'aux approches de Redon.

Tel fut le combat de la Gacilly, après lequel les troupes républicaines abandonnèrent pour longtemps ce poste où était encore cantonnée une des divisions du corps de Lantivy, lors de la campagne de 1795.

Ce fut ici la dernière expédition guerrière de la belle Anne de Vimar. Son frère lui fit de si pressantes remontrances, le Marquis lui adressa de si soumises prières, qu'elle consentit enfin à reprendre le costume et les habitudes de son sexe. Édouard continua de servir sous les ordres du Marquis.

Celui-ci passa la Loire après l'événement que nous avons raconté : son entrée en Vendée fit sensation, son nom connu dès longtemps, sa bravoure et la justesse de son coup d'œil, le mirent à même de rendre d'éminents services à la cause royale. Avant l'hiver de cette même année, il commandait un corps considérable.

Pendant toute la durée de la guerre, sa femme (Mlle Anne de Vimar) le suivit constamment. Elle ne faisait plus le coup de fusil; mais de son intrépidité naturelle, elle avait conservé ce qu'il fallait pour imiter Mmes de Bonchamps, de Lescures, et tant d'autres véritables héroïnes qui se dévouaient et priaient sans relâche, — demandant grâce pour les prisonniers républicains, mais trouvant à l'occasion de puissantes et chevaleresques paroles pour ramener autour du drapeau ceux qu'épouvantait le martyre.

— Il n'en est pas moins vrai, disait M. de la M..., que s Anne n'avait pas pris sa revanche contre moi à la Gacilly je serais encore garçon.

Et maintenant, passerons-nous sous silence la destinée postérieure de Spartacus-Publicola-Tricotel? En agissant ainsi, nous croirions frustrer le lecteur, qui, sans doute, a deviné en lui notre personnagge de prédilection, le héros de notre véridique histoire.

Accusé de trahison par son lieutenant devant le tribunal révolutionnaire de Vannes, il sortit vainqueur de la lutte. Un lambeau de son fameux et unique *discours*, adapté à la circonstance, opéra sur les intelligents magistrats une fascination complète. Alors, décidément pénétré des inconvénients attachés au métier de héros, il reprit le chemin de Paris, seul théâtre où ses qualités précieuses pussent se déployer avec avantage.

Sa carrière fut glorieuse. Sous le Directoire et le Consulat, il embéguina de coton les têtes les plus importantes de la République; quand vint l'Empire, Sa Majesté l'empereur et roi le breveta bonnetier de la couronne.

Il avait fait choix d'une nouvelle compagne; un héritier naquit de cette union. Heureux père, heureux époux, Spar-

tacus parvint jusqu'à un âge fort avancé, se délectant sans cesse à la vue de la borne historique, tribune où jadis avait tonné son éloquence, et racontant à son héritier, le jeune Napoléon Tricotel, les dangers qu'il avait si vaillamment surmontés en Bretagne, cet affreux pays de diables et de brigands !

LA MORT DE CÉSAR

Pour que le lecteur n'aille point se fourvoyer, nous dirons tout de suite que notre héros, à part son trépas malheureux, n'a rien de commun avec le vainqueur de Pharsale. Le César dont nous allons chanter la fin prématurée était, en son vivant, une honnête créature dépourvue d'ambition, et qui n'eut certes point pleuré de jalousie en voyant la statue d'Alexandre de Macédoine. Il menait une existence pure et tranquille, accomplissant avec soin les modestes devoirs qui lui étaient confiés, et pratiquant dans le silence toutes les vertus compatibles avec sa position sociale.

De père en fils, les ancêtres de César avaient fidèlement servi la maison de Bazouge-Kerhoat, dont les aînés tenaient état de prince, et passaient, avec Rieux et Rohan, pour les plus hauts seigneurs de la province de Bretagne. César faisait comme ses aïeux; il était brave, dévoué, humble et fidèle.

Il eût été réellement fort difficile de trouver un plus beau chien que César, car César était un chien. Sans cette circonstance, nous prenons sur nous d'affirmer que ses éminentes qualités l'auraient fait connaître dès longtemps au monde, et qu'il n'aurait point eu besoin de nous pour écrire tardivement sa biographie.

Son portrait en pied, qui orne encore à l'heure présente la salle à manger du château de Kerhoat, atteste qu'il était

de haute stature, portait fièrement sa tête carrée, et ramassait comme il faut son torse robuste pour résister prudemment ou bondir à l'attaque avec une héroïque intrépidité. Son poil était blanc, tigré de marques châtain foncé. Bien que son museau fût court comme celui d'un dogue, il avait de belles et longues oreilles; les soies de ses reins molles, légèrement bouclées, donnaient une apparence de richesse à sa fourrure. En somme, il y avait en lui du chien loup, du dogue et de l'épagneul. Nous ne sommes point assez ferrés sur cette branche de la philosophie cynagogique qui règle les mariages entre chiens, pour dire au juste de quel croisement de races ce noble et fort animal pouvait être le produit.

Il était de combat, de course et de garde.

En l'automne de l'année 1793, César avait trois ans. Son cou tigré ne portait point le lourd collier de cuir, hérissé de pointes de fer. Un simple anneau de cuivre, luisant comme de l'or fin, et poinçonné aux armes de Bazouge, se cachait à demi sous ses poils soyeux. A cet anneau pendait une petite plaque où se voyait un chiffre délicatement gravé et formé des initiales H. B. Cette plaque indiquait que César appartenait à Mademoiselle Henriette de Bazouge.

A cette époque, le château de Kerhoat n'avait plus cet aspect de vie et de bien-être qui réjouissait jadis ses hôtes, au bon temps où M. de Bazouge tenait table ouverte tant que durait la session des États de Bretagne. Situé à trois lieues de Rennes, sur la lisière de la forêt du même nom, le riche manoir servait alors de rendez-vous joyeux à messieurs de la noblesse. C'était fête perpétuelle. Les remises, si vastes qu'elles fussent, ne pouvaient suffire à la foule des carrosses. Il fallait tenir à la Présidence, à Monseigneur le gouverneur ou à Monsieur le lieutenant de roi, quand on était cheval, pour avoir place en l'écurie, toujours pleine.

Le soir, les spacieux salons illuminaient leurs plafonds, chargés de tous les dieux de la fable. Les girandoles envoyaient leurs faisceaux d'éblouissements aux sculptures

des lambris, à la sombre dorure des portraits de famille, aux émaux savamment éprouvés des écussons.

Puis venait le plantureux souper, égayé par les récits de quelque petit chevalier, qui avait été jusqu'à Paris, où se passaient de fort singulières choses. Les dames s'étonnaient et ne voulaient point croire qu'il y eût au monde une femme aussi belle que la reine, un homme aussi bon que le roi, un chenapan aussi redoutable, aussi éloquent, aussi vil et aussi laid que M. le comte de Mirabeau.

Après le souper, c'était le bal, avec sa danse grave et gracieuse, où pouvaient figurer les princesses, — danse naïve, mais hautaine, et qui rappelait, par son caractère, les nobles galanteries des jours chevaleresques.

Mais les lustres étaient éteints maintenant. Il n'y avait plus dans les longues galeries ni cavaliers empressés balayant le sol du blanc panache de leur feutre en saluant les belles dames, ni velours, ni diamants, ni fleurs. Les bruits de fête se taisaient; les splendeurs s'étaient éclipsées et si quelque clarté venait, durant les nuits silencieuses, effleurer dans leurs cadres brunis les sévères visages des seigneurs de Kerhoat, c'était un pâle rayon de lune, qui glissait, fugitif et triste, entre les franges poudreuses des rideaux.

C'était toujours le même château, dressant superbement ses quatre hautes tours, qui gardaient, comme autant de vigilantes sentinelles, la symétrique carrure du corps de logis. Il y avait toujours en éventail d'un côté, les immenses écuries; de l'autre, les communs, semblables à une ville. Mais les communs étaient déserts, et deux chevaux grelottaient seuls dans la solitude de l'écurie.

Un mauvais ange avait plané au-dessus de Kerhoat, secouant son aile sur ses joies, et mettant à néant du même coup sa splendeur et sa puissance.

Le chef actuel de la maison de Bazouge, vieillard octogénaire, avait perdu ses quatre fils aînés : deux à l'armée de Condé, deux sur l'échafaud. Le cinquième, Henri de Kerhoat, vicomte de Plenars, combattait en Vendée. M. de Bazouge habitait seul son château de Kerhoat avec

Henriette, sa petite-fille, unique enfant de ce dernier fils.

Jusqu'alors le grand âge de M. de Bazouge et la vénération de ses anciens vassaux avaient suffi à le protéger. Les paysans de Noyal-sur-Vilaine et les sabotiers de la forêt se découvraient encore sur son passage, lorsque, à de rares intervalles, il parcourait, appuyé sur le bras d'Henriette, les campagnes qui avaient été son domaine. Quelques-uns même lui disaient bien bas :

— Dieu vous bénisse, notre monsieur !

Les femmes, toujours plus courageuses, ne se cachaient pas pour saluer Henriette d'un cordial :

— Bien le bonjour, notre demoiselle !

Mais là s'arrêtaient les marques de respect ou de sympathie. On n'était qu'à trois lieues de Rennes, cité de vingt-cinq mille âmes, qui avait un tribunal révolutionnaire, et rien ne valait un pareil voisinage pour enseigner la prudence aux plus étourdis.

M. de Bazouge s'était défait de sa meute comme de ses chevaux et de ses valets. Il n'y avait plus au château, outre le jardinier, qu'un brave serviteur nommé Lapierre, deux chevaux de selle, et César, qu'on avait conservé à l'instante prière d'Henriette.

Celle-ci était une jolie enfant de treize ans, dont le doux visage empruntait aux malheurs qui avaient accablé sa race une expression de mélancolie. Elle environnait son aïeul de soins attentifs et respectueux. Le matin, quand M. de Bazouge s'éveillait, la première figure qu'il voyait était celle d'Henriette. Elle lui faisait la lecture pour le distraire, et quand de bien tristes pensées amenaient un nuage plus sombre au front du vieillard, Henriette s'asseyait à ses genoux et chantait. M. de Bazouge écoutait : l'amertume de son cœur se dissipait peu à peu au son de cette pieuse voix, comme la gelée matinale se fond à la tiède chaleur du soleil des jours de printemps. Il posait ses deux mains sur le front d'Henriette, et lissait d'un geste distrait les brillants bandeaux de ses cheveux blonds.

Puis le pauvre vieillard se prenait à sourire, et son regard,

levé vers le ciel, remerciait Dieu pour cette suprême consolation accordée au soir de sa vie.

D'autres fois, l'aïeul et sa petite fille s'agenouillaient côte à côte, sur un beau prie-Dieu d'ébène. L'aïeul priait pour ses quatre fils martyrs de la cause royale, et pour le cinquième, qui attendait le même martyre. L'enfant priait pour son père absent et bien-aimé. Et quand cet homme, qui avait donné sa famille entière à Dieu et au roi, avait fini de louer Dieu, il criait : Vive le roi, avant de dire ainsi soit-il.

Et la faible voix de la jeune fille répétait ce cri, que murmurait peut-être en ce moment la bouche mourante du dernier Kerhoat, M. le vicomte de Plenars, sur quelque champ de bataille vendéen.

Pendant cela, César était couché dans un coin du salon; ses yeux gris, à reflets de feu, se fixaient amoureusement sur sa jeune maîtresse. Quand le regard d'Henriette tombait sur lui par hasard, il se levait à demi, tendait ses deux pattes de devant et humait joyeusement l'air. Il ne la perdait jamais de vue tant que durait le jour; la nuit, il se couchait en travers de sa porte, comme faisaient, dit-on, les gentilshommes de la chambre des anciens rois de Portugal.

Dès qu'Henriette mettait le pied dehors, César tournait en bondissant autour d'elle. Il courait follement le long des grandes allées du jardin, enjambait les plates-bandes et revenait mettre son museau dans le sable aux pieds de sa jeune suzeraine. César aimait bien M. de Bazouge, mais nous ne trouvons pas le mot qui puisse peindre convenablement son attachement pour Henriette. Sur un geste d'elle, il eût abandonné un os à demi rongé; il aurait peut-être, sur son ordre, signé un traité de paix avec un certain matou retranché dans les combles du château, et contre lequel il entretenait une vendetta héréditaire.

Il y avait au bout de l'ancien parc de Kerhoat un petit ermitage, où, par hasard, une croix était restée debout. Henriette dirigeait volontiers sa promenade vers ce but,

tandis que son aïeul dormait la méridienne. L'office le plus important de César était d'escorter la jeune fille dans ces excursions. Dès qu'il la voyait tourner la clef du jardin pour entrer dans le parc, sa contenance changeait. Il modérait subitement son allure et prenait un maintien fort grave, comme s'il eût senti la responsabilité qui pesait sur lui. En vérité, sa protection en valait pour le moins une autre; il avait le jarret ferme, l'œil perçant, et des dents à mettre en déroute une escouade de loups.

Malheureusement, en ce temps-là, le vrai danger n'était pas la rencontre des loups.

Un jour, Lapierre, l'unique serviteur du château, revint de Noyal, l'effroi peint sur le visage. On disait que les autorités révolutionnaires de Rennes étaient lasses de laisser si près d'elles, en paix et en vie, un vieux ci-devant qui avait possédé plus de terres et plus de titres à lui tout seul que la moitié des États de Bretagne ensemble. En conséquence, la gendarmerie, escortée par un délégué du district, devait faire sous peu une descente au château de Kerhoat.

M. de Bazouge reçut cette nouvelle en vieux soldat et en chrétien; mais, quand il regarda Henriette, son cœur eut un instant de faiblesse. Elle était si jeune, si belle et si bonne! Au jour de sa naissance, un si riant avenir s'ouvrait devant elle! Auprès de son berceau, la famille avait rêvé sans doute quelque brillante et noble alliance. Hélas! il n'y avait plus de famille. Le vieillard restait seul pour voir l'hymen de l'enfant, lugubre fête qui devait être célébrée en place publique, avec l'échafaud pour autel, et pour prêtre le bourreau.

— Que la volonté de Dieu soit faite! dit M. de Bazouge en essuyant furtivement sa joue, et vive le roi!

— Vive le roi! répéta Henriette.

— Vive le roi! prononça lentement une troisième voix lente et grave.

Et un pas sonna sur les dalles.

César sauta joyeusement vers le nouvel arrivant. C'était

un homme de grande taille, dont la figure disparaissait sous les larges bords d'un feutre à cocarde blanche. Un manteau drapé autour de sa taille cachait le reste de son costume. Il s'était arrêté sur le seuil.

— Qui êtes-vous? demanda le vieillard.

Le nouveau venu fit une caresse à César comme pour le remercier de son bon accueil, jeta son manteau sur un siège et se découvrit.

— Mon père ! — Mon fils ! crièrent en même temps Henriette et M. de Bazouge.

Et l'étranger les pressa tour à tour sur son cœur en répétant :

— Mon père ! Ma fille !

C'était le dernier héritier mâle de Kerhoat, Henri, vicomte de Plenars. Il arrivait des environs de Beaupréau, où il avait laissé la division qu'il commandait dans l'armée catholique et royale. Ses bottes étaient blanches de poussière et ses éperons sanglants. Quand sa première joie fut calmée, le vieillard devint silencieux. Pendant que le vicomte embrassait sa fille avec passion, et semblait ne pouvoir se rassasier de sa vue, M. de Bazouge réfléchissait.

— Henri, dit-il enfin, que dois-je penser de ce retour? La guerre est-elle finie? N'y a-t-il plus en France un coin de terre où se puisse planter notre drapeau?

Le vicomte fit trêve à ses caresses et montra sa cocarde.

— Monsieur, répondit-il en secouant la poussière de ses pieds, mes frères sont morts comme il appartenait à vos fils de mourir. Quand le drapeau tombera, vous ne verrez point le sang à mes éperons, mais à mon épée. Je tiens à honneur d'imiter messieurs mes frères. Ne craignez rien, vous n'aurez point la honte d'entendre dire jamais que la guerre est finie tant que battra le cœur du dernier de vos fils.

M. de Bazouge prit la main du vicomte et la serra fortement.

— Ah ! si je pouvais !... murmura-t-il avec angoisse.

— Il y aurait un héroïque soldat de plus dans l'armée

de Sa Majesté, interrompit le vicomte; mais la pauvre Henriette serait seule au monde. Qu'elle est belle, Monsieur, et comme elle ressemble à sa mère !

Ce souvenir amena une larme dans les yeux de M. de Bazouge, et mit un nuage de rêveuse tristesse sur le front hautain du vicomte; mais, secouant bientôt cette préoccupation, celui-ci dit :

— Monsieur mon père, je désire vous parler seul à seul.

Dès que la jeune fille se fut éloignée, le vicomte Henri expliqua les motifs de sa venue. La terreur régnait. Les excès de la tyrannie démagogique inondaient la France de sang et de larmes. Le vicomte Henri avait mesuré le danger. Profitant d'un moment de répit, il s'était mis en route le lendemain d'une victoire, pour déterminer son père à passer en Angleterre.

— Je vous le demande, non pour vous, Monsieur, ajouta-t-il, mais pour cette pauvre enfant qui est notre seule joie et notre seul espoir. Refuserez-vous de lui sauver la vie?

M. de Bazouge rejeta d'abord bien loin toute idée de fuite. Trop vieux pour combattre, il voulait du moins braver le péril dans la maison de ses pères. Mais le vicomte fut éloquent. La vue d'Henriette, qui souriait de loin et semblait implorer la permission de s'approcher, fit le reste.

— Viens ma fille, viens, dit le vieillard attendri; je tournerai le dos une fois en ma vie; mais tu vivras, et Dieu te donnera des jours meilleurs.

Toutes les mesures du vicomte étaient prises à l'avance. Il avait envoyé des gens sûrs à Granville pour préparer les moyens de passage, et sa suite, composée de six braves serviteurs, l'attendait sur la lisière de la forêt, prête à servir d'escorte aux fugitifs. Il fut résolu qu'on quitterait le château à la nuit.

Le vicomte, pour ne point éveiller les soupçons, rejoignit sa petite troupe, qui se tenait cachée dans la loge abandonnée d'un garde. Lapierre fut chargé de mettre en état l'une

des voitures qui gisaient, inutiles depuis longtemps, sous la remise, et de préparer les chevaux.

Si courageux qu'on soit, à l'âge d'Henriette, on n'envisage point la mort sans frémir. Quand elle sut le danger qui l'avait menacée et le salut qu'on lui apportait, elle se sentit joyeuse. Ce ne fut point pourtant sans une secrète douleur qu'elle se vit sur le point de dire adieu au vieux manoir où s'était passée son enfance. Elle allait çà et là par tout le château, suivie de César, qui semblait comprendre ses regrets et sa joie; elle allait, donnant un triste regard à chaque chose et contemplant, pour la dernière fois peut-être, ces vastes salles où les dorures scintillaient encore sous leur poudreux linceul, ces longues et hautes galeries au pavé de marbre, ces larges escaliers qu'embaumait autrefois une double rangée de caisses de fleurs.

Puis elle descendait au jardin et cueillait un bouquet, afin de garder bien longtemps sur la terre d'exil des roses de Kerhoat, en souvenir de la patrie.

A cette heure de la séparation, tout prenait autour d'elle un aspect attendri. Le vieux château lui apparaissait plus vénérable et plus fier; les parterres dessinaient plus coquettement leurs arabesques, bordées de buis; les massifs de grands chênes secouaient plus doucement leur feuillage; les rosiers, effeuillant leurs dernières fleurs, exhalaient de plus pénétrants parfums.

Rien, en ce monde, n'est plus charmant que le bien qu'on va perdre, si ce n'est peut-être le bien qu'on a perdu.

Henriette voulut s'agenouiller encore une fois dans l'ermitage où le conduisait naguère sa promenade quotidienne. Elle traversa le parc, sous l'escorte de César, et vint s'arrêter au pied de la croix. Cette croix était située sur un tertre, et dominait la campagne. Après avoir prié, Henriette s'assit et donna son esprit à la rêverie. César couché à ses genoux, avait pelotonné son corps; ses yeux se fermaient nonchalamment pour éviter un rayon de soleil couchant, qui, passant à travers les feuilles, se jouait dans les cils rougeâtres de sa paupière. Il semblait sommeiller à demi.

Tout à coup il se leva et poussa un sourd aboiement. La tête haute, le jarret tendu, il braquait son œil grand ouvert dans la direction du bourg de Noyal. Henriette suivit ce regard et devint pâle. Sur la route de Noyal, quatre cavaliers cheminaient. Henriette avait reconnu l'uniforme redouté des suppôts de la Convention.

Elle se mit sur ses jambes tremblantes et prit à toute course le chemin du château. César resta un instant sur le tertre pour lancer un aboiement menaçant, auquel répondit la voix lointaine d'un fort limier, qui suivait les républicains, tenu en laisse par l'un d'entre eux.

A Kerhoat, comme dans presque tous les anciens châteaux il y avait de sûres et impénétrables cachettes. Henriette précédait les gens de Rennes d'un quart d'heure, ce qui lui donna le temps de vaincre les scrupules de son aïeul. Le vieillard consentit enfin à se mettre à couvert dans une chambre secrète, après avoir toutefois ceint son épée de bataille et passé à son cou le cordon des ordres du roi, pour le cas où l'on viendrait à découvrir sa retraite. Ces fiers débris de la noblesse française n'aimaient point à mourir en négligé.

César se coucha en travers de la porte invisible qui fermait la cachette.

Quelques minutes après, trois soldats, un caporal, un délégué du district de Rennes et son citoyen secrétaire se présentaient à la porte du château. Lapierre, qui n'était point averti ouvrit, et fut immédiatement fait prisonnier.

— Où est ton maître? demanda le délégué.

— A Guernesey, répondit sans hésiter le fidèle serviteur.

Mais les quatre défenseurs de la patrie et ceux qui les conduisaient aperçurent la voiture de voyage dans un coin de la cour.

— Misérable traître ! dit le délégué; tu as menti à la république ! Pied à terre, citoyens ! garrottez-moi cet esclave, et commençons la visite du repaire !

On attacha Lapierre à un anneau de fer, destiné aux chevaux, devant l'écurie. Cela fait, le délégué ôta la laisse de son limier.

— Pille, Brutus ! dit-il.

Le limier, dressé dès longtemps à ce genre de chasse, se précipita dans le grand escalier, remplissant le château de ses aboiements. Les soldats le suivirent, et les délégués suivirent les soldats.

Pendant ce temps, Lapierre faisait de son mieux pour rompre ses liens; mais les soldats l'avaient attaché en conscience, et le pauvre garçon avançait bien lentement dans sa besogne.

— Si j'étais libre ! se disait-il, j'irais chercher M. le vicomte, et, dans un quart d'heure, ces sans-culottes verraient beau jeu !

Mais il n'était pas libre.

Les soldats, cependant, avaient bientôt perdu de vue le limier, qui s'était lancé en hurlant dans les interminables corridors du premier étage; ils marchaient guidés par sa voix, et le secrétaire du délégué venait après eux. La procession était fermée par le délégué, prudent comme ses pareils.

— Brutus rencontre ! disait ce vaillant homme; il tient la voie. Le vieux blaireau ne peut nous échapper !

La cachette de M. de Bazouge était située à la hauteur du deuxième étage, et pratiquée dans l'épaisseur de la muraille de l'ancien beffroi. Elle s'ouvrait sur une chambre inhabitée. César était toujours à son poste, couché en travers de la porte. Quand le limier, guidé par son flair, entra dans la chambre déserte, César se dressa silencieusement sur ses quatre pattes. Une seconde après, les deux chiens étaient en présence.

C'étaient deux robustes animaux, pleins d'ardeur, de force, et de souplesse. Le limier républicain montra sa double rangée de dents blanches et pointues.

César ne bougea point.

— Taïaut ! Brutus ! hardi ! mon brave ! cria de loin le délégué.

Le limier bondit en avant. César l'évita et le prit à la gorge. Le limier se débattit durant une seconde, puis il poussa un rauque hurlement, puis encore il se roidit et demeura immobile.

César alors lâcha prise et se recoucha paisiblement à son poste. Le limier était mort.

— Où diable est passé Brutus? disait le délégué dans le corridor ; on ne l'entend plus... Hardi, mon bellot, hardi !

Brutus n'avait garde de répondre. Le délégué s'impatienta. Pour comble de malheur, par une fenêtre de la galerie, il aperçut dans la cour Lapierre qui, ayant réussi enfin à détacher ses liens, enfourchait le cheval du citoyen secrétaire et s'enfuyait au grand galop.

— Ça se gâte ! grommela le délégué inquiet.

Désormais les chasseurs marchaient sans guide; mais, comme Brutus les avait conduits jusqu'à la galerie du second étage, ils ne pouvaient tarder longtemps à découvrir la chambre secrète. C'est ce qui arriva en effet. Au bout de deux minutes, le délégué se trouva en face du limier mort. Un peu plus loin, dans l'ombre d'une encoignure, il distingua les yeux flamboyants de César.

— Nous y voilà, camarades ! dit-il en se retirant prudemment derrière les soldats. Ce chien contre-révolutionnaire, obscurantiste et prévaricateur a assassiné Brutus, aux mânes duquel je rends la justice de dire qu'il est mort en servant la république. Sondez ce mur. Le trou du blaireau n'est pas loin !

Les soldats firent un pas. César, le corps ramassé, les poils hérissés, aspirait bruyamment l'air. Son ventre touchait le sol. Ses yeux lançaient du feu. Le premier soldat qui voulut sonder le mur fut terrassé comme un enfant, puis César reprit son poste.

— Tirez ! cria le délégué; immolez ce monstre, défenseurs de la patrie !

Le caporal et l'autre soldat mirent en joue; mais, à cet instant la porte de la cachette roula sur ses gonds, et M. de Bazouge se montra sur le seuil.

Il avait tout entendu, et, voyant sa perte désormais certaine, il venait faire tête au danger. En ce moment suprême, sa grande taille s'était fièrement redressée. Son visage, couronné de cheveux blancs, était calme. Il portait son ancien costume de maréchal des camps et armées du roi, et ce fut l'épée à la main qu'il se présenta devant ses ennemis.

Les soldats se sentirent intimidés; mais le délégué reprit courage à la vue de ces cheveux blancs.

— Salut et fraternité, bonhomme ! dit-il; on a besoin de toi là-bas au tribunal. Tu es bien le citoyen Bazouge, n'est-ce pas?

— Je suis, répondit le vieillard d'un ton grave, Yves de Bazouge-Kerhoat, marquis de Bouëx, comte de Noyal et de Lanvedez, seigneur de Pléchastel, chevalier des ordres du roi, maréchal des camps, et...

— Assez, citoyen, assez ! Il y en a dix fois de trop pour te faire pendre ! s'écria le délégué en éclatant de rire. Allons, donne-nous ta rapière, bonhomme.

— Venez la prendre, répondit simplement M. Bazouge.

Le citoyen délégué, le voyant si vieux, fut alléché par cette facile victoire. Il dégaina, ma foi, et fit un pas. Henriette, plus morte que vive, s'élança au-devant de l'épée, mais César se jeta au-devant d'Henriette. Ce fut lui qui reçut le coup, en plein poitrail.

Le délégué releva son épée sanglante, et dit :

— J'ai abattu le chien; au tour du maître ! Vive la république !

— Vive le roi ! répondit M. de Bazouge.

— Vive le roi ! répéta cette même voix grave et forte que nous avons entendue une fois déjà.

L'épée du républicain glissa hors de sa main. Il se retourna déjà plein d'épouvante. Le vicomte Henri, Lapierre et six hommes armés jusqu'aux dents venaient de faire irruption

dans la chambre. En un tour de main, les envahisseurs, ficelés comme des paquets, furent jetés dans un coin.

Henriette, riant et pleurant, embrassait son père, baisait les mains de son aïeul et remerciait Dieu.

— En route, maintenant, dit le vicomte.

La voiture de voyage fut attelée à la barbe du citoyen délégué. M. de Bazouge y monta le premier. Quand ce fut au tour d'Henriette, elle se sentit retenue par sa robe, et vit à ses pieds César, dont l'œil plaintif et mourant semblait implorer une caresse. César l'avait suivie jusque-là, depuis la cachette; une large traînée de sang marquait la trace de son passage.

Henriette se sentit émue jusqu'aux fond de cœur. Elle se baissa et mit sa jolie bouche sur le front sanglant du fidèle animal, César remua joyeusement la queue et fit entendre un grognement de bien-être.

— Il faut le panser, il faut l'emmener ! dit Henriette.

César lui lécha les mains, puis il s'étendit tout de son long et mourut.

M. de Bazouge et sa fille gagnèrent les côtes d'Angleterre. Henriette revint seule en France après les jours tourmentés de la révolution. Elle se souvint de César et l'image de ce noble animal se voit encore sur l'un des panneaux de la salle à manger du château de Kerhoat.

Quand un visiteur s'en étonne, le petit-fils de Lapierre s'empresse de saisir l'occasion, et raconte comment César vainquit en combat singulier Brutus, limier de la Convention et fut assassiné par un tribun, à l'instar de son homonyme impérial.

FIN

187

TABLE DES MATIÈRES

Chartres. — Imprimerie Félix Lainé. 201.12.22.